Nouveau Brunswick

COMMUNIQUÉ

DESTINAIRES : Enseignantes et enseignants de la 3e, 4e et 5e année

ORIGINE : Rosemonde Chiasson, agente pédagogique en sciences humaines

DATE : Le 12 mars 2004

COPIES : Directions générales
Directions de l'éducation
Directions des écoles concernées
Marcel Lavoie, Jean-Marie Thériault
Agentes et agents pédagogiques des districts en sciences humaines

OBJET **Fiches « Autrefois »**
Matériel didactique pour les sciences humaines 3e, 4e, 5e

Il me fait plaisir de vous remettre les fiches « Autrefois » qui ont été préparées afin d'accompagner le programme d'études en sciences humaines. Ces fiches se divisent en trois sections soient : *Les régions acadiennes et francophones du Nouveau-Brunswick*, *Le Nouveau-Brunswick* et *les provinces de l'Atlantique*. En plus du format papier vous trouverez une version PDF de ces fiches sur CD.

Dans la section *Les régions acadiennes et francophones du Nouveau-Brunswick*, les thèmes sont répartis selon les quatre régions définies au programme d'études de la 3e année soient : *la région Fleuve-montagnes*, *la région Baie-golfe* ; *la région Détroit-marées* et *la région Fleuve-vallée*.

Les fiches d'*Autrefois* abordent des sujets d'histoire de la période de 1900 à 1930. Cette période a été choisie dans le but de faciliter la recherche et la rédaction de ces fiches. La période d'histoire à l'étude en 3e, 4e et 5e année peut aller au-delà de ces dates. En 4e année, l'élève sera amené à rendre compte de changements depuis la fondation de la Province, soit 1784 et en 5e année, depuis la fondation de l'Acadie, soit 1604

Le deuxième résultat d'apprentissage : « ***L'élève doit pouvoir rendre compte de changements dans l'organisation d'une société sur son territoire*** » permet à l'élève de découvrir son histoire à partir d'événements ou de personnages qui ont marqué la société à l'étude Les sujets choisis ne sont pas un contenu à étudier mais viennent offrir des portes d'entrée, des prétextes, qui peuvent amener l'élève à rendre compte de changements dans l'organisation d'une société sur son territoire. Ces fiches pourront servir de mise en situation pour l'enseignant, de matériel de référence pour les élèves ou encore de modèles afin de permettre aux élèves de produire leurs propres fiches. Par exemple la fiche de la région *Fleuve-montagnes*, section *Vie des collectivités*, propose un petit texte intitulé « Les crèmeries ». Les élèves des autres régions pourraient faire une recherche afin de découvrir s'il existait des crèmeries ou d'autres petites entreprises du genre

105-03633/

dans leur région. En faisant de l'interdisciplinarité, les élèves pourraient rédiger le sujet choisi dans le cours de français.

Afin d'assurer la pertinence des sujets, un niveau de langue appropriée ainsi que la fiabilité des faits historiques, plusieurs personnes ont lu et relu ces fiches. Des remerciements s'adressent à Jolande Girouard-Colin et Eileen Ouellet, enseignantes de 3e année ; Lyne Salvas et Dora Martin, enseignantes de la 4e année; Charline Perron, enseignante de la 5e année ; Nicole Lang et Nicholas Landry, professeurs d'histoire à l'Université de Moncton, campus d'Edmundston et de Shippagan; ainsi que Louise Beaulieu, Marie-Josée Long, Paul Comeau, Denis Morisset et Julie-Anne Thébeau-Robichaud, agentes et agents pédagogiques des districts responsables des sciences humaines.

J'ose espérer que ces fiches pourront s'ajouter aux activités de sciences humaines. Je vous souhaite bonne continuation dans l'excellent travail que vous faites auprès des élèves.

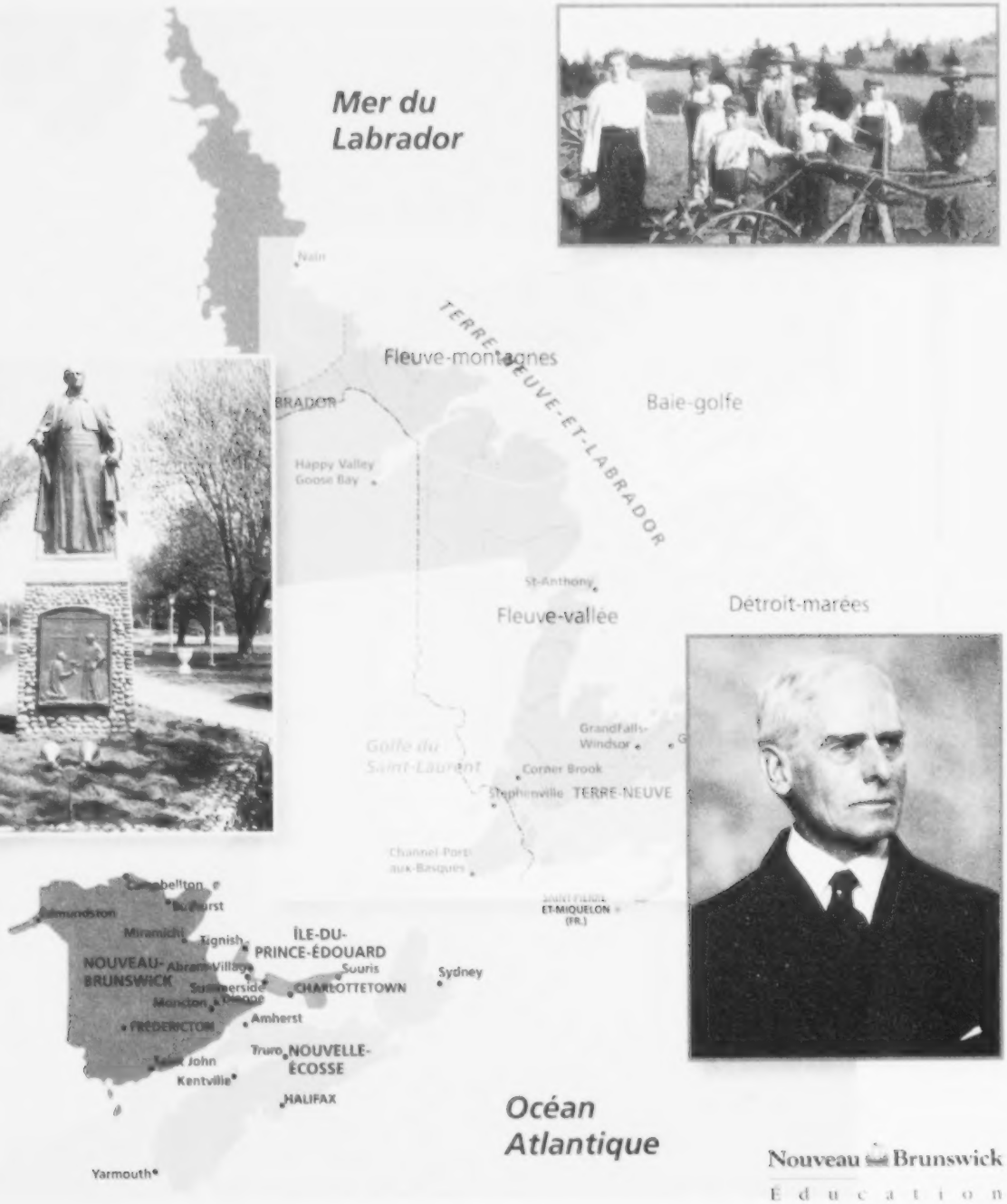
En vous remerciant à l'avance de l'attention que vous porterez à ce document, je vous prie d'agréer, enseignantes et enseignants, mes salutations distinguées

Rosemonde Chiasson
Agente pédagogique en sciences humaines
Ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick

« *Autrefois* »

Sciences humaines

Les régions acadiennes et francophones du Nouveau-Brunswick, le Nouveau-Brunswick et les provinces de l'Atlantique au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)



Nouveau Brunswick
Éducation

CNB 1152

« *Autrefois* »

Sciences humaines

Les régions acadiennes et francophones du Nouveau-Brunswick, le Nouveau-Brunswick et les provinces de l'Atlantique au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)

Mer du Labrador

Océan Atlantique

Auteur : Denise Pelletier
Novembre 2003
CNB 1152
ISBN 1-55396-235-4

La réalisation de ce document a été rendue possible grâce au ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick sous la direction de Rosemonde Chiasson, agente pédagogique responsable des sciences humaines. Ce document est distribué gratuitement aux enseignantes et aux enseignants des classes de 3e, 4e et 5e années.

Les régions acadiennes et francophones du Nouveau-Brunswick au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)

Les régions du Nouveau-Brunswick

Tables des matières

Introduction 1

La région Fleuve-montagnes 3

Services 3

Les « ouvrières de la première heure » 3

Edmundston vers 1910 3

Les liens avec les États-Unis 4

Expressions culturelles 5

Les liens avec le Québec 5

Les Malécites d'Iroquois 5

Tjigog 5

Un bazar à Saint-Quentin 6

Vie des collectivités 7

L'économie 7

Les chantiers de la région Fleuve-montagnes 7

Les scieries de Restigouche 8

Faisons la connaissance de 9

Des événements qui se sont produits à cette époque 10

La région Baie-golfe 11

Services 11

Des techniques de réfrigération 11

Le train local des années 1900 11

Des traversiers : passeur, vapeur 12

Le commerce de chevaux de Félix Cormier 12

Le forgeron 13

Expressions culturelles 14

L'île de Lamèque 14

Les bleuets 14

Vie des collectivités 15

La drave 15

La pêche à la morue à Caraquet vers 1900 15

Miramichi 16

Faisons la connaissance de 17

Des événements qui se sont produits à cette époque 18

La région Détroit-marées 19

Services 19

Les cercles agricoles 19

Les Acadiens de Moncton 19

Expressions culturelles 21

Les fêtes de l'année 21
Les Mi'kmaq et les Acadiens 21
Le monument Notre-Dame de l'Assomption 21
Vie des collectivités 23
Les conditions de travail 23
Les influences de la géographie 24
La foresterie 24
Faisons la connaissance de 25
Des événements qui se sont produits à cette époque 26

La région Fleuve-vallée 27
Vie des collectivités 27
Fredericton 27
Saint John 27
Faisons la connaissance de 29
Des événements qui se sont produits à cette époque 29

Bibliographie 30

Sources/Photos 32

Introduction

Les régions acadiennes et francophones du Nouveau-Brunswick au début du 20e siècle (1900-1930).

La vie il y a 100 ans est un peu différente de celle d'aujourd'hui. Les types de divertissements et de travail ne sont pas du même style que ceux de maintenant. Puis, même si les gens vivent un peu tous de la même manière au début du 20e siècle, certains traits différencient aussi les régions acadiennes.

Nous verrons quatre grandes régions qui sont déterminées par des caractéristiques géographiques. La région Fleuve-montagnes comprend les paroisses de New Denmark, Drummond et Grand-Sault, les réserves et les paroisses de tout le Madawaska et de Restigouche, à l'exception des paroisses de Durham et de Belledune. La région Baie-golfe comprend Durham et Belledune, les réserves et les paroisses de Gloucester, la paroisse d'Alnwick ainsi que les paroisses de Glenelg, Chatham, Derby, Nelson et Newcastle dans la Miramichi. La région Détroit-marées se compose des paroisses de Rogersville et de Hardwick, des paroisses de Kent et des paroisses de Shediac, Botsford, Moncton, Dorchester, Hillsborough, Coverdale et Salisbury. La région Fleuve-vallée renferme les paroisses acadiennes et francophones de Fredericton et de Saint John.

Au début du 20e siècle, chaque région, et même chaque paroisse, est indépendante l'une de l'autre. Elles communiquent moins ensemble qu'elles le font aujourd'hui. Les gens se préoccupent moins du manque d'uniformité entre les régions. Par exemple, les services d'éducation et de santé varient d'une région à l'autre. L'utilisation des traversiers ne coûte pas le même prix à Lamèque qu'à St. Leonard. L'important, c'est d'avoir les services de base. Chaque région s'administre elle-même.

La pêche, l'agriculture, la coupe du bois et l'industrie sont les principaux gagne-pain des Acadiens à ce temps-là. La plupart du temps, il faut deux et même trois gagne-pain combinés pour faire vivre la famille. Les gens produisent eux-mêmes ce qu'ils mangent et ce qu'ils utilisent. Ils vont au magasin le moins souvent possible. L'entraide est absolument essentielle. Ce mode de vie s'appelle l'autosuffisance.

Il est temps d'aller visiter chaque région acadienne au début du 20e siècle. La visite va permettre de voir combien les choses changent en 100 ans.

La région Fleuve-montagnes

Services

Les « ouvrières de la première heure »

L'école catholique de Campbellton ouvre ses portes à l'automne 1922. Comme aucune communauté religieuse

ne peut venir s'occuper de l'école à ce moment-là, le curé, l'abbé Louis-Joseph-Arthur Melanson invite de jeunes institutrices diplômées à venir y enseigner. Quatorze jeunes institutrices répondent à l'invitation. Elles viennent de différentes régions : deux viennent du Madawaska, deux de Petit-Rocher, une de Grande-Digue, une de Saint-Louis-de-Kent, une de la Nouvelle-Écosse et sept du Québec. Elles enseignent en français la religion et le français. Elles enseignent les autres matières en français et en anglais. Ce sont les « ouvrières de la première heure ».

Un échange de services

Les institutrices passent une entente avec le curé. Selon l'entente, chaque institutrice s'engage à enseigner pendant un an. Elles sont payées 100 $ pour l'année. Elles touchent leur salaire à la fin de l'année. Le logement et les soins médicaux sont fournis. L'habit est aussi fourni. Il comprend une robe, une cape et un chapeau noirs fabriqués par des couturières de Campbellton. La nourriture vient de familles de la place. Le magasin général donne, entre autres, le thé et le beurre.

En retour, les jeunes filles s'occupent, en plus d'enseigner, de visiter des familles pauvres. Elles soulagent un peu de misère autour d'elles. L'année est très difficile. Les six filles du groupe qui restent l'année suivante forment le noyau des Filles de Marie-de-l'Assomption. Les Filles de Marie-de-l'Assomption sont la première communauté religieuse à être fondée en terre acadienne du Nouveau-Brunswick. L'une des six jeunes filles, Edmée Martin de Saint-Hilaire au Madawaska, est la première supérieure de la communauté.

Edmundston vers 1910

Vers 1910, Edmundston n'est pas le grand centre qu'elle est aujourd'hui. C'est plutôt une petite communauté agricole. Il y a aussi des scieries et de petites entreprises

commerciales. Edmundston compte une population d'un peu plus de 1 800 personnes. La majorité de ses habitants parle français. Edmundston produit son électricité et a un aqueduc. Ses trottoirs, les « parapelles » comme les appellent les gens, sont en bois et ses rues sont en terre. De chaque côté se trouvent des maisons, une douzaine de magasins, deux boucheries, une boulangerie, deux banques, un salon de barbier. Il y a aussi une école pour les élèves et des hôtels pour les voyageurs. On ne trouve pas de pont pour aller à Madawaska ni d'industrie dominante et polluante.

Les liens avec les États-Unis

La région Fleuve-montagnes n'est pas influencée par la mer. À cause de sa situation géographique, ce sont plutôt le fleuve Saint-Jean et les voisins américains qui influencent la région et qui l'influencent encore aujourd'hui. Le pont international à St. Leonard est construit en 1911. Avant sa construction, de nombreux traversiers relient les deux rives. Ils sont utilisés très souvent. Pour traverser « Chez Plourde », le magasin d'alimentation de Keegan, aux États-Unis, il en coûte 10 ¢ pour l'aller-retour. C'est 15 ¢ avec la voiture à cheval. Les gens des États-Unis empruntent souvent le traversier pour venir voir des spectacles à St. Leonard ou pour visiter de la famille et des amis. En réalité, les habitants des deux rives forment une seule communauté. Ils ont de solides liens familiaux et économiques. Ils sont bons voisins les uns pour les autres.

Expressions culturelles

Les liens avec le Québec

Les liens avec le Québec sont une caractéristique sociodémographique des paroisses de colonisation du Restigouche. Au début du 20e siècle, beaucoup de familles viennent du Témiscouata, de la Matapédia, de Rimouski et de Bonaventure pour s'établir dans le Restigouche.

Comment?

Le voisinage géographique et le chemin de fer sont les outils qui facilitent les liens entre le Restigouche et le Québec. L'aspect économique favorise ces liens.
À l'époque, les gens cherchent du travail d'un côté et de l'autre de la frontière. La religion explique aussi les liens qui existent entre le Restigouche et le Québec.
Des prêtres du Québec viennent dans les paroisses acadiennes et de futurs prêtres acadiens étudient au Québec. Également, des communautés de religieuses et de prêtres viennent ouvrir des couvents et des collèges.
Les religieuses s'occupent aussi des soins hospitaliers en Acadie. Ces prêtres et ces religieuses continuent à communiquer avec le Québec. Tout cela contribue à créer et à maintenir les liens.

La vie dans les régions de colonisation

Les nouveaux venus ont plusieurs occupations. Certains s'installent sur une terre qu'ils défrichent et cultivent pour en récolter les produits. D'autres travaillent dans les chantiers et les moulins à scie qui se développent rapidement durant cette période. Plusieurs travaillent à la construction de « l'INR », le chemin de fer entre Campbellton et Saint-Quentin. La majorité des colonisateurs pratiquent plusieurs activités pour gagner leur vie. Ils se mêlent aux autres personnes venues du Madawaska, de Victoria et des États-Unis. Ce sont les pionniers de la place. Voici des noms de quelques fondateurs qui s'établissent de Saint-Quentin à Campbellton : Beaulieu, Deschênes, Savoie, Labrie, Ouellet, Levesque, Dufour et Arsenault.

Les Malécites d'Iroquois

Au début du 20e siècle, il y a une réserve malécite à Iroquois, situé entre Saint-Basile et Edmundston. La réserve est orientée vers Wolastoq (le fleuve). Quatre grandes familles vivent sur la réserve : les Bernard, les Cimon, les Francis et les Wallace. Ces familles de la réserve d'Iroquois entretiennent des liens étroits avec les Malécites de Tobique. Les enfants vont à l'école de la réserve. Ils apprennent les mêmes matières que les enfants des autres écoles. Deux institutrices travaillent avec les enfants de la réserve: Alice Michaud pendant six ans et Aurore St-Amand pendant de très nombreuses années.

Tjigog

Au début du 20e siècle, Restigouche est l'un des sept districts mi'kmaq de la région de l'Atlantique. Les Mi'kmaq habitent le Restigouche depuis longtemps. Le nom de leur

emplacement est « Tjigog », ce qui veut dire « homme par excellence ». C'est un emplacement permanent. Tjigog est un important campement de la région. Il se situe en bordure de l'eau. Il comprend des wigwams, un lieu de culte et un cimetière. À la venue des colonisateurs, Tjigog prend le nom de Old Church Point. Une petite église est bâtie juste un peu à l'ouest de l'actuelle usine d'Atholville. Ceci donne naissance, sur le plan religieux, à la mission Sainte-Anne.

Un bazar à Saint-Quentin

Le bazar sert à amasser de l'argent pour la paroisse. C'est l'occasion de montrer ce que les gens de tous les âges sont capables de faire. Le bazar révèle ce que les gens aiment manger et comment ils s'amusent à l'époque. À Saint-Quentin, par exemple, il y a du cipâte ou six-pâtes, du ragoût de poulet et des fèves au lard au menu du midi et du soir. On trouve les concours du plus beau pain, du meilleur gâteau et de la table la mieux décorée. Dans les kiosques, on vend des fruits, de bonbons, de la bière d'épinette et de l'artisanat. Les jeux d'adresse et d'endurance pour les plus grands et la pêche aux cadeaux-surprises pour les petits occupent bien le temps. Rien ne coûte cher, mais il faut toujours payer pour manger et s'amuser, car le but du bazar est d'amasser de l'argent pour la construction de l'église en 1918.

Vie des collectivités

L'économie

Au début du 20e siècle, une grande partie de l'économie de la région est basée sur l'agriculture. Une activité de l'industrie du bois la complète. Les récoltes de foin, de sarrasin et de pommes de terre sont aussi importantes. Edmundston et ses environs s'industrialisent à partir des années 1920. L'agriculture passe alors au deuxième rang. La région autour de Grand-Sault s'oriente davantage vers la culture de la pomme de terre.

Les crémeries
L'élevage du bétail de race favorise le développement de l'industrie laitière. C'est ainsi que naissent plus d'une douzaine de crémeries prospères dans la région Fleuve-montagnes, au début du 20e siècle. Napoléon Dumas et Soucie & Martin de St. Leonard sont les propriétaires des crémeries qui produisent la plus grande quantité de lait et de beurre en 1906. Les crémeries de Sainte-Anne, Saint-Basile et Caron Brook ont également de très bonnes productions.

Au tout début du siècle, l'industrie laitière est au centre de la vie économique de cette partie de la région. Mais en 1913, il n'y a plus que les crémeries de Saint-André, de Saint-Basile et de Saint-Hilaire qui sont encore ouvertes. Les deux crémeries de St. Leonard ferment aussi leurs portes

La construction du chemin de fer
La construction du chemin de fer Transcontinental commence en 1907 au Madawaska. Le chemin de fer est un moyen de transport souhaité dans la région. Mais sa construction cause de grands changements chez les fermiers du Madawaska et chez tous les propriétaires qui ont des terres se trouvant sur le tracé du Transcontinental.

Il y a partout des piles de bois et de cailloux, des outils et des barres d'acier. Aussi, un grand nombre de travailleurs de ce chantier de construction envahissent la campagne. Difficile de défricher et de cultiver. Environ 300 bâtiments de ferme doivent être déménagés entre Grand-Sault et Edmundston pour faire de la place au chemin de fer. Les fermiers et leurs chevaux travaillent aux champs, mais aussi à la construction du rail. La construction prend fin en 1919.

La construction du chemin de fer explique en partie la baisse importante de la production laitière à ce moment-là dans la région Fleuve-montagnes. Il y a aussi le début de l'usine de pâtes et papiers qui contribue à cette diminution.

Les chantiers de la région Fleuve-montagnes

Chaque année, l'arrivée des bûcherons, appelés aujourd'hui travailleurs forestiers, donnent de la vie aux secteurs boisés et isolés de la région Fleuve-montagnes.

Le travail à faire
En forêt, les hommes scient le bois et les chevaux le transportent. Le travail est entièrement manuel. Les bûcherons emploient des outils traditionnels comme le « godendar », une longue scie à deux manches maniée par deux hommes, et différents types de haches. Il faut souvent aiguiser ces outils pendant la journée. Il faut encore les aiguiser le soir, avant de se coucher, en préparation du lendemain matin. Une fois sciés et ébranchés, ces gros billots de 16 pieds sont placés sur un traîneau. Des chevaux tirent le traîneau jusqu'au bord de la rivière. Là, des hommes déchargent les billots. À cette époque où il n'y a rien de mécanisé, le travail au chantier est très dur pour les bûcherons.

Le mode de vie au chantier

Le jour, les bûcherons mangent dehors, assis sur une souche ou debout dans la neige. Le soir, au camp, ils sont contents d'avoir un repas chaud. Ils dorment dans un lit de bois simplement recouvert de branches de sapin. Avec le temps, ils ont le dos endurci et les branches de sapin ne font plus mal à leur dos fatigué.

Il n'y a aucun confort dans les chantiers. La vie est dure et peu attrayante. Les salaires sont bas. Mais ce qui attire les bûcherons, c'est qu'ils sont payés en argent comptant. Aussi, la nourriture est bonne. C'est important, car la plupart des hommes passent là des mois sans revenir à la maison à cause des distances trop longues. Les visites d'un prêtre, les histoires à raconter, le violon et la musique à bouche sont parmi les principales distractions.

Les scieries de Restigouche

Entre 1920 et 1930, il y a plus d'une vingtaine de scieries dans la région de Saint-Quentin et Kedgwick. Plusieurs fonctionnent depuis une dizaine d'années. Leurs produits font la réputation de Restigouche dans le commerce du bois.

De grandes et petites scieries

Des propriétaires de grandes scieries s'occupent aussi de la coupe du bois. Parfois, plus d'une centaine d'hommes travaillent au chantier l'hiver. Une cinquantaine travaillent au moulin l'été. Le bois est vendu. Une partie des revenus du bois demeure dans la région. Les petites scieries ont quelques employés. Parfois, les propriétaires y travaillent seuls. Les petites scieries sont souvent moins spécialisées. Elles scient le bois franc et le bois mou. Elles font des planches, des madriers, des bardeaux et des lattes. Les gens des environs viennent faire scier leur bois ou le vendre. Les petites scieries s'occupent des besoins locaux. Ce sont des gens de la place qui investissent dans les petites scieries.

Faisons la connaissance de...

Marguerite-Anne (Beaulieu) Page

Marguerite-Anne (Beaulieu) Page est connue pour son sens de l'accueil et les services qu'elle rend dans la région de Grand-Sault.

Mme Page est mère de dix enfants. Elle est proche de sa famille et des gens de sa paroisse. Elle aide souvent les autres. À l'automne de 1918, la grippe espagnole fait beaucoup de victimes au Nouveau-Brunswick et partout au Canada. Pendant ce temps, Mme Page soigne et réconforte beaucoup de personnes qui sont atteintes de la maladie. Certaines se réfugient même chez elle. Elle peut ainsi mieux les soigner et veiller sur ces personnes. Elle risque de contracter elle-même la maladie. Mme Page est aussi cuisinière et artisane réputée. Ses talents sont très appréciés tout au long de sa vie. Sa paroisse d'origine, Saint-Michel de Drummond, la reconnaît bénévole infatigable.

Marguerite-Anne (Beaulieu) Page illustre bien l'esprit d'entraide qui permet aux gens de survivre dans des conditions très difficiles il y a un siècle.

Madeleine (Arseneault) Richard (1886-1979)

Madeleine (Arseneault) Richard fait figure de pionnière d'Atholville.

En 1913, Madeleine et Arcade Richard de l'Île-du-Prince-Édouard s'établissent sur une terre à Tjigog. Tjigog est devenu Atholville en 1923. D'autres pionniers et des Mi'kmaq habitent là. Le travail et les responsabilités ne manquent pas pour madame Richard qui a quatre filles et six fils. Elle est habile couturière et experte au tricot. Elle fait les vêtements de ses enfants. Elle carde et file sa laine chez elle. L'été, un jardin et une bonne provision de petits fruits la rassurent à la venue de l'hiver. Madame Richard fait également son pain. L'occupation familiale du dimanche après-midi est la préparation d'un mets favori : la râpure à la mode de l'Île-du-Prince-Édouard, relevée de lièvre et de porc.

Madeleine (Arseneault) Richard est l'une des femmes qui participe de près à la dure tâche de colonisation dans des conditions humbles et souvent pénibles. Pour cela, elle a sa place dans l'histoire de la région.

Des événements qui se sont produits à cette époque

1905 Ouverture des classes à la première école supérieure d'Edmundston
Fondation de Dalhousie grâce à l'industrie du bois

1908 Fermeture de la briqueterie des Hospitalières de Saint-Joseph à Saint-Basile

1910 Inauguration du service de convois entre Edmundston et Campbellton sur l'INR
Une grande partie de la ville de Campbellton est détruite dans un incendie

1911 Pont international entre Van Buren (Maine) et St. Leonard

1912 Inauguration du service de chemin de fer entre Moncton et Edmundston

1913 Lancement du journal *Le Madawaska* par Maximilien Cormier et Albert Sormany

1915 Liaison de Saint-Quentin et de Campbellton par train

1916 Fondation de l'école d'infirmières de l'Hôtel-Dieu de Campbellton par les Hospitalières de Saint-Joseph

1917 Établissement d'une usine de pâtes et papiers à Edmundston

1921 Ouverture du pont international entre Edmundston et Madawaska (Maine)

1924 Établissement de la laiterie Belzile

1925 Fraser Companie Limited agrandit son usine de pâte d'Edmundston et entreprend la construction de son usine de papier de Madawaska (Maine)

1926 Ouverture de la centrale hydroélectrique de Grand-Sault

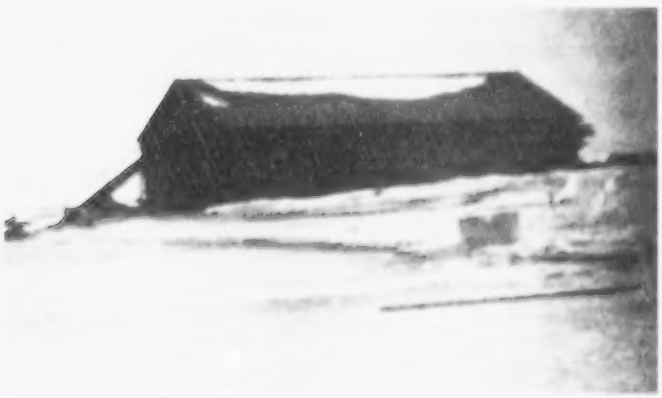
1930 Établissement d'usines de pâtes et papiers à Atholville et à Dalhousie

Services

Des techniques de réfrigération

Il faut être ingénieux pour tenir les aliments au frais et faire de la glace sans réfrigérateur.

Une glacière
Pour conserver la nourriture l'hiver, les gens creusent un trou dans le plus gros banc de neige et déposent les aliments périssables. Une autre technique est très populaire. Les gens découpent avec une longue scie des blocs dans les glaces épaisses des lacs et des cours d'eau. Les blocs sont transportés par traîneau à un entrepôt. Là, ils sont recouverts de bran de scie pour les conserver. Voilà comment est fabriquée une glacière ancienne. Elle peut garder du poisson congelé tout l'été.



Englacer
Des pêcheurs de saumon, comme les Frenette de Beresford qui sont pêcheurs de père en fils, utilisent une technique de réfrigération qui s'appelle « englacer le poisson ». D'abord, les pêcheurs déposent une couche de mousse de trois pouces au fond d'une boîte en bois. C'est de la mousse qu'ils amassent plus tôt et font sécher. Ensuite, ils placent sur la couche de mousse la quantité réglementaire de saumon - 100 livres par exemple- , sur lequel ils ajoutent une couche de glace de trois pouces, puis une autre couche de mousse de trois pouces. La boîte peut ainsi voyager pendant 24 heures, par train local jusqu'à Saint John et par bateau vers Boston. La glace fond mais il n'y a pas d'eau qui s'écoule. Puis, le saumon est frais à l'arrivée.

Une « neigière »
Les pêcheurs de Beresford se font des neigières. Les « neigières » sont des entrepôts isolés le plus possible de la chaleur. L'intérieur a plusieurs compartiments. Ils sont tous remplis de neige qui se conserve ainsi jusqu'à la fin de l'été. Cette neige est utilisée pour englacer le poisson destiné au transport.

Le train local des années 1900

Le voyage par train
Il en coûte 1,30 $ par personne pour faire le court trajet de Shippagan à Bathurst. Le coût de transport de la marchandise est peu élevé. Les arrêts sont nombreux. Il y en a 23 entre

Shippagan et Bathurst en 1908. Le voyage prend quatre heures. La ligne de chemin de fer du Golfe est une petite ligne. Les trains ne roulent pas plus vite que 35 milles à l'heure. Les rails peu solides causent régulièrement des déraillements et des collisions. Les horaires sont difficilement suivis.

À cela, s'ajoutent quelques inconforts. Des branches d'arbre pincent les passagers du train qui sont assis près des fenêtres ouvertes. La voie n'est pas dégagée très large. L'hiver, la locomotive reste prise dans les bancs de neige. Lors de la célèbre tempête de mars 1907, l'ingénieur O.T. Carter et une équipe de volontaires doivent déblayer la voie à la pelle sur des milles de distance. Cette fois-là, le voyage dure des jours.

Le ravitaillement et les marchandises
La locomotive fonctionne à la vapeur. Elle se nourrit au charbon l'été et au bois l'hiver. Pour se ravitailler en eau, la locomotive s'arrête à des réservoirs situés le long de la voie ferrée. L'hiver, un petit poêle à charbon à chaque réservoir empêche l'eau de geler.

Les marchandises à bord varient. Par exemple, à Caraquet, un employé descend un contenant de beurre de 20 livres. Le beurre est destiné au directeur du Collège du Sacré-Cœur en paiement d'une partie de la pension d'un étudiant. Un employé fait monter une vache à Pointe-Brûlée pour la faire descendre à Grande-Anse : c'est la dot d'une jeune fille qui va bientôt se marier. Le père de la jeune fille envoie la dot par le train.

Des traversiers : passeur, vapeur

De Shippagan, le passeur Joseph Savoie aperçoit du côté de Lamèque un jeune homme qui attend pour traverser. Sans tarder, il part le chercher. Comme il n'y a pas de quai, il porte le jeune homme sur son dos du bord de l'eau jusqu'à sa grosse barque. Il lui demande 50 ¢. La traversée est gratuite si, par accident, M. Savoie échappe son passager dans l'eau! De retour à Shippagan, il voit un autre passager du côté de Lamèque et qui attend pour traverser avec sa voiture à cheval. Il attache un petit radeau à sa barque et repart. Cette fois, la traversée coûte 1 $.

M. Savoie assure ainsi un service de traversier entre Lamèque et Shippagan pendant 15 ans, beau temps, mauvais temps, jusqu'en 1907. Sa grande force physique et sa grosse barque sont bien utiles. La compagnie de navigation Gloucester prend le relais pour transporter passagers et marchandises pendant quelques années qui suivent. Le circuit englobe Miscou, Lamèque et Shippagan.

Le commerce de chevaux de Félix Cormier

Le cheval tire la voiture de promenade de la famille, la charrette transportant les produits de la pêche ou la charge de billots ainsi que la charrue. Le cheval est donc essentiel. C'est pourquoi Félix Cormier de Bathurst entretient des relations commerciales avec des cowboys de l'Ouest canadien. Ces cowboys lui fournissent des chevaux sauvages.

Les chevaux arrivent par train. Il peut y en avoir jusqu'à une trentaine à la fois. Les bêtes sont rétives : elles galopent, ruent et font beaucoup de poussière de la gare aux écuries de M. Cormier. C'est dangereux. Les gens de Bathurst sont habitués à ce spectacle. Les chevaux sont jeunes. Ils sont assez gros en raison du type de travail qui les attend. Ils pèsent entre 1 200 et 1 800 livres. Ils sont de différentes couleurs.

M. Cormier les dresse surtout pour devenir des chevaux de trait. Mais il y a aussi des chevaux de selle et des trotteurs. Il fait ferrer les chevaux, puis il les revend. Les compagnies forestières, par exemple, achètent de ses écuries. Ou encore les magasins qui font la livraison. Le bon et inoubliable Barney arrive de l'Ouest canadien en 1922. Il a quatre ans. C'est le cheval de livraison du magasin W.J. Kent Co. de Bathurst pendant 25 ans.

Le forgeron

Les habitants d'une paroisse ont besoin des services d'au moins un forgeron. Le fermier doit faire ferrer son cheval, faire fabriquer et réparer ses instruments aratoires : charrues, herses et pioches. Le charpentier en a besoin pour ses outils : marteaux, rabots, haches, varlopes et ciseaux. Les gens de chantier et les gens de la mer ont besoin du forgeron pour leurs traîneaux, les bateaux et l'équipement. C'est un homme indispensable dans le développement d'une paroisse. Ses services se paient en nature : œufs, lait, beurre. D'autres fois, vu son importance si grande dans la survie économique d'une famille, le forgeron fait crédit.

Comment devenir forgeron au début du 20e siècle?
En apprenant d'un forgeron expérimenté. Par exemple, Thomas Allain, apprend l'art du forgeron et du ferronnier à la forge de Pierre Allain, le cousin de son père. Plus tard, il est embauché au chantier du père Lagacé de Lagacéville. Il ferre les nombreux chevaux et entretient les outils, les traîneaux et les voitures de ce chantier. Puis, au début des années 1920, il construit sa propre boutique de forge à Neguac et travaille à son compte.

Le rôle social de la boutique de forge
La boutique du forgeron a de l' importance sociale dans la paroisse. Des hommes s'y rassemblent tous les jours pendant quelques heures. Ils n'ont pas toujours un instrument à faire réparer. Ils viennent aux nouvelles de la place et de la région. Assis, debout, ils blaguent ensemble, questionnent, s'informent, commentent, débattent de tout : des prix, de la politique, des taxes scolaires, de la religion, des tours amusants. Mi-sérieux, mi-amusés, les jeunes écoutent. Divers groupes se succèdent au cours de la journée. L'hiver, une belle chaleur accueillante règne dans la forge. L'été, c'est la porte grande ouverte qui invite à entrer.

Expressions culturelles

L'île de Lamèque

La géographie
Au début du 20e siècle, les Lamequois vivent séparés du continent. Ils sont orientés presque exclusivement vers les activités de la mer. Ils ne peuvent que compter sur eux-mêmes. Ils sont attachés à leurs patelins séparés les uns des autres par des marécages. C'est beaucoup plus tard que viennent le pont et l'industrie de la tourbe qui rendent l'île plus accessible.

Le mode de vie
Le sol est assez pauvre. Il permet tout juste de faire pousser un peu de pommes de terre pour la famille, un peu de foin et d'avoine pour l'élevage de quelques animaux : un cheval, deux bœufs, des vaches, des moutons et des porcs. C'est pourquoi les pêcheurs-fermiers de Lamèque sont impatients de finir les travaux de la ferme pour aller à la pêche à la morue et au homard. Ils deviennent aussi d'habiles constructeurs de bateaux et de « toubes ». Les toubes sont des contenants en bois qui servent à transporter la morue salée et séchée. Les Lamequois sont aussi débardeurs, marchands de poisson et marins. Leur vie est imprégnée de la mer et des bateaux, et aussi du mystère d'habiter sur une île. Leur folklore mêle à la fois réalité et fiction, calme assurance et frisson.

Les bleuets

Le départ
Les groupes de « bleuetteux » se rassemblent dans la nuit de dimanche à lundi pour partir aux bleuets. Ils partent après minuit seulement pour respecter le dimanche. Des chariots transportent petits et grands « bleuetteux », de la nourriture et un équipement de camping rudimentaire. Le retour n'est pas prévu avant le vendredi soir. Un groupe de cinq ou six chariots joignent des familles, des amis et des voisins.

Pendant la cueillette
Le campement favori est au bord de l'eau. Les cueilleurs s'installent pour la semaine. Les consignes sont de ne pas s'éloigner du groupe, de revenir au campement en fin d'après-midi et de s'assurer de la présence des autres par des « hou-hou » au cours de la journée. Il arrive qu'un enfant se perde. L'enfant et les adultes inquiets sont très heureux de se retrouver.

La vente des bleuets
Au début de 1900, la vente des bleuets peut représenter un revenu important pour les familles. Qui achète les bleuets? Le marchand local achète, mais en petites quantités. Cela ne rapporte pas beaucoup d'argent aux cueilleurs. Les meilleures ventes sont celles aux grandes compagnies, telles les Allan de Neguac et les Loggie sur la Miramichi. Les bleuets sont alors triés, congelés et mis en boîte, puis chargés dans des wagons pour être vendus à l'extérieur.

Expressions culturelles

L'île de Lamèque

La géographie
Au début du 20e siècle, les Laméquois vivent séparés du continent. Ils sont orientés presque exclusivement vers les activités de la mer. Ils ne peuvent que compter sur eux-mêmes. Ils sont attachés à leurs patelins séparés les uns des autres par des marécages. C'est beaucoup plus tard que viennent le pont et l'industrie de la tourbe qui rendent l'île plus accessible.

Le mode de vie
Le sol est assez pauvre. Il permet tout juste de faire pousser un peu de pommes de terre pour la famille, un peu de foin et d'avoine pour l'élevage de quelques animaux : un cheval, deux bœufs, des vaches, des moutons et des porcs. C'est pourquoi les pêcheurs-fermiers de Lamèque sont impatients de finir les travaux de la ferme pour aller à la pêche à la morue et au homard. Ils deviennent aussi d'habiles constructeurs de bateaux et de « toubes ». Les toubes sont des contenants en bois qui servent à transporter la morue salée et séchée. Les Laméquois sont aussi débardeurs, marchands de poisson et marins. Leur vie est imprégnée de la mer et des bateaux, et aussi du mystère d'habiter sur une île. Leur folklore mêle à la fois réalité et fiction, calme assurance et frisson.

Les bleuets

Le départ
Les groupes de « beluetteux » se rassemblent dans la nuit de dimanche à lundi pour partir aux bleuets. Ils partent après minuit seulement pour respecter le dimanche. Des chariots transportent petits et grands « beluetteux », de la nourriture et un équipement de camping rudimentaire. Le retour n'est pas prévu avant le vendredi soir. Un groupe de cinq ou six chariots joignent des familles, des amis et des voisins.

Pendant la cueillette
Le campement favori est au bord de l'eau. Les cueilleurs s'installent pour la semaine. Les consignes sont de ne pas s'éloigner du groupe, de revenir au campement en fin d'après-midi et de s'assurer de la présence des autres par des « hou-hou » au cours de la journée. Il arrive qu'un enfant se perde. L'enfant et les adultes inquiets sont très heureux de se retrouver.

La vente des bleuets
Au début de 1900, la vente des bleuets peut représenter un revenu important pour les familles. Qui achète les bleuets? Le marchand local achète, mais en petites quantités. Cela ne rapporte pas beaucoup d'argent aux cueilleurs. Les meilleures ventes sont celles aux grandes compagnies, telles les Allain de Neguac et les Loggie sur la Miramichi. Les bleuets sont alors triés, congelés et mis en boîte, puis chargés dans des wagons pour être vendus à l'extérieur.

Vie des collectivités

La drave

Les mois d'avril et de mai marquent la fin du travail au chantier. Il reste à faire descendre les billots par la rivière jusqu'au moulin. C'est le travail des draveurs. Chaussés de grosses bottes cloutées, munis d'une longue perche et d'un « pivey », sorte de levier à crochet, les draveurs passent trois à quatre semaines sur ce bois flottant. Ils dirigent les billots, brisent les embâcles formés et remettent les billots à descendre le courant. C'est un travail très dangereux qui demande beaucoup d'adresse. La drave est comme une autoroute flottante qui mène au moulin.

Peu de confort

Les draveurs commencent la journée à l'aube. Il fait noir et froid. Ils déjeunent au bord de l'eau, puis ils sont de retour sur les billots pour la journée. Deux arrêts sont prévus pour manger car le souper est tard le soir. Le cuisiner et sa cuisine ambulante les suit à travers le bois avec les « beans », le fricot et le thé. Le campement pour la nuit est froid, humide et souvent sur la neige. Les draveurs de l'entrepreneur forestier Lazarre Roussel, par exemple, font flotter le bois coupé du camp des lacs Nepisiguit jusqu'aux moulins de Bathurst. Le trajet est long et dangereux.

La pêche à la morue à Caraquet vers 1900

Caraquet est reconnue pour avoir les moyennes annuelles de pêche à la morue les plus élevées de Gloucester. C'est une position enviable dans le domaine.

Les sorties de pêche en chaloupe et en goélette

La sortie en chaloupe dure une journée. L'équipage compte deux hommes et un jeune garçon de la même famille. Ainsi, les profits restent dans la famille. À cette époque les chaloupes équipées d'un moteur «poc à poc» sont de plus en plus nombreuses. La sortie en goélette, elle, est de quelques jours à une semaine. Le capitaine prend la demie des profits. Son équipage, les « moitiés de ligne », prend l'autre demie. Un « voyage » désigne une saison complète de pêche. L'industrie compte davantage sur la goélette qui rapporte une pêche plus abondante.

Un « voyage de pêche » exceptionnel
La saison de pêche à la morue commence le 15 juin et se termine le 15 octobre. Au début du siècle, une bonne moyenne saisonnière de pêche à la morue peut être d'environ 150 quintaux anglais (112 livres) pour une chaloupe et de 200 pour une goélette. Une mauvaise saison peut faire diminuer les prises à 110 et à 175 quintaux. La pêche exceptionnelle de 1900 rapporte des prises annuelles de 500 à 600 quintaux par goélette. C'est plus du double d'une bonne saison.

Miramichi

La géographie et les activités
Miramichi désigne aujourd'hui une ville. Au début du 20e siècle, Chatham est un peu plus peuplé que Newcastle. Les deux centres réunissent de 7 000 à 8 000 personnes. La région est facile d'accès par bateau grâce à la rivière Miramichi. Un chemin de fer relie la région à Fredericton. Une route plus ou moins carrossable mène à Bathurst.

La région est un important centre forestier. Il y a de nombreux chantiers l'hiver et de la drave vers les moulins à scie au printemps. Le commerce du bois est florissant et une usine de pâtes et papiers fonctionne à Millerton. À cause de ces activités, beaucoup de travailleurs, incluant beaucoup d'Acadiens, circulent dans la région toute l'année. Autour des quais, les gros bateaux déchargent et chargent les produits des marchés de l'extérieur. Au début du 20e siècle, Chatham et Newcastle sont aussi d'importants centres de ravitaillement en articles de toutes sortes et de vente des produits et leurs surplus.

Pour les Acadiens, c'est aussi le siège de l'un des deux diocèses catholiques de la province. À partir de 1920, le diocèse est dirigé par Mgr Patrice-Alexandre Chiasson. Des Acadiens habitent les bords de la rivière Miramichi. C'est à Newcastle que Domitien Robichaud fonde un hebdomadaire patriotique, *La justice*.

Les bateaux acadiens
Chatham voit arriver un cortège de bateaux en provenance de la Péninsule acadienne. L'automne, ils sont chargés des produits de la pêche de fin de saison, des surplus de produits agricoles et du bois des grandes compagnies forestières. Commerçants de la place et Acadiens font affaires ensemble. Des familles viennent aux quais acheter des provisions pour l'hiver. En retour, les marchands savent que ces bateaux acadiens, selon l'habitude avant de repartir, en profitent pour se procurer des quarts de farine et de pommes, des sacs de sucre, des articles de cuisine et de ferme. Les magasins généraux de la Péninsule attendent ces marchandises.

Les bateaux passent deux ou trois jours accostés au quai pour le temps des affaires. Si les prix à Chatham ne plaisent pas, les capitaines des bateaux peuvent se rendre voir à Newcastle. Puis, c'est le retour dans la Péninsule acadienne. Pendant leur séjour, les capitaines ont le temps de se parler d'un bateau à l'autre et d'échanger des nouvelles. Tout en voyant aux obligations du voyage, ils ont aussi le temps de circuler un peu dans les rues de Chatham.

Faisons la connaissance de...

Lazarre Roussel (1862-1952)

Lazarre Roussel de Saint-Isidore, pionnier acadien dans l'industrie du bois, est un important entrepreneur forestier pendant une trentaine d'années, jusqu'en 1926.

M. Roussel est entrepreneur de la compagnie de M. Snowball et plus tard de la compagnie Gloucester. Ce sont deux géants forestiers du temps. Il travaille dans les chantiers situés le long de la rivière Tracadie jusqu'à la rivière Nepisiguit. En 1918, il dirige un camp de bûcherons aux lacs Nepisiguit. Chaque année, il embauche beaucoup de gens de la Péninsule acadienne. Son chantier de coupe emploie de 20 à 30 hommes, parfois jusqu'à 50, et une bonne douzaine de chevaux. À titre d'entrepreneur, il doit fournir les outils et les voitures, un bon camp centré autour d'un bon cuisinier, ainsi que le foin et l'avoine pour les chevaux. À Saint-Isidore, M. Roussel a une ferme, un verger d'une centaine de pommiers et une grande maison accueillante. Plusieurs engagés travaillent sur sa propriété.

En forêt ou sur la ferme, Lazarre Roussel est un homme de prestance, tenace et doué pour les affaires. Il se taille une place importante dans la société de son temps et dans l'histoire acadienne de la région.

Laura Helena Young (1887-1968)

Laura Helena Young est une institutrice diplômée née d'une famille fondatrice de Saint-Isidore.

Laura Young commence à aller à la petite école francophone de sa paroisse à l'âge de cinq ou six ans. Étant anglophone, elle préfère étudier dans sa langue deux ans plus tard. Pour cela, elle se sépare de sa famille pour vivre en pension. Elle passe trois ans à Burnt Church et trois autres à Robertson's Point (aujourd'hui, Wishart's Point). En 1905, après des études à l'École Normale à Fredericton, Laura Young enseigne un an à Boishébert. Pendant les dix ans qui suivent, elle enseigne dans la région de Tabusintac et de Bas-Neguac jusqu'à son mariage. Elle parle très bien français. Ainsi, elle enseigne la plupart des matières dans les deux langues, dans la même classe et à des niveaux différents. Aux dires de l'inspecteur en 1914, la situation présente de nombreux défis.

Laura Helena Young fait un enseignement de qualité dans sa salle de classe. Son travail est une contribution à l'histoire de l'éducation dans la région.

Des événements qui se sont produits à cette époque

1900 Construction des gares de Beresford, Nigadoo et Pointe-Verte, ce qui favorise le commerce du saumon

1904 Ouverture d'une pisciculture pour la croissance des raves (œufs) de homard à l'île Le Goulet

1906 Fondation de l'hebdomadaire *La justice* à Newcastle

1907 Établissement de l'usine de pâtes et papiers à Bathurst

1910 Vente de la compagnie Robin aux intérêts canadiens Robin Jones and Withman et de la compagnie Fruing en 1917

1912 Ouverture de l'Académie Sainte-Famille à Tracadie par les Hospitalières de Saint-Joseph

1915 Premier incendie du Collège du Sacré-Cœur à Caraquet

1915 Ouverture à Inkerman d'une usine d'apprêtage de homard et de poisson destinés aux marchés de l'Europe

1922 Nouveau Collège du Sacré-Cœur à Bathurst, après un deuxième incendie en 1917, collège qui décerne des diplômes universitaires

1924 Cinquantième anniversaire du couvent de Saint-Louis-de-Kent

1927 Naissance de l'association des pêcheurs de Gloucester

1928 Inauguration du monument Nicolas Denys à Bathurst
Fin de la prospère industrie des meules de New Bandon et Stonehaven

La région Détroit-marées

Services

Les cercles agricoles

Dans les régions agricoles, les producteurs se groupent en petites associations locales pour vendre et acheter au meilleur prix. Ces associations s'appellent cercles ou sociétés agricoles. Le tout premier cercle d'œufs du comté de Kent, et aussi de la province, connaît beaucoup de succès à partir de sa création.

Le cercle d'œufs

En juin 1914, l'agronome Louis-C. Daigle crée le cercle d'œufs pour les producteurs de Saint-Louis et de Saint-Ignace. Les 97 membres de ce cercle ont ensemble 2 500 poules. L'objectif est de vendre leurs œufs au meilleur prix possible. Plus tard, les cercles sont divisés. En 1929, le cercle de Saint-Ignace se trouve en tête pour avoir vendu 10 137 douzaines d'œufs de janvier à juin! Ces deux cercles de Kent servent de modèles à la cinquantaine d'autres qu'il y a au Nouveau-Brunswick en 1930.

Le fonctionnement

Une personne gère les affaires du cercle. C'est le gérant du cercle. Les fermiers lui apportent des œufs trois fois par semaine. Le gérant du cercle les compte et les place dans des caisses pour les expédier au marché de Saint John. Il paie les fermiers aux deux semaines et en argent comptant. L'épicerie ou le magasin général de la place ont l'habitude d'échanger des produits seulement. En moyenne, chacun des membres du cercle reçoit 3 ¢ de plus la douzaine par rapport à la vente locale. Le cercle fonctionne comme une coopérative.

Les Acadiens de Moncton

Les Acadiens commencent à s'affirmer à Moncton au début du 20e siècle. En 1921, il y a un peu plus de 5 000 Acadiens sur une population d'environ 17 448 habitants.

Des services

Le journal *l'Évangéline* est fondé par Valentin Landry. Il en est aussi le propriétaire. En 1905, le journal déménage de Weymouth, en Nouvelle-Écosse, à Moncton, rue Main. Les commerces et les affaires se concentrent dans cette rue. Une banque canadienne-française ouvre une succursale en 1909. La Société mutuelle l'Assomption, une compagnie d'assurances, y déménage son siège social en 1913. Elle y a déjà une succursale depuis 1905. L'Hôtel-Dieu de l'Assomption, dirigé par les sœurs de la Providence de Montréal, ouvre ses portes en 1922. Plus tard, il devient l'hôpital Dr-Georges-L.-Dumont. D'autres services sont offerts : des pharmacies, comme celle des frères Hébert, des cabinets de dentistes et de médecins, par exemple, le cabinet du docteur Louis-Napoléon Bourque.

La paroisse acadienne

La paroisse acadienne de Notre-Dame de l'Assomption est créée en 1914. Elle est détachée de la paroisse irlandaise Saint Bernard. C'est le résultat du travail d'un comité d'Acadiens qui ont été persévérants dans ce projet pendant quelques années. La décision de Mgr LeBlanc qui est à la tête du diocèse de Saint John répond bien aux attentes des Acadiens de Moncton.

Le curé de la nouvelle paroisse est le père Henri D. Cormier. Il dessert aussi la mission de Lewisville où habitent beaucoup d'Acadiens. D'autres habitent à Humphreys et à Sunny Brae. Plusieurs d'entre eux travaillent aux divers ateliers, usines et moulins à coton de Moncton.

L'école des petits Acadiens

En 1910, les enfants des Acadiens de Moncton fréquentent l'école anglaise de Mountain Road. Ce sont les sœurs de la Charité de Saint John qui enseignent. Les petits Acadiens profitent de quelques heures de français à l'école anglaise, grâce à un horaire dit « bilingue » préparé par deux inspecteurs d'écoles acadiens. En 1922, l'Académie du Sacré-Cœur ouvre ses portes au coin des rues Church et Victoria pour les 750 élèves acadiens de la première à la sixième année.

Expressions culturelles

Les fêtes de l'année

Les occasions de fête chez les Acadiens sont nombreuses. Il y a des fêtes populaires comme le Mardi gras. D'autres fêtes ont à la fois un caractère religieux et un caractère populaire, comme le jour de l'An. Des fêtes sont seulement religieuses, par exemple, l'Ascension et la Sainte-Trinité. Il y a un assez grand nombre de fêtes religieuses tout au long de l'année. Elles sont soulignées par un office religieux et par une journée de repos comme le dimanche. À ceci, s'ajoutent des rassemblements religieux, tels que la neuvaine de Saint-Joseph et le mois de Marie qui durent plusieurs jours de suite.

Les fêtes du printemps et de l'été ont souvent un caractère religieux comme Pâques, la Fête-Dieu, la Sainte-Anne, l'Assomption et d'autres. Les fêtes de l'automne et de l'hiver ont une partie religieuse suivie de bons moments d'amusement et de réjouissances en famille et entre amis : le Mardi gras et le mercredi des Cendres, Noël, le jour de l'An.

La fête des petits oiseaux et la petite Chandeleur
La fête des petits oiseaux est propre aux Acadiens qui habitent la région Détroit-marées. C'est une tradition vieille d'un siècle et demi. Au début des années 1900, elle est soulignée par l'assistance à la messe le lundi de la semaine après Pâques. La fête rappelle le miracle qui s'est produit lorsque des petits oiseaux ont cessé de dévaster les champs fraîchement cultivés du printemps.

La petite Chandeleur est une fête pour les enfants dans les écoles de la région de Memramcook. Les enfants se costument pour l'occasion. Ils reçoivent ce jour-là de la tire et du « fudge » pour souligner la fête du 2 février.

Les Mi'kmaq et les Acadiens

Les Mi'kmaq habitent la région de Memramcook. Leur présence se fait discrète mais réelle parmi les Acadiens et les anglophones. De temps à autre, ils chassent dans les environs. Ils viennent aussi couper du frêne pour la fabrication de paniers et de manches de hache qu'ils vendent par la suite de porte en porte.

Les Mi'kmaq se lient ainsi d'amitié avec des familles acadiennes. Ils utilisent plus d'une fois leurs connaissances médicales et leurs médicaments pour soigner des enfants et des adultes. La chapelle de Beaumont et le cimetière des ancêtres à Fort Folly (Dorchester) sont des centres religieux visités régulièrement. Le 26 juillet, les Mi'kmaq célèbrent Sainte-Anne, leur patronne.

Le monument Notre-Dame de l'Assomption

Les Acadiens de Rogersville célèbrent la fête nationale du 15 août. Ils commencent la journée par une messe solennelle, le matin. Après les discours des notables de la place, la journée continue en fête populaire. Pour clôturer, il y a la procession au monument Notre-Dame de l'Assomption situé sur le terrain de l'église.

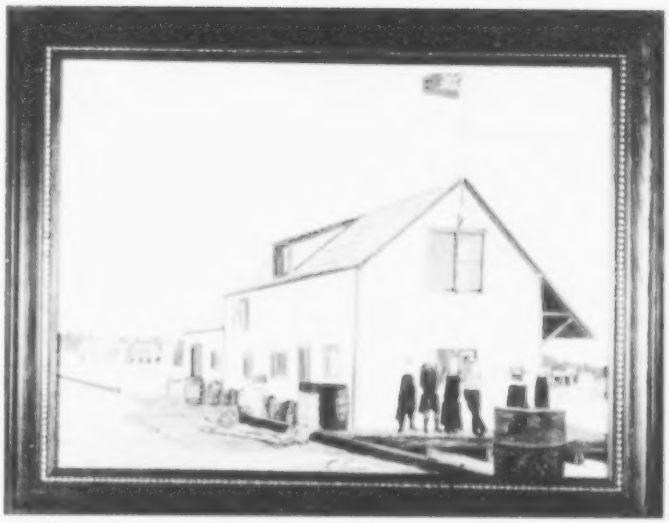
Le monument a six côtés. Il a aussi de larges et hautes verrières qui captent bien la lumière extérieure. Le monument est surmonté d'une coupole. Au-dessus de l'autel à l'intérieur, il y a une très belle statue de Marie de l'Assomption. Elle a huit pieds de haut. Mgr Marcel-François Richard a reçu la statue en cadeau. Il fait construire le monument ou chapelle pour l'abriter. Il déclare l'endroit lieu de pèlerinage pour les Acadiens. Il invite tout spécialement les Acadiens qui vivent aux États-Unis à venir s'y recueillir. C'est pourquoi les appellations « Pèlerinage franco-américain » et « Pèlerinage des Acadiens des États-Unis ».

Le monument Notre-Dame de l'Assomption de Rogersville est inauguré en août 1912. À son décès en 1915, Mgr Marcel-François Richard est inhumé au sous-sol selon ses volontés. Le 15 août, depuis l'inauguration du monument, les Acadiens de la région y font une procession. À partir de 1915, les paroissiens viennent en plus assister à une messe anniversaire à la mémoire de Mgr Richard.

Vie des collectivités

Les conditions de travail

Dans une homarderie



Au début du siècle, il y a plusieurs petites homarderies le long de la côte du détroit de Northumberland. Le travail de transformation est manuel. Des hommes, des femmes et des enfants travaillent. C'est un emploi saisonnier.

L'usine emploie un groupe d'environ 20 personnes. Les enfants, les moins nombreux du groupe, sont là pour « casser » le homard. Puis, des femmes « l'épluchent » et le mettent en boîte. Elles sont payées 9 ¢ de l'heure. Elles travaillent parfois tard le soir, jusqu'à 10 heures. Les hommes, en général, s'occupent d'entrer le homard dans l'usine, de mettre les boîtes de homard dans les caisses et de les transporter à l'extérieur. Ils s'occupent aussi de l'entretien comme laver les planchers.

Les conditions de travail à l'usine sont difficiles. Les lieux sont très humides et, à la longue, froids pour tout le monde. Le salaire des femmes est de 35 $ pour trois mois de travail. La moitié seulement de ce revenu est payé en argent. Le reste est récupéré en articles au magasin de la compagnie. C'est une pratique courante car l'argent est rare dans ce temps-là.

Dans un entrepôt de pommes de terre

La pomme de terre est aussi un produit destiné à l'exportation comme le homard. Comment se comparent le travail des femmes à la homarderie et celui à l'entrepôt de pommes de terre?

De nombreuses femmes travaillent à trier les pommes de terre dans des entrepôts à Shediac et à Pointe-du-Chêne. Elles travaillent jusqu'à l'automne avancé. Il commence à faire froid. Elles ont de 16 à 80 ans. Elles passent la journée accroupies, presque immobiles et à la lumière d'un fanal. Elles travaillent ainsi un bon dix heures par jour. Elles sont payées au panier trié, de 5 à 9 ¢ de l'heure. À la homarderie ou à l'entrepôt, les conditions de travail sont semblables.

Les influences de la géographie

La vallée de Memramcook est fertile. Elle est influencée par les fortes marées de Fundy, deux fois par jour. Ceci paraît par les rivières Petitcodiac et Memramcook. Les marées influencent largement les activités agricoles et quotidiennes des Acadiens du début du 20e siècle. L'utilisation des aboîteaux dans les champs de culture ou le choix d'un moment propice d'après les marées pour baratter le beurre sont de bons exemples de l'influence de la mer dans la vie des gens.

Au début du 20e siècle, la région subit aussi l'influence du développement industriel et urbain de Moncton. Une bonne partie des jeunes vont travailler en ville. Ceci affecte le développement de la vallée. D'importantes petites entreprises locales perdent du dynamisme. Par exemple, celles du sciage du bois, des moulins à bardeaux et de la briqueterie. L'élevage des poules et l'agriculture sont aussi touchés, sans toutefois disparaître.

Les activités agricoles

Les gens élèvent quelques animaux : des vaches, des bœufs, un cheval, des porcs, des moutons et des poules. Ils ont aussi un potager. L'été, les vaches errent chez les voisins et dans les bois. Vers les années 1920, des champs clôturés commencent à apparaître dans le paysage. La culture de l'avoine et les récoltes de foin et de sarrasin sont importantes dans la région. Les surplus, surtout des œufs, s'échangent chez le marchand contre des produits dits « rares », comme le sucre, le thé, la farine et l'huile pour s'éclairer. Au jardin, une grande variété de légumes sont cultivés. Les tomates vertes servent à faire des marinades. Si par accident, elles deviennent rouges, elles sont destinées aux poules! Les fraises de Pré-d'en-Haut sont populaires pendant quelques temps. Une coopérative locale s'occupe de les commercialiser dans les Maritimes et au Québec. Puis, le marché du bleuet dépasse le marché des fraises.

La foresterie

Les chantiers et la drave représentent des activités importantes au début du 20e siècle. Ces chantiers sont moins grands que ceux du Restigouche. Les bûcherons, aujourd'hui les travailleurs forestiers, utilisent une longue scie de cinq pieds appelée ici « golendor » et plusieurs haches. Des barrages en bois, semblables à des écluses modernes, sont aménagés sur la rivière Memramcook. Ces barrages permettent de faire le flottage du bois jusqu'aux moulins, par exemple, le moulin des Anderson ou encore celui de P. J. Mahoney. Ce dernier est l'associé des LeBlanc qui dirigent des chantiers de coupe l'hiver.

Les activités forestières complètent le revenu agricole. Lorsque les chantiers et les moulins de la région ferment pour de bon, les hommes doivent se trouver un autre travail ou aller ailleurs. L'hiver, ils vont dans les chantiers très éloignés. D'autres deviennent ouvriers. La compagnie de chemin de fer de Moncton est en pleine expansion. Elle embauche beaucoup d'ouvrières et d'ouvriers spécialisés.

Faisons la connaissance de...

Edna Cormier (1883-1971)

Edna Cormier est une femme d'affaires dynamique de Shediac au début du 20e siècle.

Dès le début de 1900, alors qu'elle n'a qu'une vingtaine d'années, Edna Cormier est reconnue pour être une personne importante dans le domaine du commerce. C'est une femme énergique et décidée. La communauté de Shediac peut compter sur elle. Edna Cormier est propriétaire d'une épicerie et d'un magasin de variétés. Son commerce se situe sur la rue principale. En 1903, elle fait construire un nouveau magasin après avoir perdu dans un incendie celui que sa mère lui a laissé en héritage. Edna Cormier fait prospérer son entreprise. Ce commerce lui permet de payer des études à des membres de sa famille qui vont étudier à l'extérieur de la province. Certains deviennent médecin et dentiste, par exemple.

Edna Cormier laisse sa marque dans le monde des affaires d'autrefois. Elle a une place de choix dans l'histoire de Shediac.

Henri P. LeBlanc (1879-1958)

Henri P. LeBlanc de Moncton, chef de file, travaille à la cause acadienne pendant de nombreuses années.

De 1904 à 1907, M. Leblanc est organisateur bénévole au Massachusetts pour la Société l'Assomption.
De retour à Moncton en 1907, il travaille aux bureaux du chemin de fer Intercolonial qui devient plus tard le Canadien National. Henri P. Leblanc est vérificateur de comptes et chef de magasin de la compagnie. Socialement, il s'engage dans divers organismes et mouvements acadiens à Moncton. Il travaille beaucoup à la succursale LaTour numéro 14 de la Société mutuelle l'Assomption, à la Société nationale l'Assomption et à l'Association acadienne de l'éducation. Dès son retour à Moncton, il se joint aussi au groupe qui travaille en faveur de la création de la première paroisse acadienne.

Henri P. Leblanc défend la cause acadienne en écrivant et en prenant la parole le plus souvent possible. C'est un homme renseigné. Il connaît bien l'histoire acadienne. Il se taille une belle place dans la communauté de son temps et dans l'histoire de la région.

Des événements qui se sont produits à cette époque

1910 Début de la production d'électricité à Shediac par la centrale située sur la rivière Scoudouc

1914 Fondation de la paroisse acadienne Notre-Dame de l'Assomption à Moncton

1916 Une cinquantaine de chalets à Pointe-du-Chêne (plage Parlee)

1917 Inauguration du service de traversier entre Cap Tourmentin et Borden
Fin du service de traversier entre Pointe-du-Chêne et l'Île-du-Prince-Édouard

1919 Construction d'un pont de fer sur la rivière Scoudouc pour remplacer le pont de bois

1920 Établissement du magasin Eaton's à Moncton

1922 Ouverture de l'Hôtel-Dieu de l'Assomption par les Sœurs de la Providence

1925 Fondation de la communauté religieuse Notre-Dame du Sacré-Cœur à Memramcook

1928 Fondation de la première société historique et littéraire en Acadie

Vie des collectivités

Fredericton

Parler français à Fredericton au début du 20e siècle
Seulement de petits groupes de personnes parlent en français à Fredericton au début du 20e siècle. Et ceci, dans des situations limitées. Ces personnes sont surtout des gens de passage. Ce sont des Acadiens qui étudient en anglais à l'Université du Nouveau-Brunswick pendant quelque temps. D'autres étudient à l'École Normale pendant quelques mois pour obtenir leur brevet d'enseignement officiel de la province.

Les étudiants habitent des pensions en ville grâce à une allocation du Bureau d'éducation. Pour eux, c'est souvent le premier et dernier séjour à Fredericton. À l'École Normale, l'unique occasion de parler français est le cours de français.

Les ministres et les députés des régions acadiennes viennent siéger lors des sessions de l'Assemblée législative. Ou encore, ils viennent pour d'autres affaires en rapport avec leurs fonctions d'hommes politiques. Ils sont plus habitués à passer du temps à Fredericton que les étudiants acadiens de l'École Normale et de l'université.

Quelques familles de Fredericton parlent français, comme le couple Landry-McGee et leurs enfants. Chez le professeur Alphée Belliveau, la famille parle obligatoirement français à la maison. C'est souvent chez eux que les parlementaires se réunissent pour discuter et rire ensemble en français entre les heures de session. Ils ont des souvenirs inoubliables de ces soirées françaises.

Saint John

Au début du 20e siècle, Saint John est la ville la plus populeuse du Nouveau-Brunswick. Elle a plus de 40 000 habitants. La majorité des gens travaillent dans l'industrie. De nombreuses fermes sont abandonnées dans les comtés de Saint John et de Charlotte. Les scieries procurent du travail à plus de 2 000 hommes. Le port est ouvert pendant toute l'année. L'industrie des pâtes et papiers à Mispec et différentes compagnies emploient beaucoup de travailleurs.

Une petite communauté acadienne et francophone
En 1901, il y a environ 400 personnes qui parlent français à Saint John. Les francophones sont peu nombreux. Ils n'ont pas souvent l'occasion de parler leur langue en public. Les activités sociales, culturelles et sportives de la ville se font en anglais, ainsi que les études et le travail.

À la maison c'est différent. Aux réunions de la succursale E. A. LeBlanc de la Société mutuelle l'Assomption, c'est aussi différent. Comme les autres dans la province, la succursale rassemble les Acadiens pour des soirées musicales et des conférences. En 1919, les Acadiens créent leur coopérative, la Saint John Cooperative Limited. Les francophones ne vivent pas isolés les uns des autres. Mais leurs activités en français sont encore très limitées à ce moment-là.

La présence acadienne et francophone à Saint John est parfois soulignée à des événements publics. Par exemple, en 1904, à l'occasion du tricentenaire de l'arrivée de Champlain, des dignitaires font leurs discours en français. Plus tard, en 1910, à l'inauguration d'un monument, David Landry, député de Kent, souligne la présence acadienne et francophone de la ville dans son discours.

Qui sont ces Acadiens et francophones?
En 1921, les Acadiens et les francophones de Saint John représentent environ 3 % de la population de la ville. Le nombre a plus que doublé depuis 1901. Il y a des francophones qui viennent du Québec et de l'Europe, mais les Acadiens sont en majorité. Une bonne partie d'entre eux sont originaires de la Péninsule acadienne. Ils s'appellent Arsenault, Comeau, Gallant, Landry, LeBlanc, Robichaud, par exemple. Certains demeurent à Saint John. D'autres ne viennent que pour quelque temps. C'est le travail qui attire. À 28 ans, Avila Losier va travailler pour une compagnie à Saint John en 1911. Albert Gautreau va exercer le métier de charpentier. Il en profite pour étudier un peu le soir au Business College de Saint John. Les deux sont revenus à Tilley Road quelques années plus tard.

En 1912, Saint John est également le siège du diocèse catholique dirigé par Mgr Édouard Alfred LeBlanc, le premier évêque acadien. Mgr LeBlanc a une ferme où travaillent des Acadiens et des anglophones. Pour lui, c'est important d'avoir des légumes, des œufs et des produits laitiers à distribuer aux gens les plus pauvres de la ville. Cette ferme se situe sur la route de l'aéroport d'aujourd'hui.

Faisons la connaissance de...

Alphée Belliveau (1852-1927)

Alphée Belliveau, originaire de Dorchester, est professeur à l'École Normale de Fredericton pendant près de 40 ans.

M. Belliveau est étroitement lié à la carrière d'un grand nombre d'institutrices et d'instituteurs de l'Acadie. Il est directeur et enseigne au département de français de l'École Normale. M. Belliveau est fier de ses origines acadiennes. Il porte un grand intérêt au fait français en public. Il invite ses étudiants à faire de même et à poursuivre leurs études. Les femmes et les hommes qui passent dans sa salle de classe à Fredericton se souviennent longtemps de sa générosité, de sa compréhension et de son sens de l'humour. En 1900, il a 48 ans et a une bonne expérience de 20 ans dans l'enseignement à l'École Normale. Il enseigne encore 20 ans de plus. Ses étudiants et ses supérieurs l'aiment beaucoup.

Le professeur Alphée Belliveau apporte une importante contribution à la formation professionnelle des Acadiennes et des Acadiens. Il lui revient une place de choix dans l'histoire de l'éducation en français au Nouveau-Brunswick .

Des événements qui se sont produits à cette époque

1913 Ouverture du Capitol de Saint John, le théâtre le plus élégant de l'Est du Canada

1920 Arrivée de Théodule Lejeune, le nouveau professeur à l'École Normale. M. Lejeune remplace Alphée Belliveau qui prend sa retraite

1925 Établissement d'un garage, d'une station d'essence et d'un concessionnaire par Kenneth C. Irving à Saint John

1927 Saint John est reconnu port international canadien

Bibliographie

Principales sources consultées

A) L'ensemble des régions d'expression française du Nouveau-Brunswick

ARSENEAULT, Samuel. *Pour ne pas perdre le Nord : une nouvelle régionalisation des Acadies du Nouveau-Brunswick*, version actuelle préparée pour le ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick, Université de Moncton, 2001.
MAILLET, Marguerite. *Bibliographie des publications de l'Acadie des provinces maritimes. Livres et brochures. 1609-1995*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1997, 555 p.
LEMIEUX, Thérèse et Gemma Caron. *Silhouettes acadiennes. Biographies de femmes, s.l.*, La fédération des Dames d'Acadie, 1981.

B) Les régions d'expression française du Nouveau-Brunswick

La région Fleuve-montagnes

Livre souvenir. Centenaire du Madawaska 1873-1973, s.l., s.é., s.d., 112 p.
Saint-Basile. Berceau du Madawaska 1792-1992, s.l., Mérédien, 1992, 451 p.
LAPOINTE, Jacques F. *Grande-Rivière : une page d'histoire acadienne. Monographie de la ville de Saint-Léonard, N.-B. 1789-1989*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1989, 361 p.
LÉVESQUE, Berthe. *Saint-Quentin. Déjà trois quarts de siècle*, s.l., s.é., 1968, 453 p.
PLOURDE, Bertha. *Monseigneur L.- J.- Arthur Melanson*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1985, 515 p.
SAVOIE, Alexandre J. *Kedgwick a cinquante ans. 1915-1965*, s.l., s.é. 1965, 144 p.

La région Baie-golfe

DAIGLE, L.- Cyriaque. *Histoire de Saint-Louis-de-Kent. Cent cinquante ans de vie paroissiale en Acadie nouvelle*, Moncton, L'Imprimerie acadienne limitée, 1948.
DEGRÂCE, Éloi. *Monseigneur Stanislas J. Doucet 1847-1925*, Shippagan, s.é., 1977, 159 p.
DOUCET, F. M. Camille. *À l'ombre de Petit-Rocher 1797-1947*, La Trappe, s.é., 1947.
DOUCET, Camille-Antonio. *Une étoile s'est levée en Acadie. Marcel-François Richard*, Rogersville, les Pères Trappistes, 1973, 312 p.
HACHÉ, Louis et Irène Barthe. *Saint-Isidore. Paroisse du Père Gagnon*, s.l., s.é., s.d., 296 p.
McCARTHY, A. J. *Bay of Chaleur Forgotten Treasures.*, Halifax, Nimbus Publishing Limited, 1997, 146 p.
LANDRY, Nicolas et Nicole Lang. *Histoire de l'Acadie*, Sillery, Septentrion, 2001, 335 p.
ROBICHAUD, Donat. *Beresford. Le Petit Nipisiguit*, s.l., s.é., 1984, 324 p.
ROBICHAUD, Donat. *Le Grand Chipagan. Histoire de Shippagan*, s.l., s.é., s.d., 454 p.
SAVOIE, Francis. *L'île de Lamèque. Anecdotes, tours et légendes*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1981, 93 p.

La région Détroit-marées

BELLIVEAU, John Edward. *A place Called Pointe du Chene. An Informal History 1686-1976*, s.l., s. é., 1974, 42 p.
BOURQUE, Claude. *Rêves de visionnaires. Historique de l'Hôtel-Dieu/Hôpital Dr Georges-L. Dumont*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1997, 295 p.
BRUN, Régis. *Shediac, l'histoire se raconte*, s.l., s.é., 1994, 327 p.
COUTURIER, J. P. et P. E. LeBlanc, dir. *Économie et société en Acadie 1850-1950*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, 207 p.
HICKEY, David, dir. *Moncton 1871-1929. Changements socio-économiques dans une ville ferroviaire*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1990, 171 p.

LABELLE, Ronald. *Au Village-du-Bois. Mémoires d'une communauté acadienne*, Université de Moncton, CEA, 1985, 245 p.

La région Fleuve-vallée

ALLAIN, Greg et Maurice Basque. *De la survivance à l'effervescence : portrait historique et sociologique de la communauté acadienne et francophone de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick*, s. l., s.é., Association régionale de la Communauté francophone de Saint-Jean, 2001, 299 p.
SAVOIE, Alexandre J. *Un siècle de revendications scolaires au Nouveau-Brunswick 1871-1971, vol. 1, Du français au compte-gouttes*, s.l., s.é., 1978, 255 p.
WRIGHT, Harold E. and Rob Roy. *Saint John and The Fundy Region*, Saint John, Neptune Publishing Company Limited, 1985, 129 p.

Autres suggestions :
Les dix premières années 1978-1988. Le centre communautaire Sainte-Anne, Fredericton, s.é., 1990, 59 p.
Les monographies paroissiales et des extraits biographiques des gens de la région.
Les articles de revues des sociétés d'histoire locale et régionale qui traitent de la période 1900-1930 :
- la Société historique du Madawaska
- la Société historique de Clair
- la Société historique Nicolas-Denys
- la Société historique acadienne

Des extraits des titres suivants et leurs lexiques à la fin :
CORMIER, Yves. *Grandir à Moncton, Moncton*, Éditions d'Acadie, 1993.
DOUCET, Paul, dir. *Vie de nos ancêtres*, Moncton, Éditions d'Acadie, Fondation d'Études du Canada- ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick, 1973-1983 (série de 6 fascicules).
HACHÉ, Louis. (Les différents recueils de nouvelles parus aux Éditions d'Acadie : *Tourbes jersiaises, Adieu p'tit Chipagan, Un cortège d'anguilles, Le guetteur, La Tracadienne*).
LEMIEUX, Thérèse et Gemma Caron. *Silhouettes acadiennes. Biographies de femmes*, s. l., La fédération des Dames d'Acadie, 1981.
OUELLET, J. Maurice. *Sur le sentier de la vie. Témoignage d'une époque*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1985.
SAVOIE, Calixte F. *Mémoires d'un nationaliste acadien*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1979, p. 10 à 25.
SAVOIE, Francis. *L'île de Lamèque. Anecdotes, tours et légendes*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1981.
THÉRIAULT, Jeannine Landry. *La vie au bout des doigts*, Montréal, Éditions du fleuve, 1988.

Film
Une sagesse bien ordinaire (traits biographiques de l'infirmière Edith Pinet)

Sources/Photos – Les régions

Page titre : Les régions du N.-B. Samuel Arseneault, géographe UdeM
Page 3 : région Fleuve-montagnes, Samuel Arseneault, UdeM ; Les «ouvrières de la première heure» *Mgr L.-J.-Arthur 1879-1941* (p.134). Edmundston PC3-200, CDEM;
Page 4 : liens avec les États-Unis, P51-115, APNB.
Page 5 : carte, *La diversité du Canada atlantique* (p. 287).
Page 6 : bazar, *Mgr Stanislas-J. Doucet* 1847-1925 (p. 118).
Page 8 : chantier, Beresford. *Le petit Nipisiguit* (p. 258).
Page 9 : M.-A (B) Page et M. (A) Richard, *Silhouettes acadiennes. Biographies de femmes* (pp 94 et 85).
Page 11 : région Baie-golfe, S. Arseneault, UdeM ; glacière, *Shédiac, l'histoire se raconte* (p. 158).
Page 14 : Île de Lamèque, carte routière du N.-B., 2001.
Page 15 : la drave, PC3-138, CDEM ; Goélette, P1992-121, CÉA.
Page 19 : région Détroit-marées, S. Arseneault, UdeM ; l'édifice l'Évangéline, E12950, CÉA.
Page 22 : Statue de Mgr M.-F. Richard, gracieuseté de Emmanuel Bourque, Céline Gaudet et Charles Gaudet, ESA Rogersville.
Page 23: homarderie P1992-34, CÉA ; entrepôt de pommes de terre, P1992-520, CÉA.
Page 24 : pré de Memramcook, *Au Village-du-Bois. Mémoires d'une communauté acadienne* (p. 76).
Page 25 : Edna Cormier, P1992-513, CÉA ; Henri P. LeBlanc, PB1-541 CÉA.
Page 27 : région Fleuve-vallée, S. Arseneault UdeM ; Fredericton, *History of Fredericton. The Lost 200 Years* (p. 46).
Page 28 : monument Samuel de Champlain, *De la survivance à l'effervescence. Portrait historique et sociologique de la communauté acadienne et francophone de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick* (p. 95).
Page 29 : A. Belliveau, *Les dix premières années 1978-1988*. Le centre communautaire Sainte-Anne. (p. 6)

« *Autrefois* »

Sciences humaines
Le Nouveau-Brunswick

Le Nouveau-Brunswick au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)

Le Nouveau-Brunswick au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)

Table des matières

Introduction 1

Services **3**
- Voyager au Nouveau-Brunswick 3
- La société mutuelle l'Assomption 5
- L'entraide au début du 20e siècle 5
- Le 165e bataillon acadien 6
- Les communautés religieuses du début des années 1900 6
- Les soins médicaux 7

Vie des collectivités **9**
- Les influences du chemin de fer 9
- La pêche sur la côte est du Nouveau-Brunswick 10
- L'agriculture au Nouveau-Brunswick 10
- Les usines de pâtes et papiers 11
- Des occupations pour gagner sa vie 12
- Une nouvelle source d'énergie 13
- Quelques données sur les élections provinciales 14
- Les divertissements sportifs 15

Expressions culturelles **17**
- Les Autochtones 17
- Les arts et les spectacles 17
- Un aperçu des mets traditionnels favoris 18
- La journée de l'arbre 19
- L'automobile, un symbole social 19
- « En avant », chanson patriotique acadienne (1912) 20

Rencontre avec... ..... **23**
- Pierre-Jean Véniot (1863-1936) 23
- William Francis Robert 23
- Jean-Flavien Doucet (1875-1933) 24
- John Clarence Webster (1863-1950) 24
- Marie-Louise (Blanchard) Allard (1871-1939) 25
- Isabelle Sormany (1876-1957) 25
- Mabel Penery French 26

Des événements qui se sont produits à cette époque **27**

Bibliographie 28

Sources/Photos 29

Introduction

Le Nouveau-Brunswick au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)

Le Nouveau-Brunswick d'il y a une centaine d'années est assez différent de celui d'aujourd'hui.

Au début du 20e siècle, la province est majoritairement rurale. L'agriculture et la foresterie sont très importantes. La pêche est aussi très importante le long de la zone côtière. Puis, il y a des industries qui naissent. Ces industries dirigent les gens et l'économie vers de nouvelles occupations. Le chemin de fer continue de s'étendre partout. Il relie les régions entres elles et les régions aux grands centres et aux villes. Il fournit aux personnes et aux compagnies un service quotidien très utile. Les premières routes de la province ne sont pas très belles. Il faut beaucoup de temps pour voyager. Le « buggy » et le cheval sont les moyens de transport les plus populaires. Dans les régions de colonisation, c'est la charrette tirée par le bœuf qui sert de moyen de transport. À partir des années 1920, il y a de plus en plus d'autos. L'auto fait peur aux chevaux, mais elle fait rêver les personnes qui n'en ont pas.

La ville de Saint John est la principale ville du Nouveau-Brunswick. Elle a plusieurs industries et son port de mer est déclaré international. Le siège du gouvernement provincial se trouve à Fredericton. Moncton commence à vivre une période de développement et de prospérité en tant que centre de distribution des produits et services. Sa situation géographique et le chemin de fer lui sont très favorables. Le commerce d'exportation et l'industrie du bois jouent un rôle capital dans l'économie de Chatham, de Campbellton et de Shediac. Shediac est le plus grand centre de la région au début des années 1900 et St. Leonard est le centre le plus important au Madawaska. D'autres centres grandissent très vite au cours des 30 premières années du 20e siècle : Edmundston, Atholville, Dalhousie et Bathurst. L'industrie s'établit avec vigueur.

L'optimisme de cette époque tombe, surtout après la Première Guerre mondiale. Le Nouveau-Brunswick doit faire face à des difficultés qui ne lui sont pas favorables sur les plans provincial et national. Ceci le marque pendant de nombreuses années.

Services

Voyager au Nouveau-Brunswick

La compagnie de navigation Gloucester

Au début du 20e siècle, les gens font la pêche et aussi voyagent souvent par voie d'eau. Pour cela, il y a beaucoup de construction de petits bateaux le long de la côte. C'est une belle occasion de créer des entreprises.

La compagnie de navigation Gloucester se compose d'un groupe d'Acadiens qui voient le besoin d'établir une liaison maritime quotidienne entre Miscou et Campbellton. La compagnie dessert la côte de la baie des Chaleurs six jours par semaine. Pierre P. Morais, Pierre-J. Véniot et beaucoup d'autres personnes de Caraquet, de Shippagan et de Lamèque s'intéressent au projet.
La compagnie est fondée en 1906.

Les bateaux à vapeur Beaver et Gabriel

Le bateau à vapeur Beaver et son équipage acadien sont accueillis avec enthousiasme. Le bateau longe la côte et accoste sans difficulté à des quais tout neufs. Il navigue de mai à novembre. C'est le seul bateau à faire ce trajet. Le Beaver transporte une quinzaine de passagers à la fois. Il transporte aussi des marchandises comme de la morue, de la mélasse, des œufs, du thé, des biscuits et des animaux.

L'itinéraire est réduit en 1923, lorsque le Gabriel remplace le Beaver. Le nombre de passagers diminue. Un nouvel horaire quotidien est établi entre Shippagan et les îles de Lamèque et de Miscou : le Gabriel part de Miscou à 5 h 30 le matin et arrive à Shippagan à 8 h 30. Il fait le retour l'après-midi.

Sur la rivière Miramichi

Le bateau à vapeur Alexandra fait doucement et sûrement sa tournée aller-retour : Newcastle, Chatham, Gordon's Point, Loggieville, Burnt Church, Bas-Neguac, Escuminac. Ce vapeur est l'un des nombreux bateaux qui circulent sur la Miramichi jusqu'à la baie. L'Alexandra transporte des passagers et toutes sortes de marchandises. Au retour, comme au départ de son quai de débarquement, il passe près des gros bateaux de commerce extérieur amarrés au port de Chatham.

Sur la route de Chatham à Bathurst

La route est cahoteuse et étroite. Elle est construite en pleine région boisée. Il faut trois heures et demie pour se rendre de Chatham à Bathurst. Un peu de poussière couvre les deux passagers de la petite voiture, une Ford modèle T à pédale. Elle est noire, étroite et prête à se renverser à rien. Le marchand de bois et son fils reviennent de Chatham et s'en retournent à Bathurst. Ils sont assis bien droit tous les deux. Le chauffeur essaie d'éviter les trous, les roches et le côté du chemin, et les deux prévoient les contrecoups.

En partant de Chatham, ils ont aperçu une poule dans le chemin. Elle est restée figée en entendant la pétarade de la petite Ford. Depuis leur départ, ils ont rencontré trois ou quatre chevaux apeurés qui ont pris le mors aux dents. Les deux hommes savent que des bris de voiture en route et deux à trois crevaisons entre Chatham et Bathurst sont des choses courantes sur cette distance. La voiture roule entre 20 et 35 milles à l'heure, comme les trains!

Parfois, la voiture manque de force pour finir de monter une pente. D'autres fois, il faut prévoir que l'auto ne s'arrête pas à temps. C'est à cause de cela que le père Désiré Léger de Saint-Paul dans le comté de Kent adopte comme style de garage celui du pont couvert. Son garage est ouvert aux deux extrémités, mais il se ferme avec des portes au besoin!

Les routes

Le système routier est la nouveauté des années 1920. Avant ça, les chemins sont très peu nombreux et locaux. Les gens marchent pour aller à l'école, à l'église et chez les voisins proches ou éloignés. L'été, les enfants vont nu-pieds pour ménager leurs chaussures. L'hiver, ils grelottent dans leurs vêtements parfois trop minces.

Le ministre des Travaux publics des années 1920, Pierre-Jean Véniot, crée le premier réseau routier moderne de la province. C'est un élément de grand progrès pour le Nouveau-Brunswick.

En 1924, lorsque M.Véniot devient premier ministre, son gouvernement adopte une loi sur la construction de routes partout dans la province. Un tronçon de route est complété en forêt entre Saint-Quentin et St. Leonard. La route terminée ne ressemble quand même pas à la route 17 d'aujourd'hui!

En ces temps-là, le chemin du roi est la route la plus large. Il mesure 12 pieds de large et a deux pieds de chaque côté. Un autre type de route fait huit pieds de large. Un dernier en fait quatre. C'est le chemin qui est destiné aux marcheurs et au transport à cheval.

Amélioration rapide des routes

L'hiver, il y a seulement la voiture à cheval qui peut emprunter les routes. L'auto ne sort pas. Les gens qui ont des autos peuvent les utiliser l'été. Les routes ne sont pas très carrossables. Elles s'améliorent avec le temps, plus vite à certains endroits qu'à d'autres.

Entre 1900 et 1910, il y a une seule route entre Edmundston et Saint-Basile et elle n'est pas très belle. Mais déjà en 1920, des autobus circulent de Saint-François à Saint-Jacques. En 1916, Auguste H. Babineau inaugure un service de camion pour le transport de la marchandise entre Saint-Louis-de-Kent et Moncton. Dix ans plus tard, un service d'autobus entre en service. Les besoins créent les moyens et les moyens créent les besoins.

La Société mutuelle l'Assomption

La Société mutuelle l'Assomption est un organisme créé par des Acadiens en 1903. Elle est fondée pour venir en aide aux Acadiens dans des situations difficiles qu'ils vivent. Elle leur procure une certaine aide financière. Par exemple, dans les cas de décès ou de pertes matérielles importantes dans un incendie, il est possible de recevoir une assurance.

La Société aide aussi les pauvres, les orphelins, les malades et les familles dans le besoin. Elle travaille de plus à défendre les droits des Acadiens en matière de religion, de langue et de culture. En éducation, elle fait valoir l'importance de la lecture et de la grammaire en français dans l'enseignement aux jeunes Acadiens.

La Société mutuelle l'Assomption naît aux États-Unis. Elle déménage son siège social à Moncton en 1913. Beaucoup d'Acadiens de la province sont déjà membres. Pour bénéficier des avantages de la société, il faut payer la cotisation mensuelle à l'organisme local de la Société appelé une succursale. En 1907, il y a 21 succursales dans la province. Ce nombre a plus que doublé en quatre ans.

Les succursales
Chaque localité francophone de la province désigne généralement sa succursale du nom d'une personnalité acadienne de son milieu ou d'un nom associé à la culture acadienne. Voici quelques exemples : la succursale LeFebvre à Saint-Joseph de Memramcook, LaTour à Moncton, LaFrance à Barachois, l'Assomption à Grande-Digue, Ouellet à Shediac, Louis-Gagnon à Saint-Isidore, E. A. LeBlanc à Saint John.

La succursale Évangéline à Bouctouche est la première succursale fondée dans la province en 1904. Son conseil d'administration se compose d'un président, de deux vices-présidents, d'un secrétaire archiviste, d'un secrétaire financier, d'un trésorier, de deux commissaires, de trois directeurs et d'un chancelier. La succursale passe de 19 membres en 1904 à 39 en 1910.

La caisse scolaire
Les succursales créent des fonds pour accorder des bourses d'études aux enfants des membres. Pour obtenir une bourse, il faut réussir un examen obligatoire. Les élèves qui réussissent l'examen peuvent voir leurs études entièrement payées au couvent ou au collège de leur choix. Clara Gautreau est la première boursière de la succursale Louis-Gagnon de Saint-Isidore. Elle étudie à l'Académie Sainte-Famille de Tracadie en 1919. Elle devient institutrice.

Au début du 20e siècle, la Société mutuelle l'Assomption et ses succursales jouent un grand rôle auprès des Acadiennes et des Acadiens au point de vue social, intellectuel et financier.

L'entraide au début du 20e siècle

L'entraide personnelle et communautaire est de très grande importance au Nouveau-Brunswick au début du 20e siècle. Elle permet à beaucoup de gens d'être réconfortés et même de survivre à des situations parfois extrêmement difficiles.

Des besoins nombreux
L'entraide se manifeste de différentes façons. Voici quelques exemples d'entraide remarquable du début du siècle : le travail des sages-femmes, les services des forgerons, les conseils des curés de paroisse, les bazars, les frolics pour semer et récolter les champs ou pour reconstruire une

grange après un incendie, soigner un voisin malade, garder chez soi un enfant orphelin, ou bien une personne âgée seule et sans résidence. Il ne faut pas s'attendre à être payé pour ces services ni à recevoir d'aide gouvernementale. Les compensations de cette sorte n'existent pas au début des années 1900.

Le 165e bataillon acadien

À la suite de la déclaration de la Première Guerre mondiale, de nombreux bataillons se forment au Nouveau-Brunswick et dans les Maritimes. Une assemblée d'Acadiens réunie à Moncton décide de former un bataillon acadien. Une grande campagne de recrutement est organisée dans les régions acadiennes de la province pour former ce bataillon.

Les militaires
Le jeune abbé J. Jean Vital Gaudet est nommé aumônier du bataillon. Le bataillon se compose de plus de 500 soldats et de 24 officiers commandés par le lieutenant-colonel Louis-C. Daigle. Ils partent à la fin de mars 1917. Les militaires sont transportés, logés, nourris et habillés. Du soldat au colonel, ils reçoivent une solde quotidienne qui est de 1 $ à 6 $ et une allocation au front de 40 ¢ à 1,50 $. Une fois rendus en France et au front, les soldats acadiens sont répartis dans différentes unités.

Les infirmières
Les infirmières participent à l'effort de guerre sous la bannière de la Croix-Rouge. Bernadette Cormier de Bas-Caraquet, infirmière nouvellement diplômée, part en France en 1915. Elle va jusqu'à la ligne de feu pour faire son travail. Les risques sont grands autant pour les infirmières que pour les militaires.

La participation acadienne à l'effort de guerre est remarquée à l'époque. Elle est commémorée de différentes manières. Par exemple, en 1924, un monument est dévoilé à la mémoire des soldats de Shediac et des environs qui sont morts pendant cette guerre.

Les communautés religieuses du début des années 1900

Les communautés religieuses jouent un très grand rôle en éducation et en soins de santé au début du 20e siècle. Les religieuses s'occupent des couvents, des pensionnats, des orphelinats, des hôpitaux et des sanatoriums. Leur travail contribue à l'évolution des régions acadiennes et francophones.

Les Hospitalières de Saint-Joseph
Les Hospitalières de Saint-Joseph œuvrent à la grandeur de la province. Elles arrivent d'abord au couvent de Saint-Basile en tant qu'éducatrices et hospitalières. Puis, elles ouvrent le lazaret

de Tracadie, le sanatorium de Vallée Lourdes, l'hôpital et l'école d'infirmières de Campbellton. Leurs couvents accueillent beaucoup de jeunes filles qui vont ensuite à l'École Normale pour devenir institutrices diplômées de la province.

Les Filles de Marie-de-l'Assomption
Les Filles de Marie-de-l'Assomption sont une communauté religieuse acadienne. La communauté est fondée en 1923 à Campbellton par un curé de forte personnalité, l'abbé Louis-Joseph-Arthur Melanson. Il y a là un besoin urgent d'éducation dans la religion catholique et dans la langue française, et en anglais pour les jeunes anglophones. Tel que prévu à l'origine, les Filles de Marie-de-l'Assomption enseignent dans les paroisses de la région de Restigouche et du Madawaska. Ce sont certainement des pionnières.

Les religieuses de Notre-Dame du Sacré-Coeur
En 1924, une deuxième communauté religieuse naît en Acadie, les sœurs de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Elles sont 53, sous la direction de mère Marie-Anne (Suzanne Cyr), leur fondatrice. C'est une subdivision acadienne de la communauté religieuse irlandaise des sœurs de la Charité de Saint John. Ces religieuses enseignent déjà dans les couvents de Petit-Rocher, Bouctouche, Shediac, Saint-Anselme, Moncton et Memramcook. Leur maison mère acadienne est à Memramcook. Puis, continue en français la grande contribution de cette communauté religieuse à la société du Nouveau-Brunswick.

Les abbayes de Rogersville
Il y a deux abbayes à Rogersville : l'abbaye des Trappistines et celle des Trappistes. Ces abbayes sont en retrait des activités de la paroisse et elles sont isolées. Les moniales et les moines arrivent de France en 1904 et 1902. L'énergique Marcel-François Richard, curé de la paroisse les a invités à s'installer. Chacun des monastères travaille à subvenir à ses propres besoins en cultivant la terre et en coupant son bois. Les paroissiens leur donnent aussi de la nourriture, des articles de cuisine et de la literie. Les religieuses sont bien démunies à leur arrivée au monastère de Rogersville.

Mère Marie-Joseph, Joséphine Barrieau de Saint-Louis-de-Kent, est abbesse du monastère des Trappistines en 1925. Elle est entrée au monastère en 1907, à l'âge de 17 ans. Les Trappistines s'occupent d'une hôtellerie pour les gens qui cherchent un peu de solitude.

Les soins médicaux

Systèmes d'assurances, hôpitaux, médecins et services médicaux divers sont peu courants et peu accessibles au début des années 1900. Les gens qui habitent près de l'hôpital ont de meilleures chances de retrouver la santé dans les cas d'urgence que ceux qui sont loin.

Les urgences
Les situations dramatiques ne sont pas rares. Un jeune homme diabétique de 27 ans, Jean Rioux de Saint-Isidore, meurt en janvier 1925. Son médicament qui vient de Toronto par la poste n'arrive pas à temps à cause d'une tempête de neige.

Vers 1910, suite à une crise d'appendicite, Mme Bertha Godin de Jacket River est transportée en traîneau jusqu'à Nash Creek. De là, elle prend le train vers Campbellton. Une fois à l'hôpital, elle survit à bien des complications.

Se soigner

L'entraide, les connaissances et les soins personnels sont les manières régulières de soigner les gens qui sont malades dans ce temps-là. Une génération transmet à l'autre ses connaissances des plantes médicinales et de la fabrication des médicaments. Les médicaments courants sont les onguents, les cataplasmes, les liniments et les sirops. C'est un héritage à la fois des anciens et du voisinage des autochtones.

Les sages-femmes et les guérisseurs

Les sages-femmes et les guérisseurs ont la confiance des gens. Il y a de bonnes raisons pour cela. Ils connaissent l'art de soigner et de guérir et savent ce qu'ils font. Les sages-femmes sont plus nombreuses que les médecins et plus facilement accessibles.

Certains guérisseurs augmentent leurs connaissances en vivant dans le voisinage des Malécites et des Mi'kmaq. C'est le cas des pères William Morriscy de Bartibog et Frederick Ryan de Red Bank. L'abbé Antoine Comeau de St. Leonard et le père Fiset de Saint-Thomas de Memramcook sont des guérisseurs aux services recherchés. De son côté, Mgr Stanislas Doucet de Grande-Anse s'intéresse à la médecine et lit beaucoup sur le sujet. Il a une pharmacopée bien numérotée pour être plus efficace auprès de ses paroissiens : mal de dos, numéro 84, par exemple.

Les vendeurs de médicaments

Les vendeurs fabriquent les médicaments ou vont les chercher ailleurs. Ce sont les pharmaciens de leur temps. Raymond Hébert de Barachois est très populaire dans la région. Son sirop contre de multiples maux est très célèbre. Il le vend dans les magasins et surtout dans les pharmacies. Il ouvre lui-même une pharmacie à Shediac et une autre à Moncton avec son frère Georges.

Vie des collectivités

Les influences du chemin de fer

Au début du 20e siècle, Moncton est déjà un centre ferroviaire important en Atlantique. Deux grandes lignes de chemin de fer traversent le Nouveau-Brunswick. De Moncton, l'une prend la direction de Caraquet, continue jusqu'à Campbellton et traverse au Québec. L'autre longe la vallée du fleuve Saint-Jean, en passant par Fredericton, Woodstock et près d'Edmundston et poursuit au Québec. D'autres lignes joignent celles-ci, comme l'Intercolonial entre Campbellton et St. Leonard. Les colonisateurs l'appellent l'INR. Une autre joint Shediac à Saint John. Des lignes locales rendent aussi de précieux services à la population au début du 20e siècle. Les chemin de fer influencent le mode de vie.

La construction

La construction du chemin de fer fournit du travail dans les régions où il passe. Un grand nombre d'ouvriers et de spécialistes sont employés dans ces chantiers. Ils font l'arpentage et la coupe du bois. Ils dégagent le tracé et préparent le chemin. Ils voyagent quantité de terre et de pierres. Puis, c'est la pose des traverses et des rails. De plus, la compagnie de construction loue les services des voitures et des chevaux des gens de la région.

Des changements d'habitudes

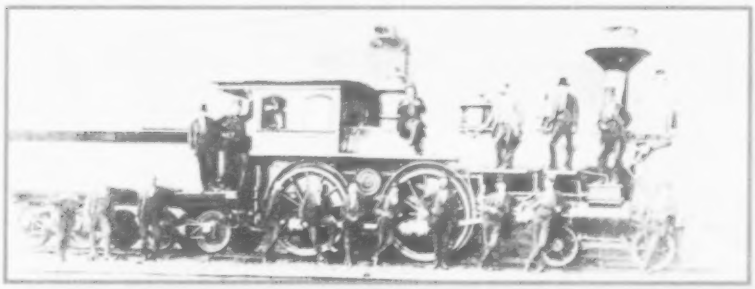
Pendant le temps de construction, les équipes d'ouvriers remplissent les hôtels. C'est même nécessaire d'ouvrir des pensions. Ceci fait renouveler les provisions du magasin général plus souvent et en plus grande quantité. Le boulanger vend plus de pain. Il y a beaucoup de travail dans les boutiques de forge. Des gens de la place suivent les chantiers de construction du chemin de fer. Certains obtiennent des postes de responsabilité dans la compagnie. D'autres deviennent cheminots de père en fils. C'est l'occasion d'avoir de l'avancement, d'exercer un nouveau métier ou d'en apprendre un.

Les nouveaux services

À la suite de l'arrivée du chemin de fer, des gares sont construites et des chefs de gare sont nommés. Les gens qui habitent près d'une gare sont privilégiés. Il est facile pour eux de se déplacer en train et de faire voyager objets, produits et animaux. Le service de télégraphie arrive. Le Collège du Sacré-Coeur de Caraquet décide de donner un cours de télégraphie dans les années 1910. En apprenant ce métier, les gens de la région peuvent occuper les emplois de télégraphiste plutôt que de laisser ces emplois à des gens de l'extérieur. Il y a des postes de télégraphie à Clifton, Caraquet, Shippagan, Pokemouche et Tracadie. Le volume de courrier augmente. De petits bureaux de poste locaux ouvrent. Le plus souvent, ces bureaux de poste se situent dans une maison privée ou dans un coin du magasin général du village. Le travail de postillon devient

un vrai travail à salaire régulier. Le postillon prend les sacs de courrier à la gare et les distribue aux différents bureaux de poste. Puis, il transporte ceux des bureaux de poste à la gare. Cela peut représenter beaucoup de temps dans la journée.

L'Intercolonial et Moncton



Le chemin de fer Intercolonial a de nombreux ateliers à Moncton. C'est aussi là que se trouve son siège social jusqu'en 1918. L'Intercolonial est le plus grand employeur au cours des premières années du 20e siècle. Ceci favorise beaucoup le développement rapide de Moncton en centre urbain important. La ville devient aussi un carrefour de distribution de produits et services divers, c'est-à-dire qu'elle commence à développer son secteur tertiaire.

Un nombre croissant de travailleurs habitent la ville avec leurs familles. D'autres habitent à l'extérieur et profitent du train quotidien pour se rendre au travail. Le dimanche, un horaire spécial de train emmène les citadins passer l'après-midi à Pointe-du-Chêne qui commence à devenir un lieu de villégiature populaire.

La pêche sur la côte est du Nouveau-Brunswick

Au début du 20e siècle, l'industrie des pêches est en voie de transformation au Nouveau-Brunswick. Il faut d'abord préciser qu'au sud, on exploite surtout la sardine et le hareng. Dans la région Détroit-marées, le homard est très important alors que dans la région de Baie-golfe, les principales espèces exploitées sont la morue, le homard, le maquereau et le hareng. Des huîtres sont exportées à partir de Shediac, Bouctouche, Miramichi et Caraquet. Également, le nombre d'usines de mise en conserve du homard et d'apprêtage du poisson augmente sans cesse. Les adolescents et les femmes forment une partie importante de la main-d'œuvre en usine. Au niveau des embarcations, le nombre de bateaux munis de moteur se multiplie. Un nombre croissant d'Acadiens deviennent marchands de poisson.

L'agriculture au Nouveau-Brunswick

L'interdépendance des revenus

Au début du 20e siècle, le revenu provenant de l'agriculture se combine à un deuxième revenu tiré de la pêche, de la forêt ou d'un travail à l'usine. Cette combinaison dépend de la position par rapport au littoral, à la côte, à une vallée intérieure, à l'arrière-pays ou à la proximité d'un centre urbain et industriel. L'agriculture est en interdépendance économique au début du 20e siècle. Traditionnellement, la région Détroit-marées est la région agricole la plus riche chez les Acadiens.

L'agriculture en Acadie

Au début du 20e siècle, il y a une baisse assez importante du nombre de fermes au Nouveau-Brunswick. Par contre, en Acadie, le nombre de fermes augmente légèrement, puis se stabilise. Comment cela s'explique-t-il? Cela est dû en partie au grand mouvement du retour à la terre qui est recommandé par le clergé acadien, comme il se fait au Québec. Ce mouvement amène l'ouverture de régions de colonisation et la fondation de nouvelles paroisses. C'est marquant dans la Péninsule acadienne et dans le comté de Restigouche.

Le mouvement du «retour à la terre»

Le « retour à la terre » invite à cultiver le sol plutôt que de choisir un autre travail ou quitter la province. La croissance naturelle de la population acadienne favorise le mouvement. Aussi, les Acadiens émigrent en moins grande proportion que les anglophones au début du 20e siècle. Le Nouveau-Brunswick accueille des Acadiens d'ailleurs et des Québécois dans ses régions de colonisation. Mgr Marcel-François Richard de Rogersville et l'abbé Louis-Joseph-Arthur Melanson de Balmoral sont de grands initiateurs de ce mouvement en Acadie.

L'agriculture dans la vallée du fleuve Saint-Jean

Le nombre de fermes diminue, mais leur superficie augmente. La moyenne de superficie défrichée est plus grande dans la vallée du fleuve Saint-Jean qu'ailleurs dans la province. Les agriculteurs commencent à se spécialiser dans la culture de la pomme de terre et d'autres légumes.

Au début du 20e siècle, le domaine agricole au Nouveau-Brunswick, et ailleurs au pays, vit une période de transformation et d'adaptation. L'agriculture commerciale d'exportation prend de l'importance. C'est à peu près à ce temps que M. McCain de Florenceville débute la production commerciale d'exportation de pommes de terre vers les États-Unis. Les familles Melanson et Tait de Shediac connaissent le succès dans ce type d'exportation au cours des années 1920.

Les usines de pâtes et papiers

Les usines de pâtes et papiers s'établissent d'abord lentement au Nouveau-Brunswick. Mais à partir des années 1920, elles s'implantent avec vigueur. Ceci a des effets remarquables à court et à long termes.

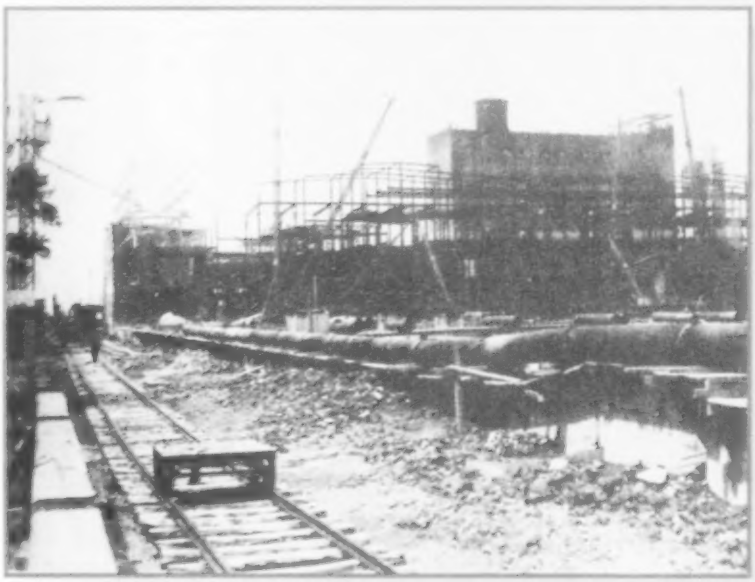
Les usines

Les premières usines de pâtes et papiers s'installent au sud de la province. En 1900, une usine de pâtes et papiers fonctionne depuis peu à Mispec, à l'embouchure du fleuve Saint-Jean. Il y en a une autre sur la rivière Magaguadavic près de Saint George (1903). À Millerton, sur la Miramichi, la pâte produit du papier glacé (1909).

L'usine de Bathurst (1907) est la première à produire du papier journal en 1923. Cette usine et celle d'Edmundston (1918) doublent leur capacité de production en 1928. C'est une étape importante de l'histoire de l'industrie des pâtes et papiers au Nouveau-Brunswick. Les usines d'Atholville et de Dalhousie sont en construction à ce moment-là. Elles commencent à produire en 1930. L'usine de Dalhousie est reconnue pour être la plus grande usine du genre et l'une des plus modernes à ce temps.

Des effets importants

Un premier effet important de ces usines est d'assurer une base économique principale dans différentes régions de la province. Et ceci veut dire que c'est un revenu stable pour les travailleurs et les familles. À partir des années 1920, il y a une grande augmentation démographique à Bathurst, à Dalhousie, à Campbellton, à Atholville et à Edmundston. La population de Bathurst passe de 960 personnes en 1911 à 3 327 en 1921. La population d'Edmundston passe de 1 821 habitants en 1911 à 4 035 en 1921 et à 6 430 en 1931.



À cause du grand poids de ces usines, de nombreuses petites scieries privée sont obligées de se regrouper pour survivre en formant de grandes compagnies. Le nombre de petites scieries indépendantes diminue donc. Les usines de pâtes et papiers sont le gagne-pain principal de beaucoup de Néo-Brunswickois et leur premier travail salarié.

Des occupations pour gagner sa vie

La géographie et les habitudes déterminent un bon nombre des activités qu'exercent les femmes et les hommes d'une région. Voici quelques exemples d'occupations pour gagner leur vie au début des années 1900.

Pour les jeunes filles

La fille d'un entrepreneur forestier a des chances d'être cuisinière au chantier. C'est ce que fait Edith Branch de Burnsville avant de devenir garde Pinet. Elle gagne un gros 5 $ par mois.

Une autre jeune fille peut être domestique dans une famille ou rester à la maison et travailler pour sa famille ou encore travailler au magasin du village. Si elle habite à Moncton ou la région, il est possible que la jeune fille travaille au moulin à coton ou au magasin Eaton's.

Pour les jeunes hommes
Un jeune homme de Miscou, âgé de 12 ou 15 ans et qui ne va plus à l'école, pêche la morue avec son père. À Saint Leonard, il travaille au chantier de construction du pont international. Plus tard, il sera peut-être embauché à l'un des gros moulins à scie de James Burgess de Grand-Sault. Dans la région de Fundy, un autre jeune homme tente de se faire embaucher au chantier de construction navale que la famille White fait revivre avec difficulté à Alma. Sinon, il va à un des moulins à bois du village de Point Wolf. Là, il est payé en jetons valables seulement au magasin de la compagnie. Il habite une pension pour hommes dans les alentours du moulin.

Poursuivre des études
Au début du 20e siècle, poursuivre des études après la petite école est peu fréquent. Les possibilités de carrière sont aussi moins variées. Les finissantes d'un couvent en 1925 veulent, par exemple, devenir téléphoniste en chef, femme d'avocat, institutrice, infirmière, femme d'affaires. Pour les jeunes hommes, il y a les diverses professions libérales et l'enseignement.

Les études supérieures exigent souvent de quitter la famille et la région, du moins pour quelque temps. Par exemple, le jeune Albany M. Robichaud de Shippagan va étudier à l'école de droit de King's College à Saint John pour devenir avocat. Calixte F. Savoie de Saint-Maurice-de-Kent étudie à l'École Normale de Fredericton en 1912 pour devenir instituteur. Bernadette Cormier de Caraquet fait la même chose. Plus tard, elle étudie à Boston pour devenir infirmière. Edith Branch va étudier près de Montréal pour devenir infirmière. Marguerite Michaud part à l'université d'Antigonish en Nouvelle-Écosse. Généralement, les futurs médecins et dentistes acadiens poursuivent des études au Québec ou aux États-Unis. Quant aux futurs prêtres, ils étudient en Nouvelle-Écosse ou au Québec.

Une nouvelle source d'énergie

Au Nouveau-Brunswick, l'aménagement des cours d'eau et la construction de barrages pour produire l'électricité commencent durant le début du 20e siècle.

De l'énergie pour les moulins
Des barrages sont construits sur de nombreuses rivières de la province, telles la Magaguadavic au sud-ouest, la Memramcook, la Miramichi, la Tétagouche, la Nepisiguit. Un barrage est aussi construit sur le fleuve Saint-Jean à la hauteur de Grand-Sault. L'énergie produite par ces barrages actionne les très nombreux moulins à bois partout dans la province et ceux des pâtes et papiers qui s'implantent.

De l'électricité
L'aménagement de barrages permet la production d'électricité. La rivière Scoudouc a ainsi sa centrale hydroélectrique pour éclairer Shediac à partir de 1910. Plus besoin d'allumer et d'éteindre manuellement les lampadaires à l'huile des rues. Un groupe de citoyens construit le barrage et la centrale. Après, ils nomment Joseph Vautour responsable de son bon fonctionnement. Beaucoup de résidents de Shediac préfèrent quand même la lampe à l'huile pour la maison parce qu'il en coûte 1 $ par mois pour être abonné à l'électricité.

Un grand projet hydroélectrique des années 1920 est celui de Grand-Sault. La centrale commence à produire peu avant 1930. Le premier ministre de la province, Pierre-Jean Véniot, est un ardent promoteur de ce projet.

Au Nouveau-Brunswick, l'hydroélectricité est d'abord à l'usage des grandes compagnies de produits forestiers. Par la suite, les villes et les grands centres l'adoptent. Mais elle n'est pas l'amie indispensable de tout le monde à ce moment-là. Les écoles et les maisons utilisent plutôt la lampe à l'huile et la chandelle pour s'éclairer.

Quelques données sur les élections provinciales

Les circonscriptions et les élections au début du 20e siècle
Il y a 17 circonscriptions électorales au Nouveau-Brunswick : une circonscription pour chacun des 15 comtés du temps, une circonscription pour Moncton et une autre pour Saint John. Aujourd'hui, il y en a 55. À ce temps, les comtés de Gloucester, Kent et Madawaska sont appelés les « comtés acadiens ».

Entre 1900 et 1930, il y a sept élections provinciales au Nouveau-Brunswick. Ces élections se tiennent à des intervalles de trois à cinq ans. Chaque circonscription élit de un à quatre députés. Il y a 48 députés en tout qui se réunissent à l'Assemblée législative à Fredericton. Moncton élit un député à partir de 1912 et Saint John en élit deux depuis 1896. Les élections se font par scrutin secret. Un shérif agit à titre de directeur de scrutin.

Les candidats et les électeurs
Il y a deux partis politiques: les conservateurs et les libéraux. L'idée de parti n'est pas aussi claire qu'aujourd'hui. Il n'y a pas de programme électoral particulier pour l'un ou l'autre des partis. Jusqu'en 1935, les hommes seulement peuvent se présenter candidats à des postes électifs. Ce n'est pas accessible aux femmes.

Au début, seuls les hommes peuvent voter. Puis, après 1919, les femmes ont aussi le droit de vote. Électrices et électeurs vont aux urnes pour élire leur député. En 1916, les Acadiens forment

environ 25 % des votants au Nouveau-Brunswick. Ils ont un grand impact en tant que groupe. Leur vote est aussi important à titre personnel de citoyen. Dix Acadiens sont élus en 1916. Deux sont nommés ministres à l'Assemblée législative. Aux élections précédentes, six Acadiens ont été élus en 1908 et huit en 1912. Les comtés acadiens élisent souvent des députés libéraux pour les représenter à Fredericton.

Les premiers ministres
De 1900 à 1930, dix premiers ministres se succèdent au Nouveau-Brunswick. L'un d'eux est d'origine acadienne, Pierre-Jean Véniot. M. Véniot est nommé premier ministre de 1923 à 1925, non élu. Parmi les dix, les trois premiers sont d'allégeance libérale (1900-1908), les quatre suivants sont conservateurs (1908-1917), puis il y a deux autres libéraux (1917-1925) et les conservateurs reviennent au pouvoir. La période 1900-1908 est l'époque où les Acadiens sont identifiés de près au Parti libéral. Au gouvernement fédéral à Ottawa, c'est le libéral Wilfrid Laurier qui est au pouvoir à ce moment-là.

Il y a une alternance assez rapide des partis au Nouveau-Brunswick. Les mandats des premiers ministres sont généralement courts comparativement à ce que la province va connaître par la suite. Pendant la même période, la Nouvelle-Écosse a trois premiers ministres et l'Île-du-Prince-Édouard en a neuf.

Les divertissements sportifs

Les sports sont importants au début du 20e siècle. Le Nouveau-Brunswick a même des célébrités reconnues à l'exemple de Charles I. Gorman de Saint John en patinage de vitesse.

Le hockey et le baseball

Au Nouveau-Brunswick, les nombreuses équipes de hockey des paroisses se disputent des matchs animés. Par exemple, au Madawaska, le National rencontre les Canadiens le vendredi soir. L'été, c'est le baseball. Le club de Petit-Rocher aime bien affronter celui de Belledune ou de Bathurst le dimanche après-midi. L'entraîneur Denis Fournier est très fier de son équipe. Les collèges classiques ont eux aussi leurs équipes sportives.

Les courses de chevaux
Les populaires courses de chevaux reviennent l'été partout dans la province. À Shediac, l'hippodrome se situe en haut de la rue Sackville. La foule se presse lorsque le trotteur de Philippe F. Melanson fait partie de la course, au tout début des années 1900. L'hiver, de célèbres courses de chevaux attachés à un traîneau ont lieu sur la baie glacée le lendemain du jour de l'An! Amateurs et participants des environs accourent. Dans les années 1920, Saint John se fait connaître particulièrement pour sa belle piste de terre dure. Chatham a l'une des pistes de course de chevaux les plus rapides des Maritimes.

Les clubs sportifs
Les clubs sportifs de chasse et pêche sont à la mode. Celui du Madawaska compte 280 membres en 1925. Chatham et la région de Fundy reçoivent beaucoup d'Américains qui viennent pêcher

le saumon. Le club de yachts à moteur de Shediac est très populaire. C'est le début des moteurs à essence. Le club de yachts de Saint John est un lieu chic du temps. Il se situe à la rencontre du fleuve Saint-Jean et de la rivière Kennebecasis.

Des femmes sportives

Les femmes ont aussi leur place dans les sports d'équipe que sont le baseball et le hockey. Par exemple, l'équipe acadienne de hockey féminin de Port Elgin a la réputation d'être une équipe sérieuse à rencontrer. Dans ce temps-là, les équipes sportives voyagent d'une place à l'autre en traîneaux tirés par des chevaux. À Bathurst, les femmes participent à la populaire course du 50 m féminin tenue dans le cadre du pique-nique annuel d'été. Mais, elles portent la robe et les souliers de fête, non le maillot de course! Des hommes et des femmes jouent aussi au golf.

Expressions culturelles

Les Autochtones

Les Malécites/Peuple de la rivière/Wolatoqeyiyik

Les Malécites habitent la vallée du fleuve Saint-Jean (le Wolastoq) depuis bien plus longtemps que les Blancs. Au début du 20e siècle, Oromocto, Saint Mary's, Kingsclear, Woodstock,Tobique et Saint-Basile sont d'importantes communautés malécites. Elles le sont encore aujourd'hui.

Les Wolatoqeyiyik ont d'excellentes habiletés de survie en plein air et de précieuses connaissances de la géographie de la province. Ils sont donc d'excellents guides. Le Malécite Gabe Atwin est l'un d'eux dans la région de Fredericton. La chasse et la pêche sportives en train de se développer attirent de nombreux Américains au Nouveau-Brunswick.

Les Malécites sont sédentaires. Ils vivent dans des réserves. Ils cultivent la pomme de terre, construisent des canots, fabriquent des paniers et autres objets utilitaires. Ils échangent ou vendent leurs produits. Leur mode vestimentaire ressemble à celle des Blancs. Ils ne portent leur costume traditionnel que lors d'événements spéciaux, de fêtes et de mariages. Les enfants malécites peuvent aller à l'école et poursuivre leurs études jusqu'à l'université, comme le fait Makaw Francis qui étudie à l'Université Saint Thomas au début du 20e siècle. Lors de la Première Guerre mondiale, de jeunes Malécites s'enrôlent dans l'armée et vont combattre en Europe.

Les Mi'kmaq

Si les Malécites habitent la région de la vallée du fleuve Saint-Jean, les Mi'kmaq, eux, habitent les autres régions de la province. Deux des sept districts mi'kmaq de la région de l'Atlantique se trouvent au Nouveau-Brunswick : celui de Restigouche et celui de la région de Memramcook. Le premier district s'étend de Gaspé à Miscou. Les principaux établissements permanents sont Tjigog près d'Atholville, Eel River, Pabineau et Burnt Church. Pokemouche est un lieu d'arrêt favori. Le district de la région de Memramcook s'étend du sud de la province jusqu'au district de Pictou, incluant Red Bank, Indian Island, Big Cove, Bouctouche et Fort Folley (Dorchester).

Les cultures francophone et anglophone du Nouveau-Brunswick empruntent de nombreux termes aux langues malécite et mi'kmaq. La toponymie fournit plusieurs exemples : Madawaska (la place du porc-épic), Mactaquac (rivière importante), Oromocto (bonne rivière) Pokemouche (où trois rivières se rencontrent) Caraquet (grand portage), Nepisiguit (eau potable), Miscou (terre basse), Miramichi (la terre des Mi'kmaq), Kouchibouguac (la rivière aux longues marées), Pabineau, Richibouctou et d'autres.

Les arts et les spectacles

Les arts visuels

Beaucoup d'artistes acadiens du début du 20e siècle appliquent leurs talents à la construction et à la décoration des églises. Le maître charpentier Eucher Duguay de Haut Tilley Road excelle lors de la construction des églises de Burnt Church, de Sainte-Rose et de Lagacéville. D'autres

enseignent leur art. À l'Académie de Campbellton, Soeur Berthe Cyr enseigne l'art de peindre et de travailler les verrières. Pour vivre de leur art, des artistes se partagent entre leur Acadie et ailleurs, comme Jeanne Léger de Sainte-Marie-de-Kent qui fait de la peinture et du travail sur étain.

Les chants et la musique

Le chant tient une place privilégiée au début du 20e siècle. Philippe Boudreau de Petit-Rocher introduit le chant grégorien dans sa paroisse et dirige les voix puissantes de Henri Haché, Léo Ward et de Marcellin et Siméon Langlois. Des chorales se produisent dans leurs paroisses respectives et à l'extérieur. Elles ont du succès. Les fanfares sont nombreuses et réputées partout au Nouveau-Brunswick. Par exemple, celle de Ferdinand Malenfant à Moncton.

Un soir, trois jeunes artistes s'en vont donner un spectacle : Laura Gaudet, Anna Malenfant et Arthur LeBlanc. Ils forment le Trio musical acadien. Ils n'ont pas encore 20 ans, ou tout juste, et ils ne sont pas encore très connus. Ce vendredi 4 août, ils se rendent à Pointe-du-Chêne, au populaire Ocean View Pavilion, pour donner un concert de musique classique avec piano, chant et violon au programme. Ils se produisent à plusieurs reprises au cours du mois d'août 1922: à Shediac, à Moncton, dans plusieurs paroisses acadiennes, à Saint John et même à Halifax. Car les études de Laura et d'Anna en Europe à l'automne vont coûter cher.

Les soirées d'amateurs et séances

Les soirées d'amateurs réunissent des musiciens pour divertir les gens de la paroisse. La famille d'Yvet LeBlanc de Lourdes forme un groupe musical qui remplit la salle du monument Lefebvre de spectateurs à Memramcook. D'autres fois, des gens de la paroisse jouent une pièce de théâtre pour amasser des fonds. Quelqu'un compose une pièce et la fait jouer. La pièce peut être drôle, patriotique, historique ou à caractère religieux. Généralement, les femmes et les hommes ne jouent pas ensemble dans la même pièce de théâtre.

Les élèves de l'école préparent des séances pour leurs parents et les gens de la paroisse, surtout à la fin de l'année scolaire. Les collèges jouent du théâtre classique ou composent leurs pièces. Ces spectacles sont recherchés. Les gens viennent parfois de loin pour y assister. Plusieurs représentations peuvent avoir lieu. Le Collège du Sacré-Cœur de Caraquet connaît de tels succès.

Un aperçu des mets traditionnels favoris

Des Acadiens du Sud-Est font de la poutine râpée qui se mange avec de la moutarde, de la mélasse ou du sucre. Ceux de Memramcook font de la soupe à la baillarge et ont en réserve des tétines de souris et de la passe-pierre dans la saumure.

Pendant ce temps, des Acadiens du Nord-Est se préparent du fricot au poulet à la mode des anciens. Et ils ajoutent des pâtes ou grands-pères. À Beresford, c'est «des patates pis du hareng », comme dit le poète Louis Comeau.

Entre Campbellton et St. Leonard, il est question du cipaille ou cipâte pour dîner. Au Madawaska, il y a les ployes que l'on sert avec des cretons, de la mélasse, du beurre ou du sirop d'érable, c'est selon, pour accompagner le repas.

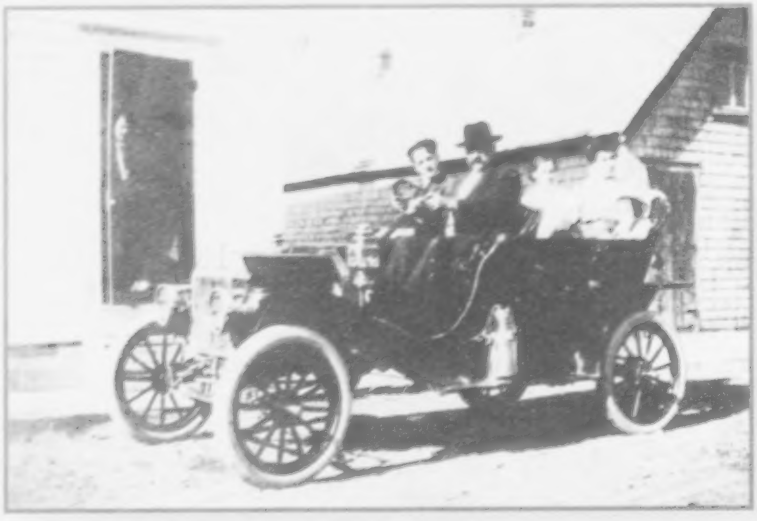
La journée de l'arbre

Au début des années 1900, le surintendant du Bureau d'éducation à Fredericton invite les élèves et le personnel enseignant des écoles du Nouveau-Brunswick à souligner la journée de l'arbre. L'événement a lieu annuellement dans la deuxième ou la troisième semaine de mai. Le but est d'embellir l'environnement à l'extérieur et à l'intérieur de l'école.

Pour les élèves, l'activité centrale de la journée est de planter un arbre sur le terrain de l'école. Différentes autres activités ont lieu à cette occasion, selon les milieux : nettoyer la cour de l'école, brûler les déchets, construire une clôture, planter des arbustes, faire des plates-bandes de fleurs et décorer l'intérieur de la salle de classe. En somme, il s'agit d'aménager un peu l'espace grâce au travail d'équipe et au sens civique du groupe d'élèves.

La principale préoccupation d'ordre écologique à cette époque est d'embellir le naturel.

L'automobile, un symbole social



Il y a seulement 12 autos enregistrées au Nouveau-Brunswick en 1905. Vingt ans plus tard, le nombre d'autos double. Dans les années 1920, les parcours routiers commencent à être plus longs et plus nombreux. Il faut faire des courbes aux routes car l'auto tourne difficilement à angle droit. Ce n'est pas comme la voiture à cheval. Quelques garages et stations-services apparaissent. C'est à ce temps-là que M. Kenneth C. Irving débute une florissante entreprise à Saint John.

Pour faciliter la circulation, il est décidé que les rencontres vont se faire à droite. La pratique n'est pas toujours simple. Il faut imposer quelques règlements concernant la vitesse, le permis, un phare à l'avant et un à l'arrière et un rétroviseur. Même s'il y a un policier ici et là dans la province, il a peu de moyen pour empêcher les excès de vitesse ! C'est le magasin général qui vend les autos la plupart du temps. Les régions ont leurs marques favorites. Parmi celles-ci, il y a entre autres, Ford, Overland, Chevrolet, Studebaker, McLaughlin. À Saint John, beaucoup de Ford circulent.

Une question de prestige, de travail ou un divertissement

Les médecins et leurs patients voient leurs situations s'améliorer grandement avec l'arrivée de l'automobile. Les membres du clergé, souvent en déplacement, en profitent aussi, autant que les marchands et les propriétaires d'entreprise. Un nouveau travail occasionnel est créé : le chauffeur de taxi du village. L'auto entourée de plusieurs personnes à l'air fier est souvent un objectif à photographier en ces années.

Chose certaine, l'auto devient le symbole de la société moderne.

« En avant », chanson patriotique acadienne (1912)

Les paroles adaptées à l'histoire acadienne et la mélodie inspirée de La Marseillaise française gagnent rapidement la faveur populaire des régions acadiennes du Nouveau-Brunswick. La chanson est souvent interprétée dans les écoles de Gloucester, au Collège du Sacré-Cœur de Bathurst et lors d'événements officiels, comme la bénédiction du monument l'Assomption à Rogersville.

L'abbé Stanislas-Joseph Doucet, curé de Grande-Anse et lui-même grand patriote acadien, la compose en 1912. Voici les paroles et la musique.

En avant!

Chanson patriotique acadienne

Par l'abbé S.J. Doucet

1

Sous le drapeau de l'Acadie, Au souvenir de nos aïeux, Nous chanterons notre patrie Aux doux accents de cœurs joyeux! Pour n'être pas indigne d'elle, Pour quelle soit prospère et belle

Refrain

En avant marchons! Traçons nos sillons Dans le champ du progrès nous cueillerons.
Les fruits de notre zèle, Les fruits de notre zèle

2

Quels heureux jours coulaient nos pères Dans le domaine de leur choix! Un cœur! une âme!
Ils étaient frères Et servaient Dieu suivant ses lois. Proscrits, traités en vils esclaves,
Ils surent briser leurs entraves!

Refrain

En avant marchons! En frères vivons; Comme eux, dans les revers, nous grandirons! Comme eux, nous serons braves! Comme eux, nous serons braves!
En frères vivons, Comme eux, dans les revers nous grandirons!
Comme eux nous serons braves! Comme eux nous serons braves!

3

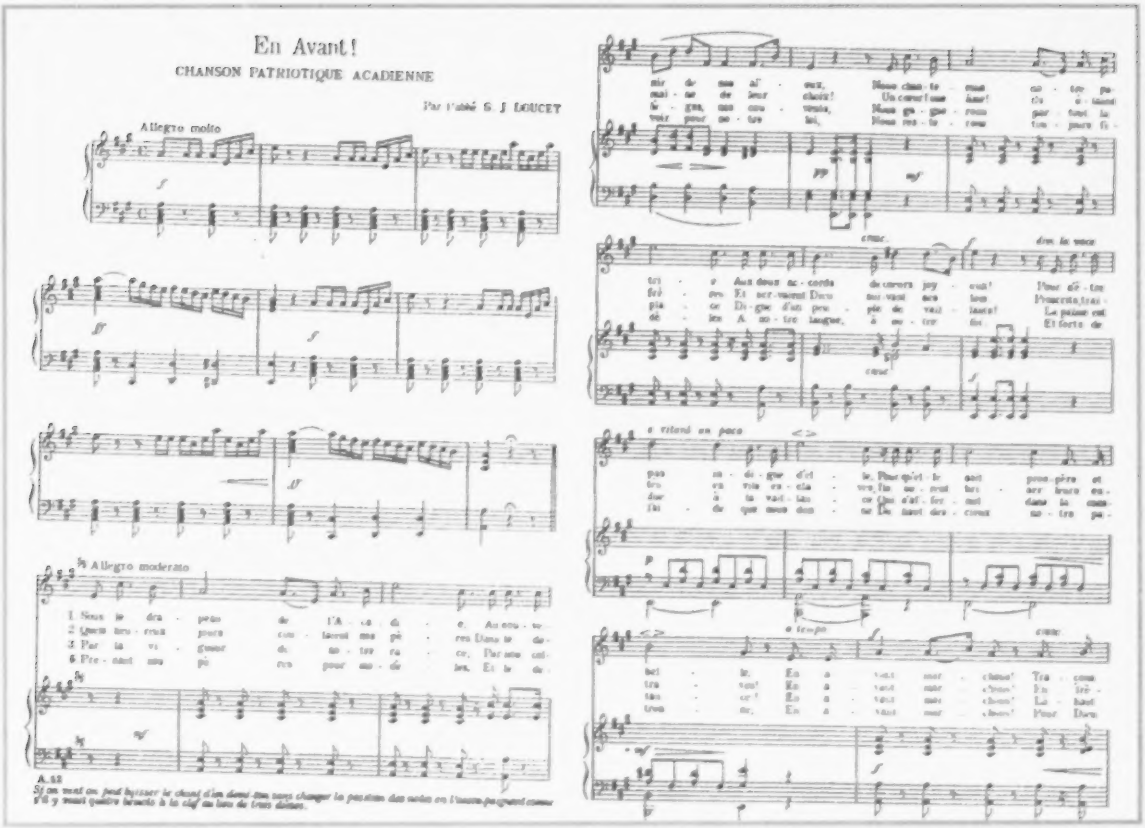
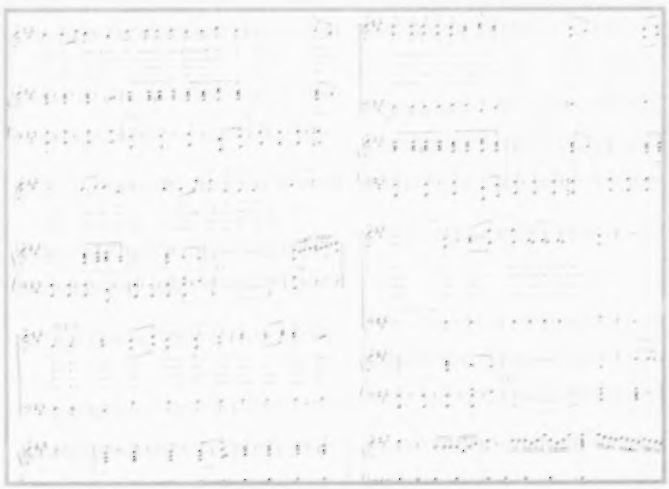
Par la vigueur de notre race, Par nos collèges, nos couvents, Nous gagnerons partout la place digne d'un peuple de vaillants! La palme est due à la vaillance Qui s'affermit dans la constance!

Refrain

En avant marchons! Là-haut regardons L'étoile sainte que nous invoquons
Elle est notre espérance! Elle est notre espérance! En avant marchons! Là-haut regardons l'étoile sainte que nous invoquons Elle est notre espérance! Elle est notre espérance!

En avant!

Chanson patriotique acadienne

Par l'abbé S.J. Doucet

Rencontre avec...

Pierre-Jean Véniot (1863-1936)

Pierre-Jean Véniot, originaire de Richibouctou, est homme politique acadien, puis premier ministre du Nouveau-Brunswick de 1923 à 1925.

M. Véniot fait sa marque à l'Assemblée législative et en province dans le domaine des travaux publics. Nommé ministre, il développe le premier réseau de routes et favorise l'augmentation du nombre d'autos. Après cela, les gens disent avec satisfaction : « Bonnes routes, Véniot ». Il est nommé premier ministre en 1923 à la place de W. E. Foster qui se retire de la politique provinciale. Pendant son mandat, l'honorable Véniot s'applique à développer les ressources hydroélectriques de la province. Entres autres, il y a le projet de construction de la centrale de Grand-Sault et la création de la Commission d'énergie qui devient la Société d'énergie du Nouveau-Brunswick. La question de financement du projet est l'enjeu de la campagne électorale de 1925. Ceci se retourne contre M. Véniot et le Parti libéral. Après la défaite, il se fait élire député fédéral de Gloucester.

Pierre-Jean Véniot apporte une contribution marquante au développement et à l'histoire de la province. Les routes, l'hydroélectricité et la société d'énergie de son temps sont des bases sur lesquelles la province continue de bâtir.

William Francis Roberts

Le Dr William Francis Roberts est un médecin chef de file en soins de santé et un homme politique à la tête du nouveau ministère de la santé en 1918.

Ce médecin est pionnier dans le traitement du cancer au radium au Nouveau-Brunswick. Au temps de l'épidémie de grippe espagnole en 1918, il réagit rapidement. Il recommande de fermer pendant cinq semaines de suite tous les endroits publics pour enrayer la maladie le plus vite possible. Le politicien Roberts favorise la mise en place de réformes dans le domaine de la santé : la vaccination obligatoire contre la varicelle pour les enfants qui entrent à l'école, la visite d'infirmières dans les écoles, la pasteurisation du lait et sa vente en contenants de verre plutôt que de métal.

Le Dr William Francis Roberts contribue à la santé. Son époque est un moment historique de l'évolution médicale au Nouveau-Brunswick.

Jean-Flavien Doucet (1875-1933)

Jean-Flavien Doucet de Petit-Rocher est inspecteur provincial des écoles où l'enseignement est en français.

M. Doucet enseigne d'abord à Acadieville, Shippagan et Tracadie. En même temps, il continue à se perfectionner. Lorsqu'il obtient le brevet d'enseignement le plus élevé de son temps, celui de Grammaire, il est nommé inspecteur en 1901. Il a plus de 250 écoles à visiter. Après, il doit écrire un rapport complet et détaillé sur chacune de ces écoles. Il parcourt les comtés de Gloucester, Madawaska et Kent pendant plusieurs années. Il se rend aussi dans les écoles bilingues de Restigouche et Victoria. M. Doucet aimerait que le français ait une plus grande place dans la formation du personnel enseignant acadien et avoir des textes classiques français pour les classes avancées. Il propose l'enseignement du français dans les écoles anglaises à partir de la 7e année. Il participe aussi à l'élaboration d'un horaire « bilingue », ce qui permet d'enseigner un peu de français aux élèves acadiens qui fréquentent des écoles anglaises.

Jean-Flavien Doucet travaille au progrès du français en éducation. Il mérite certainement une place de choix dans l'histoire acadienne du Nouveau-Brunswick.

John Clarence Webster (1863-1950)

John Clarence Webster, natif de Shediac, se fait connaître en tant qu'historien en Acadie et au Nouveau-Brunswick.

À la fin d'une carrière médicale réussie, M. Webster entreprend sa deuxième carrière en revenant chez lui à Shediac en 1920. Il occupe une bonne partie de son temps à des lectures, des recherches au Canada et aux États-Unis, à l'écriture et à la traduction de documents et de publications en histoire. Son épouse d'origine acadienne et sa fille l'aident. Il reçoit aussi l'aide de Placide Gaudet, un généalogiste acadien à Ottawa et de plusieurs historiens. M. Webster acquiert plusieurs collections de manuscrits et de documents du passé.

Il donne par la suite tout ceci à la province. Il influence fortement la création des sites nationaux historiques que sont Beauséjour et Gaspareau. Il travaille aussi à la création du Musée du Nouveau-Brunswick à Saint John. Son influence est également importante pour faire désigner Louisbourg site historique en 1928. La même année, il procède à l'inauguration du monument Nicolas Denys à Bathurst.

John Clarence Webster est une personnalité du Nouveau Brunswick. Son souvenir est de très près associé à la mise en valeur de l'histoire de l'Acadie et de la province.

Marie-Louise (Blanchard) Allard (1871-1939)

Marie-Louise (Blanchard) Allard de Caraquet est pionnière en artisanat commercial au Nouveau-Brunswick.

En 1919, Mme Allard ouvre un atelier de travail au métier pour les dames de la place. Elle y travaille elle-même et enseigne son art du tissage. Elle utilise le lin qu'elle cultive, la laine et le fil. Ses métiers à tisser sont manuels, à l'exception de deux. Ses fils qui ont des connaissances mécaniques les ont motorisés. Mme Allard rencontre ainsi mieux ses objectifs de production d'artisanat commercial. Elle s'occupe aussi de crochetage de tapis, un deuxième aspect de sa renommée d'artisane. À partir des années 1920, elle a son stand dans les expositions réputées de Saint John, Fredericton, Chatham, Toronto et même aux États-Unis. Ses produits d'artisanat sont recherchés et elle vend beaucoup. Par exemple, son tapis crocheté au motif de la fleur de mai est un favori à Fredericton à cette époque.

Marie-Louise (Blanchard) Allard maintient et partage son grand intérêt pour l'artisanat. Elle associe la culture et l'histoire à ses habiletés au métier à tisser.

Isabelle Sormany (1876-1957)

Sœur La Dauversière des Hospitalières de Saint-Joseph est née Isabelle Sormany (1876-1957) à Lamèque. C'est la directrice de l'Académie Sainte-Famille et de l'hôpital de Tracadie au début du 20e siècle.

Sœur La Dauversière enseigne à l'orphelinat de l'hôpital. C'est une bonne éducatrice. Elle est discrète et généreuse. Ses qualités et son bon jugement font d'elle une personne très estimée. Elle devient directrice de la toute nouvelle Académie Sainte-Famille. C'est une école construite par la paroisse de Tracadie pour les orphelins et les élèves du village. Dès le début, sœur La Dauversière donne à l'institution un ton qui fait la fierté de Tracadie. À l'ouverture en 1912, il y a déjà 200 élèves inscrits : pensionnaires et externes, filles et garçons. L'Académie Sainte-Famille suit le programme d'études officiel du Nouveau-Brunswick. En plus, les religieuses donnent un cours commercial, des cours de chant, de musique, de peinture et un cours en arts ménagers. L'enseignement est bilingue. Toujours dynamique et énergique, sœur La Dauversière prend la direction de l'hôpital entier en 1920. Elle s'occupe en même temps d'être architecte et directrice des travaux pour faire rénover l'édifice.

Sœur La Dauversière compte parmi les chefs de file de la communauté des Hospitalières de Saint-Joseph. Elle fait aussi partie des bâtisseurs de la paroisse de Tracadie du début du 20e siècle.

Mabel Penery French

Mabel Penery French est la première avocate admise au barreau du Nouveau-Brunswick.

Mabel French contribue à faire reconnaître légalement que les femmes sont des personnes. Elle étudie et reçoit son diplôme à l'école de droit de King's College de Saint John en 1905. Elle satisfait aux exigences du cours et des examens. Elle a une conduite irréprochable. Mais elle ne peut pratiquer en tant qu'avocate. La Cour de justice de la province doit d'abord étudier la question suivante : est-ce qu'une femme est légalement une personne? Car en ces années, seules les « personnes » sont admises au barreau. La Cour finit par déclarer qu'une femme est une personne. Mabel French débute donc officiellement sa carrière d'avocate au Nouveau-Brunswick.

Mabel Penery French a le mérite d'avoir défendu le statut de la personne au Nouveau-Brunswick. En déménageant à Vancouver en 1910, elle rencontre les mêmes obstacles. La charte des droits et libertés n'existe pas encore.

Des événements qui se sont produits à cette époque

1899 Fondation du Collège du Sacré-Cœur à Caraquet par les Pères Eudistes

1900 Ouverture du pont couvert de Hartland

1903 Fondation de la Société mutuelle l'Assomption à Waltham, au Massachusetts
Dernier numéro du journal *Courrier des Maritimes* édité à Bathurst

1905 Formation d'un comité de préparation de livres de lecture en français pour les écoles acadiennes
Délégation de neuf Acadiennes à la cinquième convention nationale acadienne à Caraquet

1906 Création de la compagnie de téléphone du Nouveau-Brunswick

1910 Invention de la tablette de chocolat à St Stephen

1912 Nomination de Mgr Édouard Alfred LeBlanc, premier évêque acadien à la tête du diocèse de Saint John

1913 Fondation de la Fédération des travailleurs du Nouveau-Brunswick

1914 Déclaration de la Première Guerre mondiale

1918 Déménagement du siège social du chemin de fer CN de Moncton à Toronto
Développement de la pêche sportive au saumon dans la région de la Miramichi

1919 Les femmes obtiennent le droit de vote

1920 Nomination de Mgr Patrice-Alexandre Chiasson à la tête du diocèse de Chatham

1921 Le gouvernement provincial promet de protéger la faune du Nouveau-Brunswick

1925 Deuxième essai sans succès de la candidate Minnie Bell Adney de Woodstock aux élections fédérales

1926 Construction de la centrale hydroélectrique sur le fleuve Saint-Jean à la hauteur de Grand-Sault

Bibliographie

Principales sources consultées

BEAUDIN, M. et D. J. Savoie. *Les défis de l'industrie des pêches au Nouveau-Brunswick*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 282 p.

BRUN, Régis. *Shédiac, l'histoire se raconte*, s.l., s.é., 1994, 327 p.

COUTURIER, J. P. et P. LeBlanc, dir. *Économie et société en Acadie 1850-1950*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, 207 p.

CYR, Hubert, D. Duval, A. Leclerc. *L'Acadie à l'heure des choix. L'avenir politique et économique de l'Acadie du Nouveau-Brunswick*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, 372 p.

DAIGLE, Jean, dir. *L'Acadie des Maritimes. Études thématiques des débuts à nos jours*, Moncton, Chaire d'études acadiennes, Université de Moncton, 1993, 908 p.

DEGRÂCE, Éloi. *Monseigneur Stanislas J. Doucet*, 1847-1925, Shippagan, s.é., 1977, 159 p.

DUPONT, Jean-Claude. *Héritage d'Acadie*, Montréal, Leméac, 1977, 376 p.

FORBES, E. R. and D. A. Muise, ed. *The Atlantic Provinces in Confederation*, Toronto-Fredericton, University of Toronto Press-Acadiensis, p. 155-271.

HAMILTON, William B. *Place Names of Atlantic Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1996.

LANDRY, Nicolas et Nicole Lang. *Histoire de l'Acadie, Sillery*, Septentrion, 2001, 335 p.

LAPOINTE, Jacques F. *Grande-Rivière : une page d'histoire acadienne. Monographie de la ville de Saint-Léonard*, N.- B. 1789-1989, Moncton, Éditions d'Acadie, 1989, 361 p.

LEBEL, Jocelyne. *Les élections au Nouveau-Brunswick 1784-1984*, Fredericton, Bibliothèque de l'Assemblée législative du Nouveau-Brunswick, 1984, 311 p.

LEMIEUX, Thérèse et Gemma Caron, *Silhouettes acadiennes. Biographies de femmes*, s.l., La fédération des Dames d'Acadie, 1981, 374 p.

MAILLET, Marguerite. *Bibliographie des publications de l'Acadie des provinces maritimes. Livres et brochures, 1609-1995*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1997, 555 p.

MAILLET, Marguerite. *Histoire de la littérature acadienne. De rêve en rêve*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1983, 262 p.

MARIE-DOROTHÉE. *Quand tourne le vent. Mgr Édouard Alfred LeBlanc. Premier évêque acadien* 1912-1935, Moncton, Religieuses de Notre-Dame du Sacré-Cœur, 1991, 359 p.

ROBICHAUD, Donat. *Le Grand Chipagan. Histoire de Shippagan*, s.l., s.é., s.d., 296 p.

PICHETTE, Robert. *Les religieuses pionnières en Acadie*, Moncton, Michel Henry éditeur, 1990, 143 p.

SAVOIE, Alexandre J. *Un siècle de revendications scolaires au Nouveau-Brunswick 1871-1971*, vol. 1, *Du français au compte-gouttes*, s.l., s.é., 1978, 255 p.

SAVOIE, Donald J. et Maurice Beaudin. *La lutte pour le développement. Le cas du nord-est*, Sillery-Moncton, Presses de l'Université du Québec-Institut canadien de recherche sur le développement régional, 1988, 282 p.

TULLOCH, Elspeth. *Nous, les soussignées. Un aperçu historique du statut politique et légal des femmes du Nouveau-Brunswick 1784-1984*, Moncton, Conseil consultatif sur la condition de la femme du Nouveau-Brunswick, 1985, 151 p.

Autres suggestions

Le Nouveau-Brunswick, Montréal, Grolier Éducation, série « À la découverte du Canada », 1998, 128 p. (traduction)

CHEVRIER, Cécile. *Les défricheurs d'eau*, Caraquet, Village historique acadien, 1978.

CHIASSON, Anselme. *Anna Malenfant. Gloire de l'Acadie et du Canada*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, 156 p.

CORMIER, Yves. *Vivre à Moncton*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1993, 214 p.
DOUCET, Paul, dir. *La vie de nos ancêtres*, Moncton, Éditions d'Acadie, Fondation d'Études du Canada - ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick, 1979-1983 (série de 6 fascicules).
LEAVITT, Robert. *Les Micmacs*, s.l., Fitzhenry & Whiteside, collection « Gens d'hier et d'aujourd'hui », 1986, 64 p. (traduction)
LEMIEUX, Thérèse et Gemma Caron. *Silhouettes acadiennes. Biographies de femmes*, s.l., La fédération des Dames d'Acadie, 1981, 374 p.

Les revues des sociétés d'histoire locale et régionale qui traitent de la période 1900-1930 :
- Société historique du Madawaska
- Société historique de Clair
- Société historique Nicolas-Denys
- Société historique acadienne

Films
Le violon d'Arthur LeBlanc
Pionnières du Nouveau-Brunswick/ Pioneer Women of New Brunswick, production Acrolect International, Fredericton, 2000

Sources/Photos – Le Nouveau-Brunswick

Page 3 : le Beaver, *Une histoire de Lamèque, des origines à nos jours* (p.76).
Page 4 : les routes, P34-104 APNB.
Page 6 : bataillon acadien, P131-A11, CÉA.
Page 8 : pharmacie PA2-194, CÉA.
Page 9 : construction du chemin de fer, *Le Canada, l'édification d'une nation* (p.176).
Page 10 : Intercolonial, *À la découverte du Canada : Le Nouveau-Brunswick* (p. 42).
Page 11 : l'agriculture, P51-27, APNB.
Page 12 : usine de pâtes et papiers, *The Atlantic Provinces in Confederation* (p. 273).
Page 13 : emploi, P51-311, APNB.
Page 14 : barrage hydroélectrique, P1992-962, CÉA.
Page 15 : hockey, P1992-334, CÉA
Page 16 : femmes sportives, P37-484-21, APNB.
Page 17 : les Malécites, *The Atlantic Provinces in Confederation* (p.181).
Page 18 : Y. et E. LeBlanc, *Au Village-du-Bois : mémoires d'une communauté acadienne* (p. 212).
Page 18 : mets acadiens : poutine râpée, *La cuisine traditionnelle en Acadie*. (p. 120).
Page 19 : l'automobile, P4-5-38, APNB.
Page 21 : chanson patriotique acadienne (1912), *Mgr Stanislas-J.Doucet* (p.148).
Page 23 : P.-J.Véniot, PA1-1721, CÉA ; D^r W. F. Roberts, P37-460, APNB.
Page 24 : J.-F. Doucet, *À l'ombre du Petit Rocher* (p. 54) ; J. C. Webster, P10-133, CÉA.
Page 25 : M. L. (B) Allard et I. Sormany, *Silhouettes acadiennes. Biographies de femmes* (pp. 20 et 30).
Page 26 : M. P. French, *Nous les soussignées, un aperçu historique des femmes du Nouveau-Brunswick 1784-1984* (p. 68).

« Autrefois »

Sciences humaines

Les provinces de l'Atlantique

L'Atlantique au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)

« Autrefois »

Sciences humaines

Les provinces de l'Atlantique

L'Atlantique au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)

Tables des matières

Introduction 1

Services 3
- Le transport interprovincial au début du 20e siècle 3
- La société mutuelle l'Assomption en Atlantique 3
- La vente de porte en porte 4
- Les écoles des jeunes francophones au début du 20e siècle 4

Vie des collectivités 7
- La géographie et les ressources 7
- L'industrialisation et l'urbanisation 8
- Les Acadiens et l'entreprise locale 9
- Un peu de géographie démographique 10
- Les Mi'kmaq 11
- La construction de bateaux de bois 12
- Les pêcheries 13
- Des effets de la guerre 13
- Le suffrage féminin 14
- L'Est du Canada dans le gouvernement canadien 15
- L'émigration 16
- Des occupations 17
- Le mouvement des droits des Maritimes 17
- Des accomplissements importants 18
- Vivre au phare de Cape Spear à Terre-Neuve 18

Expressions culturelles 19
- Écriture en Acadie 19
- Les conventions nationales acadiennes 19
- Quelques fêtes 20
- Des divertissements 21

En compagnie de... 23
- John J. Sark (1888-1945) 23
- Sir Wilfred Thomason Grenfell (1865-1940) 23
- Marguerite (Gaudet) Chaisson (1890-1927) 24
- Pierre P. Morais (1871-1951) 24
- Ambroise-Hilaire Comeau (1859-1911) 25
- Laura (Cormier) Aucoin 25
- L'abbé Pierre-Paul Arsenault (1866-1927) 26

Des événements qui se sont produits à cette époque 27

Bibliographie..... 29

Sources/Photos..... 30

Introduction

L'Atlantique au début du 20e siècle (de 1900 à 1930)

L'Atlantique d'aujourd'hui comprend le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, l'Île-du-Prince-Édouard et Terre-Neuve-et-Labrador. Dans la période 1900-1930, Terre-Neuve ne fait pas encore partie de la Confédération canadienne comme les trois autres provinces. Terre-Neuve et Labrador sont aussi nommés distinctement. Ensemble, les quatre provinces représentent près de 3 % du territoire canadien. Elles forment une région du Canada : la région de l'Atlantique. Ces provinces ont en commun des traits géographiques évidents. En plus, au début du 20e siècle, elles connaissent les mêmes situations économiques et sociales difficiles à vivre. Elles ont le sentiment de ne pas avoir beaucoup d'influence au niveau du pays.

Le début du 20e siècle en Atlantique est une période de transformations qui sont attribuables à la mécanisation du travail. La nouvelle industrie des pâtes et papiers et le chemin de fer font partie de ce temps de transformation. Les années 1900-1930 se divisent en trois grandes périodes. D'abord, il y a une période d'industrialisation pleine d'espoir et le chemin de fer permet à la région de l'Atlantique de commercer avec les autres provinces canadiennes. Puis, la Première Guerre mondiale arrive avec ses conséquences. Après, suit une longue période où la région de l'Atlantique est incapable de concurrencer au même niveau que les autres provinces canadiennes.

La majorité des gens vivent en milieu rural. La pêche, l'agriculture et l'exploitation forestière sont encore les grandes occupations des gens. C'est le secteur primaire de la vie économique. Des usines de pâtes et papiers, des fonderies et l'exploitation des mines prennent de la vigueur au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Écosse et à Terre-Neuve. C'est le secteur secondaire. Les services ou secteur tertiaire s'implantent remarquablement à Moncton, ainsi qu'à Saint John et Halifax qui sont deux grands ports de mer de la région de l'Atlantique et de l'est du pays.

Au début du 20e siècle, les Acadiens travaillent dans les secteurs de la pêche, de l'agriculture et de la foresterie. Les techniques de travail et de production sont traditionnelles dans ces domaines. Ils n'arrivent pas à répondre aux nouveaux besoins des marchés extérieurs. De plus, beaucoup d'efforts sont déployés pour se mettre à coloniser et cultiver le sol au Nouveau-Brunswick, tout en freinant l'émigration acadienne.

Il y a aussi des Acadiens propriétaires de petites entreprises, le plus souvent familiales. Ces petites entreprises répondent surtout à des besoins locaux et régionaux. D'autres Acadiens partent vers les villes pour travailler dans les plus grandes entreprises qui appartiennent le plus souvent aux anglophones. Ils travaillent principalement dans les domaines de la production des biens et des services. C'est l'élan vers l'industrialisation et l'urbanisation de la région de l'Atlantique.

L'Acadie de la région atlantique s'affirme un peu plus. Cette période permet de belles initiatives et des réussites en éducation et en politique, ainsi que du côté religieux et du côté culturel.

Services

Le transport interprovincial au début du 20e siècle

En voiture à cheval

À l'été 1910, Ambroise Brideau de Tilley Road, fermier, entrepreneur forestier et commerçant, doit se rendre à l'Île-du-Prince-Édouard. Il va y chercher des chevaux pour son chantier qui ouvre à l'automne.

Étant donné qu'il est reconnu pour être le plus grand voyageur en voiture à cheval de son temps, quel est le meilleur moyen pour lui de se rendre à l'Île-du-Prince-Édouard? C'est de prendre le traversier avec sa voiture à cheval.

Depuis plusieurs années, il existe un système de traversiers entre le Nouveau-Brunswick et l'Île-du-Prince-Édouard. Des bateaux à vapeur font le service entre Charlottetown, Summerside et Shediac/Pointe-du-Chêne et Miramichi. Ambroise Brideau prend donc le traversier. Au retour, il attache les nouveaux chevaux à la queue leu leu à l'arrière de sa voiture.

En train

Un jeune homme de Campbellton, Numa Pichette, âgé d'environ 14 ans est inscrit au Collège Sainte-Anne de Pointe-de-l'Église en Nouvelle-Écosse. À l'automne 1920, il part de Campbellton à destination de Pointe-de-l'Église. Voici son trajet.

Tout d'abord, il prend le train de Campbellton jusqu'à Saint John. De là, il prend le traversier pour aller à Digby. Il retient une cabine car il voyage de nuit. Une fois en Nouvelle-Écosse, il prend de nouveau le train sur une distance d'environ 30 milles pour se rendre à la gare de Pointe-de-l'Église. Vu que le train s'arrête à l'extérieur du village, le jeune homme marche le reste de la distance jusqu'au Collège Sainte-Anne avec son bagage à la main.

Il en faut du temps et de l'énergie pour voyager dans ces conditions. À l'époque, les distances semblent longues et fatigantes à parcourir.

La Société mutuelle l'Assomption en Atlantique

La Société mutuelle l'Assomption est fondée en 1903. C'est une association d'entraide organisée pour les Acadiens. Des sociétés semblables existent dans les communautés anglophones. La popularité de la Société mutuelle l'Assomption grandit assez vite dans les

Maritimes. En 1926, elle a un gérant général très énergique en la personne de Calixte F. Savoie. La Société mutuelle l'Assomption joue un grand rôle auprès des Acadiens au point de vue social, intellectuel et financier. C'est aussi une institution très importante au niveau national acadien. Elle contribue, par exemple, à l'achat du terrain et à la décoration de l'église-souvenir de Grand-Pré dans les années 1920. La Société fonctionne en parallèle avec la Société nationale l'Assomption. Les deux se complètent.

Les succursales de la Société en Atlantique

Comme au Nouveau-Brunswick, la Société mutuelle l'Assomption joint les Acadiens par l'entremise de ses diverses succursales. Elle en compte plus d'une trentaine en Nouvelle-Écosse dans les années 1920, dont 14 au Cap-Breton. Elle en a sept à l'Île-du-Prince-Édouard, soit à Palmer Road, Bloomfield, Baie-Egmont, Mont-Carmel, Rustico, Summerside et Charlottetown.

Les membres des succursales paient une cotisation mensuelle et ont droit à une protection financière au moyen d'une assurance. Les enfants des membres peuvent bénéficier de la caisse scolaire pour continuer leurs études. Pour ce faire, ils doivent obtenir les notes les plus élevées à un examen préparé par la Société. À partir des années 1920, ils peuvent même recevoir de l'aide financière pour faire des études universitaires.

La vente de porte en porte

Le porte en porte ou colportage est un magasin ambulant qui vient aux maisons. Ce mode de vente est courant au début du 20e siècle. À l'époque, les gens en général ne se déplacent pas beaucoup pour aller magasiner. Après quelques années de colportage, un vrai magasin ouvre ses portes par la suite, car l'entreprise va bien.

Les colporteurs parcourent les campagnes à pied, en voiture ou en traîneau tiré par le cheval. Ils restent chez les fermiers pendant la tournée. Ils laissent quelques articles de leurs marchandises en paiement du manger et du coucher. Les colporteurs vendent des vêtements de toilette et de travail pour hommes, femmes et enfants, des articles ménagers, des tissus, du fil à coudre, des peignes et autres articles variés.

Les frères Kasner arrivent à Edmundston en 1910 ; ils viennent de Roumanie. Ils débutent leur entreprise en faisant du porte en porte. Les Malécites et les Mi'kmaq colportent des paniers et des objets divers dans les campagnes et dans les endroits de villégiature comme Shediac, au début du 20e siècle. La compagnie américaine Fuller, fondée par le Néo-Écossais Alfred C. Fuller, parcourt avec grand succès toute la côte atlantique, y compris Terre-Neuve. Les assortiments de peignes, de brosses et de balais et toute sa gamme de produits ménagers sont bien connus et très commodes.

Les écoles des jeunes francophones au début du 20e siècle

« L'instruction est un bagage peu lourd à porter, mais pour bien s'en servir, il faut plus... une bonne éducation qui ouvre les cœurs, qui enseigne le partage », dit Miss Dwyre à ses élèves qui viennent de se bagarrer (tiré d'une nouvelle de L. Haché, *Tourbes jersiaises*, p. 113).

Au début du 20e siècle, il y a des couvents et des écoles publiques pour les élèves de 1re à 8e ou 9e année.

L'enseignement dans les couvents

Dans les couvents des paroisses acadiennes dirigés par les religieuses, la religion catholique a une place importante. Si les religieuses sont francophones, le français a une place tout aussi importante. Les religieuses ne reçoivent pas nécessairement d'aide financière du gouvernement. Elles essaient de subvenir aux besoins avec l'aide des paroissiens. C'est une survie très difficile. Les couvents ont un programme d'études qui n'est pas toujours celui prescrit par le Bureau d'éducation de la province. C'est plutôt un programme de la communauté religieuse qui a déjà fait ses preuves. L'enseignement est complet et de bonne qualité.

Garçons et filles vont au couvent. Généralement, seules les filles peuvent y poursuivre leurs études après le primaire. Elles suivent un cours en arts ménagers ou un cours pour devenir institutrice. Les couvents de Saint-Basile, Saint-Louis-de-Kent, Tignish et ailleurs aux Maritimes ont une belle réputation au début du 20e siècle. Les garçons, en laissant le couvent, vont au collège pour entreprendre le cours classique. Par exemple, ils fréquentent le Collège du Sacré-Cœur à Caraquet, celui de Saint-Joseph à Memramcook, ou celui de Sainte-Anne à Pointe-de-l'Église.

L'enseignement dans les écoles publiques

Il y a un plus grand nombre d'écoles publiques que de couvents. Les écoles publiques suivent les programmes établis par les Bureaux d'éducation respectifs des provinces. Elles reçoivent une petite aide financière du gouvernement. Chaque district décide aussi d'un montant de taxe scolaire à verser pour payer l'instituteur ou l'institutrice. Parfois, dans ces écoles, il n'y a pas de place pour l'enseignement en français dans la journée des jeunes francophones. Surtout à partir de la 5e année.

Il y a peu de livres en français même si c'est une école acadienne. Au début de 1900, des livres de lecture et un livre d'histoire en français sont recommandés dans les écoles acadiennes pour les quatre premières années. Dans les écoles dites bilingues, des fois, c'est encore plus difficile d'avoir un peu d'enseignement en français dès la première année.

Ce ne sont pas tous les jeunes élèves Acadiens qui comprennent et savent parler anglais. Mais tous les élèves sont quand même dans une seule et unique salle de classe. En plus, tous les

niveaux sont ensemble, souvent de la 1re à la 8e ou 9e année. Il n'est pas rare d'avoir 50, 60 et 70 élèves inscrits dans cette salle de classe.

Les institutrices et les instituteurs
Dans les écoles publiques, ce sont majoritairement des jeunes filles qui enseignent jusqu'à leur mariage. Les hommes sont moins nombreux dans l'enseignement mais ils sont mieux payés que le personnel féminin. Pour détenir un brevet d'enseignement, les Bureaux d'éducation recommandent de faire un stage à l'École Normale de Fredericton, de Truro, de Charlottetown ou d'ailleurs. Cependant, ce ne sont pas toutes les institutrices et tous les instituteurs qui ont ce brevet. Ils peuvent quand même enseigner.

Une pénurie d'institutrices et d'instituteurs acadiens
En général, il manque d'institutrices et d'instituteurs acadiens. Les paroisses embauchent donc des personnes unilingues anglaises ou qui parlent un peu français. Par exemple, à l'Île-du-Prince-Édouard en 1926, il y a 17 personnes de langue anglaise sur les 63 institutrices et instituteurs des écoles acadiennes.

Les Bureaux d'éducation encouragent les Acadiens à étudier à l'École Normale. Pour cela, il y a des cours de français. En Nouvelle-Écosse, il y a un cours bilingue l'été à Truro. À Fredericton, le professeur Alphée Belliveau fait toujours sa classe de français en français à l'École Normale. Mais les autres cours sont en anglais.

Beaucoup de circonstances expliquent que l'anglais a préséance dans les écoles acadiennes malgré les efforts déployés. Les Acadiens travaillent constamment à améliorer la situation de la langue française en éducation dans les Maritimes. Il faut beaucoup de persévérance pour arriver à leur objectif.

Vie des collectivités

La géographie et les ressources

Les provinces de l'Atlantique ont plusieurs traits géographiques en commun. Ces traits favorisent le développement d'un mode de vie semblable. Des montagnes, des plateaux, des rivières, des vallées, des terres basses, la côte et la mer sont quelques-uns de ces traits communs. Nous parlons donc ici de forêts, de minerais, de ressources hydrauliques, de terres agricoles et de pêche.

À Terre-Neuve, le point culminant se situe entre Stephenville et Corner Brook à 814 m, alors que celui du Labrador est le mont Caubvick dans les Torngat à 1 652 m. Au Nouveau-Brunswick, le mont Carleton domine dans les Appalaches à 820 m. En Nouvelle-Écosse, le White Hill des hautes terres du Cap-Breton s'élève à 573 m. À l'Île-du-Prince-Édouard, le point le plus élevé se situe à Springton dans le comté de Queens à 139,5 m.

Les pêches

Les gens qui vivent le long des côtes de l'Atlantique pratiquent surtout la pêche. Ils subviennent à leurs besoins et fournissent les marchés extérieurs. Le revenu de la pêche se complète par une autre activité pour boucler le budget annuel des familles. Au début du 20e siècle, une crise se prépare dans le domaine des pêches. Les prix sont défavorables et contrôlés par des marchands ambitieux. Les pêcheurs ne sont pas organisés en associations. L'équipement est trop traditionnel. C'est devenu difficile de trouver des marchés pour la morue salée et séchée. Ce sont des problèmes très sérieux.

L'agriculture

Les vallées et les terres basses sont propices au développement de l'agriculture. L'Île-du-Prince-Édouard favorise la culture de la pomme de terre qui est expédiée vers les marchés de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Écosse. Elle crée un ministère de l'Agriculture en 1901. L'île développe l'éducation collégiale spécialisée en agriculture et s'occupe de renseigner les agriculteurs pour les aider à cultiver encore plus efficacement. L'Île-du-Prince-Édouard devient « le jardin de l'Atlantique ».

Au Nouveau-Brunswick, les comtés de Victoria et de Carleton s'orientent aussi vers la culture de la pomme de terre. Ils développent avec succès leurs marchés vers les États-Unis. La Nouvelle-Écosse donne un nouvel élan à son collège agricole à Truro. La vallée d'Annapolis développe la pomiculture.

L'industrie laitière

L'agriculture permet aux Acadiens de garder de petits troupeaux d'animaux composés de vaches, de bœufs, de moutons, de porcs et de poules. Chaque espèce a une utilité bien précise dans la vie des gens et dans le revenu familial. Des beurreries ou crémeries, des fromageries et des comptoirs de crème glacée apparaissent. Ce sont des débouchés importants pour la production du lait et de la crème. Les gouvernements travaillent au développement de la production agricole.

à St. Leonard, Edna Cormier qui a le sien, hérité de ses parents, à Shediac. Philippe LeBlanc a déménagé de Memramcook à Moncton pour ouvrir avec sa famille une épicerie qui se trouve sur la rue Main en 1910. Des magasins de Wellington et de Miscouche à l'Île-du-Prince-Édouard, le magasin de chaussures de Ambroise H. et Agapit Comeau à la Baie Sainte-Marie sont aussi des preuves de réussite en affaires des Acadiens.

L'esprit d'entreprise collectif
L'esprit d'entreprise est bien souvent collectif avant d'être individuel. Il dénote l'esprit d'entraide bien connu chez les Acadiens.

Les fondateurs et les membres des coopératives mettent en commun leurs ressources. Ainsi, ils produisent, vendent et achètent à un meilleur prix. Voici quelques exemples : la beurrerie de Bouctouche et le cercle des œufs de Kent qui ont beaucoup de succès. À Saint John, les Acadiens ne sont pas nombreux, mais ils fondent leur premier magasin coopératif en 1919. Ceux de Tignish à l'Île-du-Prince-Édouard s'associent pour faire la mise en conserve du homard pêché. Les Acadiens de Chéticamp au Cap-Breton créent leur première coopérative acadienne de mise en marché du poisson en 1915.

Vers le mouvement coopératif
La création de petites coopératives ici et là prend finalement de l'importance. Le mouvement coopératif s'implante pour de bon à partir de 1930. Il a des succès remarquables dans l'Acadie des Maritimes. Les pères M. Coady et J. Tompkins en Nouvelle-Écosse et Livain Chiasson au Nouveau-Brunswick jouent un très grand rôle dans la mise sur pied du mouvement coopératif.

Un peu de géographie démographique

Les Malécites et les Mi'kmaq
Les autochtones habitent la région de l'Atlantique depuis longtemps. Les Malécites sont établis le long du fleuve Saint-Jean et sur le territoire en direction des États-Unis. Les Mi'kmaq, eux, sont présents sur un territoire qui se divise en sept districts: Restigouche, Memramcook, Pictou, Annapolis, Shubenacadie, Canso et Cap-Breton. Chaque district a un chef; le grand chef des Mi'kmaq habite au Cap-Breton. Il y a aussi des Mi'kmaq qui habitent à Lennox et à Abegeit à l'Île-du-Prince-Édouard. Quelques-uns habitent au sud-est de Terre-Neuve. La plupart des autochtones demeurent dans des réserves au début du 20e siècle.

Les concentrations francophones
Au Nouveau-Brunswick du début du 20e siècle, les grandes régions francophones s'étendent de Memramcook à la côte maritime vers le nord. Elles continuent au Restigouche et aux comtés de Madawaska et de Victoria. À l'Île-du-Prince-Édouard, les Acadiens sont plus nombreux dans le comté de Prince qui inclut la région Évangéline. En Nouvelle-Écosse, ils se regroupent le long de la Baie Saint-Marie, à l'île Madame et à Chéticamp au Cap-Breton. À Terre-Neuve, ils sont principalement installés sur la pointe sud-ouest de la péninsule de Port-au-Port et autour de la Baie Saint-Georges.

Les concentrations anglophones
Beaucoup d'Irlandais habitent à Terre-Neuve. La Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard ont de nombreux descendants irlandais et écossais. Le Nouveau-Brunswick a ses descendants loyalistes et britanniques au sud-ouest de la province, des descendants irlandais principalement dans la région de la Miramichi. La province a aussi un important héritage écossais sur la côte acadienne, plus marqué dans la région de Restigouche.

Dans la région de l'Atlantique

La toponymie de l'Atlantique hérite de plusieurs noms d'origine mi'kmaq. Par exemple, Baddeck, qui signifie « l'endroit qui se trouve sur le chemin du retour », rappelle les voyages des Mi'kmaq revenant du lac Bras d'Or, dans leur lointain passé; Shubenacadie ou « noix souterraines » pour parler des pommes de terre. Sur une carte, ces noms indiquent les terres que les Mi'kmaq habitent depuis très longtemps.

Le mode de vie

Les Mi'kmaq du début du 20e siècle pratiquent diverses activités comme la chasse, la trappe et la pêche. Une partie des produits de ces activités est échangée chez les marchands locaux contre de la farine, de la mélasse, des couvertures et des articles divers. Les Mi'kmaq cultivent le blé, l'avoine, les pois, les fèves et surtout les pommes de terre. Ils élèvent des animaux : des vaches, des bœufs et des chevaux. Selon la saison, ils exercent aussi d'autres types de travail. Certains travaillent chez les fermiers, dans les chantiers et les pêcheries. Les Mi'kmaq sont réputés pour leur habileté à la drave au printemps. Le développement des clubs sportifs compte sur leurs connaissances de la nature et de la géographie de l'Atlantique. Ce sont des guides très en demande auprès des visiteurs et des amateurs de chasse et de pêche. Les Mi'kmaq travaillent aussi dans les ports de Halifax et de Saint John, dans les moulins divers, les aciéries, les meuleries et les tanneries. Les femmes s'occupent de la cueillette des fruits, tressent des paniers, cousent et décorent vêtements et mocassins. Ces produits sont vendus ou échangés près des gares et dans les régions où circulent les touristes, ou encore de porte en porte.

Les vêtements conventionnels

Le costume traditionnel mi'kmaq est réservé aux occasions spéciales. Ils le portent fièrement à l'occasion de la fête de Sainte-Anne, l'été. Les hommes portent plus régulièrement la chemise de flanelle, le veston en laine, des pantalons, souliers et bottes, comme les habitants de la région, et le chapeau de feutre. Les femmes portent la jupe longue de couleur foncée, une blouse, un châle sur les épaules et le foulard ou le chapeau de feutre.

Dans les réserves de 1900

Les réserves étant de responsabilité fédérale, des agents mi'kmaq sont nommés pour agir à titre de représentant fédéral. Le chef mi'kmaq traditionnel doit donc partager son autorité avec cet agent. Des écoles primaires sont établies. Les élèves mi'kmaq apprennent la lecture, l'écriture et l'arithmétique. À partir des années 1900, il y a dans certaines réserves des instituteurs mi'kmaq pour leur enseigner. D'autres vont à l'école publique avec les petits Acadiens et anglophones.

D'importants centres religieux

Les Mi'kmaq sont très majoritairement catholiques. À l'occasion de la fête de Sainte-Anne, Chapel Island représente le lieu religieux de rassemblement annuel par excellence. L'événement dure une semaine. D'autres centres importants se trouvent à l'île Merigomish en Nouvelle-Écosse, à Lennox à l'Île-du-Prince-Édouard et à Burnt Church au Nouveau-Brunswick.

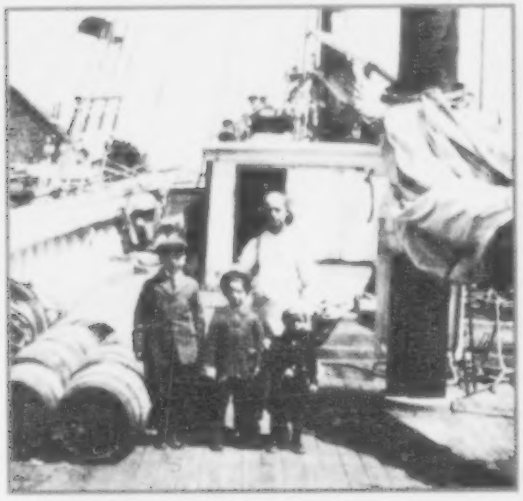
Un petit village mi'kmaq
Au début des années 1900, il y a un petit village mi'kmaq au nord de Dartmouth. Une vingtaine de personnes habitent dans des wigwams. À l'intérieur du wigwam, il y a au centre, sur la terre battue, des cailloux disposés en cercle pour l'entretien d'un petit feu et juste au-dessus, en haut du wigwam, une ouverture. Des femmes travaillent à l'intérieur et d'autres sont dehors. Il y a une école pour les enfants mi'kmaq. Le petit village et ses habitants disparaissent dans la terrible explosion accidentelle de décembre 1917 à Halifax. Une très grande partie de la ville est détruite dans ce désastre.

La construction de bateaux de bois

Au début du 20e siècle, c'est le temps des bateaux d'acier. Mais, pour les besoins quotidiens, les petits bateaux de bois sont encore nécessaires.

Les petits bateaux
La pêche se fait en petits bateaux de bois au début du 20e siècle. Les Acadiens ont l'habitude de les construire eux-mêmes. Ils sont experts dans le domaine : il faut que le bateau flotte et obéisse au capitaine. Pour cela, c'est important de respecter les normes de construction, d'avoir le sens pratique des mathématiques et de la physique. Les petites embarcations les plus populaires sont celles de 10 tonneaux et moins : les chalands, les barges, les chaloupes et les doris.

Les goélettes



Les goélettes de pêche et de cabotage sont des bateaux un peu plus gros, de 10 à 15 tonneaux, même jusqu'à 30. Elles sont construites en bois. Elles ont un pont et une voilure. Leur construction exige des habiletés de charpentiers expérimentés et d'autres experts : des calfats pour le calfeutrage et des voiliers pour la fabrication des voiles, par exemple. Voici quelques étapes de construction importantes. D'abord, il faut décider des dimensions et du tonnage. Après, faire la maquette. Puis, c'est le moment des opérations de construction délicates de la quille, de l'étrave et de l'étambot. Ceci met à rude épreuve les connaissances et les techniques du constructeur.

Les gens de la côte, de Beresford, de Shippagan, de Lamèque ou d'ailleurs en bordure de l'eau, ont une longue histoire et une longue expérience de la construction des petits bateaux. Leurs talents sont inestimables dans la communauté du temps. Par exemple, Célestin Chiasson et Arthur Haché construisent le Gabriel. C'est un bateau à gazoline qui fait la liaison entre Shippagan et les îles de Lamèque et de Miscou dans les années 1920.

L'âge d'or de la construction
Les chantiers navals de la baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse sont très actifs vers les années 1915-1920. Les Acadiens de Clare sont d'abord des maîtres charpentiers, puis, constructeurs de bateaux et armateurs. Des Comeau, des Belliveau, des Thériault et des LeBlanc se lancent en affaires et réussissent bien. Meteghan, Anse-des-Belliveau ou Rivière-aux-Saumons, entre autres, deviennent synonymes de construction navale. À ce temps-là, le capitaine Raymond Comeau de Moncton navigue fièrement son Rose Anne Belliveau sur la Petitcodiac. Ce bateau de commerce qui parcourt la mer a été construit à l'Anse-des-Belliveau.

Les pêcheries

Au début du 20e siècle, de nouveaux marchés s'ouvrent pour les produits de la mer: ceux des provinces canadiennes et des États-Unis. Il faut conquérir ces nouveaux marchés. Les chemins de fer sont d'une grande aide.

Des changements pour les pêcheurs
Les pêcheurs de l'époque connaissent des nouveautés comme le chalutier à vapeur pour pêcher, la réfrigération et la congélation des produits pour le transport, la mise en conserve et le filetage. Les consommateurs préfèrent le poisson frais ou congelé au poisson séché. Les marchés aiment encore mieux acheter le poisson vivant. Et aussi, ils demandent de plus en plus la diversification des espèces pêchées.

Mais voilà, les pêcheurs des Maritimes ne sont pas en mesure de répondre à ces nouvelles exigences, malgré leurs efforts. Les méthodes et techniques traditionnelles les en empêchent. Le poisson salé et séché domine encore leur mode de vie économique. Le problème des pêches est sérieux aux Maritimes.

La commission MacLean
À la demande du gouvernement fédéral à Ottawa, une commission royale d'enquête est créée en 1927 pour solutionner la crise dans les pêches aux Maritimes. La commission fait des recommandations pour venir en aide aux pêcheurs de ce temps. Par exemple, elle recommande de limiter les activités de pêche par chalutier et d'établir un procédé d'inspection des produits de la pêche. Pour les pêcheurs, elle recommande de mettre sur pied des cercles d'étude pour les renseigner sur les nouveautés dans les pêcheries. Elle recommande aussi de donner aux pêcheurs une aide financière pour qu'ils s'organisent en association au lieu de rester isolés dans leur métier. Ainsi les premières associations de pêcheurs et le mouvement coopératif dans les pêches apparaissent.

Les pêcheurs de Terre-Neuve
Comme les pêcheurs des autres provinces de l'Atlantique le font avant eux, les pêcheurs de Terre-Neuve se regroupent en association par William F. Coaker en 1908. Le bureau central de cette association se trouve à Port Union sur la côte nord.

Les pêcheurs vivent dans la misère. Ils sont éparpillés dans 1 200 petits villages le long de la côte. Ils complètent leur revenu de pêche par une autre activité : la chasse au phoque pour l'huile, l'agriculture, le travail dans les chantiers ou aux moulins de Deer Lake, Corner Brook et Grand Falls. Ils sont en difficulté avec les marchands qui ne leur laissent aucun profit. Ils doivent échanger leurs prises contre des produits essentiels dans les magasins qui appartiennent à ces marchands. Ils s'endettent d'une année à l'autre.

À partir de 1908, les pêcheurs qui sont membres de l'association ont de meilleurs prix. La vente du poisson et l'achat d'équipement ne les rendent pas riches, mais ils peuvent vivre avec un peu plus de dignité.

Des effets de la guerre

À 11 heures, le 11 novembre 1918
Les cloches des églises sonnent et les sirènes des usines sifflent. Les voix à la radio, pareilles à celles des gens à la maison, sont émues et joyeuses. Tout le monde pousse un soupir de soulagement : la guerre est finie. Les soldats et les infirmières vont revenir au pays.
Beaucoup de Canadiens sont partis depuis 1914. La région de l'Atlantique a fait sa bonne part.

Participation militaire de la région en Atlantique
Les Maritimes participent à l'effort de guerre dans une proportion de 16 % au Canada. Des infirmières qui travaillent à la Croix-Rouge et plusieurs bataillons vont à la guerre. Les soldats ont environ de18 à 45 ans. De nombreux Terre-Neuviens servent dans la marine britannique.

Les Malécites et les Mi'kmaq n'hésitent pas à s'enrôler dans les bataillons des Maritimes et du Canada pour prendre les armes en faveur de l'Angleterre. James Glode de Liverpool River en Nouvelle-Écosse est parmi les premiers à le faire. Le 11 mars 1916, il s'enrôle dans le 219e bataillon de Highland Brigade. À Lennox Island, 32 Mi'kmaq sur 64 s'enrôlent.

L'activité économique artificielle
En Atlantique, la production industrielle de temps de guerre est stimulée. Par exemple, la demande de laine augmente pour les vêtements des militaires, le transport par chemin de fer et par bateau. Le port de Halifax est le point de départ des troupes canadiennes et du ravitaillement vers l'Europe. La main-d'œuvre féminine en usine est en demande. De nombreuses femmes vont travailler en usine et leur service est très apprécié.

Les difficultés d'après-guerre
En général, la situation est bien difficile pour beaucoup de monde après la guerre. Le début de la paix est marqué par une épidémie de grippe espagnole qui fait des ravages au Canada et en Atlantique. Et même après la maladie, l'espoir d'une vie meilleure ne se réalise pas. Le mécontentement des travailleurs est grand. La nourriture est beaucoup plus chère qu'avant la guerre et les revenus n'augmentent pas avec les années.

Dans la Péninsule acadienne en 1924, le sucre coûte 13 ¢ la livre et la farine, 7 $ le quart. Dix ans plus tôt, le sucre coûtait 2 ¢ la livre et la farine, 1 $ le quart. Le pêcheur acadien, en 1924, vend le maquereau à 24 ¢ la livre et le homard vert à 8 ¢. À l'Île-du-Prince-Édouard, le producteur vend un sac de pommes de terre 6 ¢ plutôt que 1,50 $ comme avant. Les agriculteurs de la vallée du Haut-Saint-Jean forment l'association des « Cultivateurs unis » pour demander de meilleurs prix.

Dans les villes, les gens ne peuvent pas compter sur leurs récoltes. Des protestations s'élèvent, l'émigration prend de grandes proportions et le nombre de personnes sans travail augmente. Dans ce temps-là, l'assurance-emploi n'existe pas ni les services sociaux, familiaux et communautaires.

Le suffrage féminin

Des chefs de file

Julia Salter Earle

L'histoire commence à découvrir qui sont ces femmes du début du 20e siècle qui travaillent à obtenir le droit de vote féminin. Elles revendiquent aussi le droit aux responsabilités dans les services publics, comme le droit d'être candidate à des élections provinciales. Ce sont des chefs de file de leur époque. Jusqu'à maintenant, les femmes se sont occupées de bénévolat, de vie religieuse, de santé et d'éducation qui sont des domaines traditionnellement féminins.

Julia S. Earle de St. John's à Terre-Neuve est l'une des toutes premières candidates à un poste public. Elle est élue à la Chambre de l'Assemblée. Elsie Inman de l'Île-du-Prince-Édouard participe à l'organisation des femmes de l'île pour revendiquer le droit de vote.

En Nouvelle-Écosse, Edith Archibald, Eliza Ritchie et Agnes Dennis travaillent ensemble au développement du rôle des femmes dans la vie publique. Au Nouveau-Brunswick, Emma Fiske, Ella Hatheway, Minnie Belll essaient d'entrer en politique et Mabel French d'être avocate. Le mouvement de revendications des femmes pour exercer des responsabilités dans les services publics est répandu en Atlantique et au Canada.

Le droit de vote

Dans l'Ouest canadien, les femmes obtiennent le droit de vote au provincial pendant la Première Guerre mondiale, soit en 1916 et 1917. Pour ce qui est des femmes de l'Atlantique, elles ont le droit de vote au provincial en 1918 en Nouvelle-Écosse, en 1919 au Nouveau-Brunswick, en 1922 à l'Île-du-Prince-Édouard et en 1925 à Terre-Neuve. Les femmes peuvent voter pour la première fois aux élections fédérales en 1918.

Des femmes aux postes électifs?

En Atlantique, au début du 20e siècle, les femmes en général ne se présentent pas aux postes électifs, même quand elles en obtiennent le droit, sauf à Terre-Neuve. Cela s'explique de différentes manières.

Le manque d'intérêt de plusieurs groupes de femmes, la difficulté de faire des changements dans les habitudes de vie, les temps très durs de l'après-guerre sur le plan social et économique sont des facteurs qui n'aident pas les femmes. De plus, il n'y a pas beaucoup de femmes qui exercent des professions libérales ou qui sont en affaires, deux carrières le plus souvent associées à la politique. Elle est encore loin l'époque des Mathilda Blanchard, Aldéa Landry, Catherine Calbeck et Elsie Wayne.

L'est du Canada dans le gouvernement canadien

La représentation des Maritimes à Ottawa

Au début des années 1900, les trois Provinces maritimes font partie de la Confédération canadienne depuis plus de 25 ans.

Chacune des provinces a un nombre de députés qui la représentent à la Chambre des communes à Ottawa. Ce nombre est proportionnel à la population de chaque province. Le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse ont aussi droit à dix sénateurs et l'Île-du-Prince-Édouard à quatre pour les représenter au Sénat. Ils sont nommés par le premier ministre du Canada. Pascal Poirier du Nouveau-Brunswick et Ambroise-Hilaire Comeau de la Nouvelle-Écosse sont parmi les premiers Acadiens à être nommés sénateurs. L'un est nommé par sir John A. MacDonald et l'autre, par sir Wilfrid Laurier.

Des ministres du Cabinet fédéral

Les ministres du Cabinet fédéral sont des représentants influents de la population. Au début des années 1900, les gens des Maritimes comptent beaucoup sur Frederick W. Borden et W. S. Fielding de la Nouvelle-Écosse, William Pugley et Andrew G. Blair du Nouveau-Brunswick. Ils font partie du Cabinet de sir Wilfrid Laurier. L'Acadien Pierre-Jean Véniot qui est député de Gloucester et ministre des Postes canadiennes fait partie du Cabinet de W. L. Mackenzie King en 1926. Une autre personnalité des Maritimes des années 1900 est sir Robert L. Borden, originaire de la Nouvelle-Écosse. C'est le premier ministre du Canada au moment de la Première Guerre mondiale. Dans ce contexte, il doit prendre des décisions difficiles au niveau national.

En Nouvelle-Écosse, Edith Archibald, Eliza Ritchie et Agnes Dennis travaillent ensemble au développement du rôle des femmes dans la vie publique. Au Nouveau-Brunswick, Emma Irvine, Ella Hatheway, Minnie Belfil essaient d'entrer en politique et Mabel French d'être avocate. Le mouvement de revendications des femmes pour exercer des responsabilités dans les services publics est répandu en Atlantique et au Canada.

Le droit de vote

Dans l'Ouest canadien, les femmes obtiennent le droit de vote au provincial pendant la Première Guerre mondiale, soit en 1916 et 1917. Pour ce qui est des femmes de l'Atlantique, elles ont le droit de vote au provincial en 1918 en Nouvelle-Écosse, en 1919 au Nouveau-Brunswick, en 1922 à l'Île-du-Prince-Édouard et en 1925 à Terre-Neuve. Les femmes peuvent voter pour la première fois aux élections fédérales en 1918.

Des femmes aux postes électifs?

En Atlantique, au début du 20e siècle, les femmes en général ne se présentent pas aux postes électifs, même quand elles en obtiennent le droit, sauf à Terre-Neuve. Cela s'explique de différentes manières.

Le manque d'intérêt de plusieurs groupes de femmes, la difficulté de faire des changements dans les habitudes de vie, les temps très durs de l'après-guerre sur le plan social et économique sont des facteurs qui n'aident pas les femmes. De plus, il n'y a pas beaucoup de femmes qui exercent des professions libérales ou qui sont en affaires, deux carrières le plus souvent associées à la politique. Elle est encore loin l'époque des Mathilda Blanchard, Aldéa Landry, Catherine Calbeck et Elsie Wayne.

L'est du Canada dans le gouvernement canadien

La représentation des Maritimes à Ottawa

Au début des années 1900, les trois Provinces maritimes font partie de la Confédération canadienne depuis plus de 25 ans.

Chacune des provinces a un nombre de députés qui la représentent à la Chambre des communes à Ottawa. Ce nombre est proportionnel à la population de chaque province. Le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse ont aussi droit à dix sénateurs et l'Île-du-Prince-Édouard à quatre pour les représenter au Sénat. Ils sont nommés par le premier ministre du Canada. Pascal Poirier du Nouveau-Brunswick et Ambroise-Hilaire Comeau de la Nouvelle-Écosse sont parmi les premiers Acadiens à être nommés sénateurs. L'un est nommé par sir John A. MacDonald et l'autre, par sir Wilfrid Laurier.

Des ministres du Cabinet fédéral

Les ministres du Cabinet fédéral sont des représentants influents de la population. Au début des années 1900, les gens des Maritimes comptent beaucoup sur Frederick W. Borden et W. S. Fielding de la Nouvelle-Écosse, William Pugsley et Andrew G. Blair du Nouveau-Brunswick. Ils font partie du Cabinet de sir Wilfrid Laurier. L'Acadien Pierre-Jean Vémot qui est député de Gloucester et ministre des Postes canadiennes fait partie du Cabinet de W. L. Mackenzie King en 1926. Une autre personnalité des Maritimes des années 1900 est sir Robert L. Borden, originaire de la Nouvelle-Écosse. C'est le premier ministre du Canada au moment de la Première Guerre mondiale. Dans ce contexte, il doit prendre des décisions difficiles au niveau national.

Face aux difficultés
Les années 1900-1930 permettent aux gens des Maritimes de prendre conscience de leurs caractéristiques communes en tant que région à l'est du Canada. Dès 1906, ils ont l'impression qu'ils ont peu d'influence dans la Confédération. L'Ouest canadien qui se développe et les villes de Montréal et Toronto semblent avoir plus d'importance. L'aide financière du gouvernement fédéral en 1906 est un grand désappointement pour les trois Provinces maritimes. De plus, elles perdent huit sièges à la Chambre des communes à cette époque. Également, les élus influents des Maritimes donnent l'impression de faire passer l'intérêt national avant l'intérêt régional.

À la recherche de solutions
Le mécontentement gronde dans les Maritimes. Les trois provinces essaient de se concerter pour mieux se faire entendre. Il y a de nombreux mouvements de protestation et des grèves du côté des travailleurs. Des organismes locaux et régionaux se réunissent pour discuter de plans d'action communs. Par exemple, l'union des Maritimes. Malheureusement, les Maritimes ne solutionnent pas leurs difficultés économiques. Mais au moins, elles réussissent à se faire entendre un peu au niveau canadien.

L'émigration

L'émigration n'est pas un fait nouveau au début du 20e siècle. Mais elle prend des proportions plus grandes après la Première Guerre mondiale. À partir de ce moment-là, il est possible de parler du phénomène de l'émigration.

Le phénomène de l'émigration en Atlantique
Des habitants du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Nouvelle-Écosse quittent la région. Ils vont travailler au Québec, en Ontario, dans l'Ouest canadien et surtout aux États-Unis. Les chemins de fer et les manufactures diverses ont besoin de main-d'œuvre. D'autres personnes choisissent d'aller à Corner Brook pour travailler à la construction du moulin de pâtes et papiers. Ces gens souhaitent rester là pour la production.

En général, les trois Provinces maritimes connaissent le plus grand exode encore jamais expérimenté sur leur territoire. Ce phénomène semble avoir eu moins d'effet chez les Acadiens du Nouveau-Brunswick. C'est ce qui explique que la province s'en tire mieux que les deux autres. Mais tout de même, beaucoup émigrent.

L'émigration acadienne
C'est facile de s'en aller vivre aux États-Unis au début du 20e siècle. Dans les Maritimes, c'est difficile de gagner un revenu suffisant parce que les salaires sont bas et les emplois sont rares. Les gens qui sont déjà partis invitent les autres à faire de même. Travailler aux chemins de fer américains rapporte 2,50 $ par jour. Un homme engagé de Memramcook, par exemple, reçoit 15 $ par mois. Une femme travaille à une homarderie pour un salaire équivalant à 35 $ pour trois mois. La moitié de ce salaire est payé en argent. Le reste est en jetons pour acheter au magasin administré par le propriétaire de la homarderie.

Aux États-Unis, de nombreux Acadiens s'installent à Lewiston, Rumford, Gardner au Maine, à Berlin au New Hampshire, à Lowell, Lynn et Waltham au Massachusetts. Souvent, un homme part seul et essaie différents métiers. Une fois installé, il fait venir sa famille. De jeunes femmes aussi partent seules. D'autres fois, plusieurs membres d'une même famille partent ensemble, comme le font des DeGrâce et des Robichaud de Shippagan en 1923. Un bon nombre laisse ainsi l'Acadie. Marie-Rose Thériault de Paquetville part pour travailler dans une manufacture de sacs de papier

au Maine en 1906. Elle se marie aux États-Unis et en 1923 le couple s'établit au Québec. Beaucoup d'Acadiennes et d'Acadiens s'établissent aux États-Unis au cours des années 1900-1930.

Une diminution de l'émigration
Des Acadiens reviennent dans la région après quelques années. Narcisse Marchand de Petit-de-Grat à l'île Madame a été cuisinier en Nouvelle-Angleterre dans les années 1920. Il rentre chez lui une dizaine d'années plus tard. La « hookeuse » de tapis de Chéticamp, Catherine Poirier, se marie aux États-Unis à un Chéticantin. Le couple revient en 1929 pour prendre soin de parents malades. L'émigration vers les États-Unis diminue autour de 1930. Mais ceci n'aide pas quand même pas à créer de la prospérité dans la région de l'Atlantique.

Des occupations

La survie économique est l'une des premières préoccupations de toute personne et de tout groupe de personnes. Pour cela, les gens du début du 20e siècle, jeunes et moins jeunes, pratiquent plusieurs activités saisonnières et occasionnelles.

Voici quelques exemples de gagne-pain multiples chez les Acadiens de l'Atlantique de cette époque. Vers 1907, Alexis Lévesque d'Eel River Crossing au Nouveau-Brunswick est marchand général en même temps que maître de poste, vendeur de cercueils et chauffeur de taxi. Emmanuel Gaudet de Harper Road à l'Île-du-Prince-Édouard, né en 1910, travaille l'hiver comme bûcheron dans les chantiers du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse ou du New Hampshire. En d'autres saisons, il est aide-pêcheur, ouvrier agricole et charpentier en plus d'[illegible]r u[illegible]erme.

Les occupations multiples sont un mode de vie régulier au début des années 1900. L'économie et l'organisation sociale l'exigent ainsi. Ce n'est pas le temps de la spécialisation dans les occupations.

Le mouvement des droits des Maritimes

Ce que c'est
Le mouvement des droits des Maritimes est un mouvement de protestation des groupes de travailleurs des Maritimes. Ils sentent que leur situation sociale et économique va de plus en plus mal. Selon eux, le gouvernement canadien doit les aider. Le mouvement se développe partout dans les Maritimes. Il englobe les secteurs agricole, forestier, industriel, minier et celui des pêches. Le mouvement dure huit ans (de 1919 à 1927). Il n'a ni fondateur ni chef de file.

Le mouvement des droits des Maritimes vise à attirer l'attention du gouvernement fédéral. Les gens des Maritimes veulent une meilleure représentation de leur région à Ottawa. Ils demandent aussi que des changements soient apportés aux politiques économiques pour favoriser les Maritimes. Ils utilisent différents moyens pour se faire entendre. Ils décrivent les difficultés des travailleurs dans les journaux. Ils organisent des conférences pour en parler. Ils participent à de nombreuses manifestations et grèves. Ils envoient des délégations des Maritimes à Ottawa pour parler en leur nom.

Des suites
Le mouvement des droits des Maritimes ne réussit pas à améliorer beaucoup la situation. Cependant, les revendications ont contribué à faire diminuer les prix du transport des marchandises allant des Maritimes vers les autres provinces du Canada. Ceci aide un peu à la situation économique sans amener la prospérité. Le mouvement fait connaître publiquement, à

l'échelle du pays, la situation économique réelle et difficile des gens des Maritimes à ce moment-là. En prenant conscience de ce qu'ils ont en commun, les gens des Maritimes créent au début du 20e siècle une forme de solidarité en tant que région du Canada.

Des accomplissements importants

Au cours des années 1900-1930, les Acadiens exercent un peu d'influence et jouissent d'une plus grande confiance en eux dans les communautés où ils évoluent.

Les Acadiens ont des représentants aux gouvernements provinciaux, à la Chambre des communes et au Sénat à Ottawa. Ils mettent sur pied leurs journaux et écrivent des livres qui parlent d'eux. Ils demandent et obtiennent qu'un peu de français soit enseigné à leurs enfants à l'école. Ils créent des couvents et des collèges. Les organisations locales et régionales sont dynamiques, par exemple, la Société mutuelle l'Assomption. Des entreprises ouvrent leurs portes et quelques services en français sont disponibles.

Des chefs de file acadiens
Tout ceci est le résultat de l'élan donné par de grands chefs de file. Ils se font connaître avant 1900 et ils continuent de travailler. Pierre-Amand Landry, Mgr Marcel-François Richard, Ambroise-Hilaire Comeau, l'abbé Pierre-Paul Arsenault sont quelques-unes de ces fortes personnalités acadiennes. Des successeurs se proposent pour donner suite à leur élan, entre autres, Calixte F. Savoie, L.-J. Arthur Melanson, Livain J. Chiasson, François-Joseph Buote, Joseph-Henri Blanchard, Aubin Arsenault, Anselme Chiasson, J. Willie Comeau.

Vivre au phare de Cape Spear à Terre-Neuve

Cape Spear sur la côte sud de Terre-Neuve est le point le plus à l'est de la région de l'Atlantique. Le phare est solidement juché sur sa dangereuse falaise de granit. Il disparaît parfois dans la brume de l'océan, mais il avertit toujours des redoutables bancs de sable du secteur. Il annonce aussi la bienvenue aux bateaux. Le phare abrite normalement le gardien et sa famille. La vie y est sans doute originale et solitaire et certainement pas facile au début du 20e siècle.

La famille irlandaise Cantwell habite au phare de Cape Spear depuis trois générations. Le père, gardien du phare, n'est pas très bien payé, mais le salaire est régulier. La famille se partage de 25 à 30 petites pièces à l'intérieur du phare. L'humidité règne en permanence, ce qui est propice aux maladies. Le vent balaie si fort à l'extérieur que le sel s'accumule dans les petites fenêtres jusqu'à former une croûte à ne plus pouvoir voir dehors. La nourriture et l'eau ne sont pas toujours fraîches et le médecin est loin si quelqu'un tombe gravement malade. L'école? La maman enseigne à ses enfants l'écriture, la lecture, l'arithmétique et un peu d'histoire. Après, il faut aller étudier à l'école pour connaître plus.

Le mode de vie au phare se compare à celui de toute autre famille. Il est orienté vers les besoins essentiels. Et ce n'est surtout pas une vie de conte de fées.

Expressions culturelles

Écriture en Acadie

L'écriture en Acadie du début du 20e siècle a différents objectifs. Elle permet de partager de l'information, des opinions, des connaissances historiques ou d'honorer les ancêtres et les contemporains. Parfois, de petits livres sont écrits. Les textes ont surtout un côté patriotique, religieux ou culturel. Ils sont liés aux événements et aux faits quotidiens. Certains auteurs signent de leur noms, d'autres emploient un pseudonyme ou nom de plume comme Agricolae ou Pédagogue. Il y a quelques femmes qui écrivent. Par exemple, Anna Poirier de Balmoral écrit dans les journaux pour partager ses opinions sur l'importance de la participation des Acadiens à la guerre 1914-1918.

Des journaux acadiens
Les journaux acadiens en Atlantique sont assez nombreux. Les premiers naissent au 19e siècle et vivent plusieurs années, sinon longtemps : *L'Évangéline* de Weymouth, puis de Moncton, jusqu'en 1982; *Le Moniteur acadien* de Shediac jusqu'en 1926 ; *L'Impartial* de Tignish jusqu'en 1915 ; *Le Courrier des Maritimes*, jusqu'en 1903. D'autres naissent au début du 20e siècle. Par exemple, *Le Madawaska* d'Edmundston voit le jour en 1913 et *L'Acadien* de Moncton est là de 1913 à 1926.

Quelques manuels scolaires bilingues
En 1913, le père Philias F. Bourgeois publie *Histoire du Canada en 200 leçons*, une édition bilingue qui a une longue vie dans les Maritimes. Il publie aussi *Petit résumé de l'histoire du Nouveau-Brunswick*, surtout de l'Acadie. Peu avant, un comité interprovincial acadien a travaillé à la préparation de livres de lecture en français pour les élèves des quatre premières années à l'école.

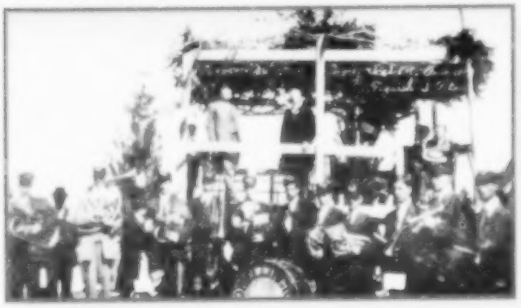
Des monographies et des biographies
Joseph H. Blanchard, Onésime Turgeon et Omer LeGresley ainsi que les pères Pierre Dagnaud, Thomas Albert, Philias Bourgeois et L.-J.-Arthur Melanson écrivent des livres qui sont toujours consultés aujourd'hui. *Les contes d'Acadie* n'ont pas d'auteur connu mais ils sont de la région de Memramcook. Un recueil de traditions et de légendes est publié au début du siècle par le père André T. Bourque, ainsi que la Marseillaise acadienne, « En avant » chant patriotique composé en 1912. Le nom de André T. Bourque est aujourd'hui celui d'un prix d'excellence en musique décerné par le Conseil des Arts du Nouveau-Brunswick.

Des textes sur le parler acadien et la généalogie
Pascal Poirier écrit plusieurs œuvres mettant les Acadiens à l'honneur. La principale est un recueil de 3 000 mots acadiens d'abord publiés dans *l'Évangéline* et qu'il intitule *Glossaire acadien.* Cette œuvre a le mérite de démontrer que le français acadien est une langue et non un patois. Placide Gaudet avec sa passion pour l'histoire est l'Acadien le mieux renseigné de son temps sur l'histoire des Acadiens des Maritimes. C'est un spécialiste de la généalogie et il écrit une grande quantité d'articles à son époque.

Les conventions nationales acadiennes

Au cours de la période 1900-1930, il y a six conventions nationales acadiennes. Elles sont organisées par la Société nationale l'Assomption. L'action principale de ces grands rassemblements est de développer l'affirmation de l'identité acadienne. Les conventions donnent naissance à ce qui est aujourd'hui la Société nationale de l'Acadie, la SNA.

Les conventions
Les conventions nationales sont des réunions de représentants acadiens du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, de l'Île-du-Prince-Édouard, des Îles de la Madeleine, du Labrador et des États-Unis.



Les conventions contribuent à maintenir des liens entre ces communautés. Différentes localités des Maritimes sont hôtesses des rassemblements qui ont lieu les 14 et 15 août et sont présidés par une personnalité connue.

Voici une liste.
1900 : à Arichat, présidée par Pierre-Amand Landry
1905 : à Caraquet, présidée par François Xavier Comeau
1908 : à Saint-Basile, présidée par Cyprien Martin
1913 : à Tignish, présidée par François-Joseph Buote
1921 : à Pointe-de-l'Église, présidée par David V. Landry
1927 : à Moncton, présidée par Pascal Poirier

Le travail des conventions
Les conventions nationales acadiennes permettent de faire le point sur les progrès accomplis dans divers domaines par les Acadiens et leurs communautés. Elles permettent aussi de discuter des grandes questions de l'heure et de prendre des moyens pour faire progresser la société acadienne en français. Parmi les sujets de discussion, il y a l'éducation en français, l'émigration acadienne, l'identité acadienne, le journalisme en Acadie, le développement économique, la représentation politique de la communauté acadienne aux gouvernements provinciaux et fédéral.

Des accomplissements
La nomination de Ambroise-Hilaire Comeau, premier sénateur acadien de la Nouvelle-Écosse est une réalisation concrète des conventions nationales acadiennes. La nomination du premier évêque acadien, Mgr LeBlanc, à la tête d'un diocèse du Nouveau-Brunswick en est une autre. En 1921, des représentants acadiens prennent officiellement possession, au nom des Acadiens, d'un terrain destiné à la construction d'une église-souvenir à Grand-Pré. Ce terrain s'ajoute à d'autres souvenirs déjà là. L'ensemble compose le noyau de l'actuel parc historique national de Grand-Pré. Il célèbre la mémoire des ancêtres acadiens et affirme l'identité acadienne.

Quelques fêtes

La fête des Acadiens
Au début du siècle, la fête des Acadiens met d'abord l'accent sur l'aspect religieux de la fête. Le 15 août commence par la messe solennelle du matin. Des discours patriotiques suivent. Après, la fête populaire commence et dure jusqu'au soir. Les dames de la paroisse préparent depuis longtemps le pique-nique et le bazar de la journée. C'est chaque année un délice pour l'estomac et un régal pour les yeux : les gâteaux, les tartes, les biscuits et l'artisanat sont à leur meilleur. Des jeux, des cadeaux et de la danse populaire complètent les festivités. À vingt heures, après l'hymne national Ave Maris Stella, une procession aux flambeaux a lieu, suivie d'une demi-heure de prières à Notre-Dame. Ceci clôture la journée des célébrations du 15 août.

Noël d'antan
Les enfants sentent venir Noël par les bonnes odeurs de la cuisine. Le temps de boucherie vient de finir. Les sucreries sont plus nombreuses. C'est la promesse de bonnes choses à manger.

Chez les Acadiens, Noël est d'abord une célébration religieuse centrée autour de la messe de minuit. Chacun s'y rend à pied ou en traîneau tiré par un attelage à grelots pour l'occasion. À la maison pendant ce temps, attend le sapin décoré de guirlandes de « pommettes », de « pommes de pré », ou de « blé d'Inde » grillé, et, à l'occasion, de chaînes de papier bleu, blanc et rouge. À l'étable, selon une légende, les animaux se parlent entre eux. C'est la seule fois où cela se produit durant l'année. Il ne faut pas écouter ce qu'ils disent! Il faut donc se tenir loin!

La messe de minuit est longue et le curé parle longtemps. L'église est remplie de monde. On y chante des cantiques de Noël. Au retour à la maison, il y a le réveillon et les réjouissances familiales. Pour les cadeaux, il faut attendre au petit matin. La surprise est toujours la même : une pomme et une orange trouvées dans un bas suspendu. Parfois une petite fille peut aussi y trouver une « catin de pâte » ou en tissu fabriquée par sa maman. Un petit garçon peut y trouver un objet ou un jouet en bois fabriqué par son papa.

La Chandeleur
Le 2 février au début du 20e siècle, c'est la Chandeleur soulignée par la tradition des crêpes de blé. La Chandeleur suit d'un mois la fête des Rois et son gâteau. C'est le temps de l'année où il est possible de se faire une idée de la longueur du reste de l'hiver. Car il faut accorder le reste des provisions en conséquence, jusqu'au temps du jardin et des petits fruits.

L'occasion est venue de « courir la Chandeleur ». Un groupe de personnes costumées se promènent en voiture de porte en porte pour amasser de la nourriture à donner aux plus démunis de la paroisse : légumes, viande et sucreries sont fort bienvenus. C'est une journée de fête et de générosité qui est partagée par tous les Acadiens de l'Atlantique. En général, tout se termine vers 22 heures. Petits et grands en profitent bien.

Des divertissements

Les jeunes Acadiens du début du 20e siècle organisent leurs jeux et amusements. Quand ils ne travaillent pas, ils ont tout leur temps. L'hiver, ils patinent et glissent. L'été, ils jouent à la balle chez eux. Les garçons peuvent se baigner au bord de la rivière ou du lac. Pas de baignade pour les filles en même temps que les garçons. Le dimanche après-midi et les soirs de semaine, les familles rassemblent les jeunes pour jouer de la musique, jouer aux cartes, écouter un conteur ou chanter.

Le divertissement par excellence est la veillée à la maison avec un violoneux. C'est ainsi que le Franco-Terre-Neuvien Émile Benoît devient virtuose national du violon traditionnel. La veillée classique a son conteur. Dans la cuisine chauffée au bois et éclairée à l'huile, les familles et les voisins se réunissent. Jeunes et moins jeunes sont assis en face du conteur. Ils forment une assistance attentive à l'histoire qui dure des heures.

Elle peut même se prolonger à la soirée suivante. Chanter permet d'exprimer les sentiments et d'adoucir les moments difficiles. La chanson laisse un précieux héritage à l'oral et à l'écrit dans toutes les provinces de l'Atlantique.

La devinette
Le patrimoine folklorique du début du siècle contient des devinettes ou « devinailles ».
C'est un divertissement à la mode chez les adultes et toujours à la mode chez les jeunes.

Par exemple, qu'est-ce qui monte l'escalier en ayant les pieds en l'air et la tête en bas ?
Les clous des souliers.

Une autre :
- Quoi-c-qui va au ciel sans échelle ?
- La boucane!

Les frolics acadiens
Les frolics acadiens montrent bien l'esprit d'entraide solidement ancré dans les communautés des années 1900. Ce sont des regroupements de voisins et d'amis pour travailler ensemble à une même tâche. Les frolics sont nombreux et il n'est pas rare de les finir par un souper et une soirée. C'est la recette du frolic réussi.

Les femmes font des frolics pour filer au rouet, ou de la «filerie» comme disent les gens de Chéticamp, pour « brocher », crocheter ou « hooker » des tapis, piquer des couvertures.
Les hommes « travaillent en frolic » pour construire, couper du bois, battre le grain ou encore reconstruire à la suite d'un désastre. Chacune et chacun fournissent les outils de travail.
Les femmes passent l'après-midi à travailler en chantant et en contant des histoires.
Elles surveillent les jeunes enfants, car ils viennent au frolic avec elles. La maîtresse de maison, elle, organise en même temps le souper pour ce grand groupe de personnes : du fricot, de la râpure, ou du cipâte, selon la région.

Au groupe initial du frolic de l'après-midi, se joignent un conteur, des musiciens et des chanteurs recrutés dans le voisinage pour finir la journée. Au terme de tout cela, il y a de bons moments passés ensemble. D'autres fois, le frolic et la soirée ont pour but d'aider quelqu'un à passer des moments tristes.

En compagnie de...

John J. Sark (1888-1945)

John J. Sark (1888-1945) de la réserve de Lennox Island à l'Île-du Prince-Édouard est instituteur dans sa communauté mi'kmaq à partir de 1909. Encore très jeune, John J. Sark laisse temporairement sa famille et sa communauté pour aller faire des études. Il entre au collège de Saint Dunstan à Charlottetown en vue de devenir instituteur. Il fait partie des premiers Mi'kmaq qualifiés pour enseigner. De retour chez lui à Lennox Island après ses études, il commence à enseigner aux enfants de la réserve. Connaissant bien leurs coutumes, la communication qui s'établit facilite l'enseignement de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique. Il connaît des interruptions de carrière, dont la guerre de 1914-1918 à laquelle il participe. M. Sark revient chaque fois à l'enseignement. Il maintient ses responsabilités d'instituteur dans la réserve, malgré les difficultés rencontrées dans ces années-là.

John J. Sark est une figure importante qui fait partie du fier passé mi'kmaq de Lennox Island à l'Île-du-Prince-Édouard et des Premières Nations de l'Atlantique. L'actuelle école mi'kmaq « John J. Sark Memorial » à Lennox Island est nommée en son honneur.

Sir Wilfred Thomason Grenfell (1865-1940)

Sir Wilfred Thomson Grenfell, est un médecin anglais diplômé de Londres. À partir du tout début du 20e siècle jusqu'à 1927, il se distingue par son action humanitaire auprès des habitants de la côte nord-ouest de Terre-Neuve et de celle du Labrador. Jeune médecin en visite dans ces régions, il ambitionne de soulager un peu la pauvreté et la misère des gens isolés. Il s'installe à Saint Anthony, non loin de l'Anse-aux-Meadows, avec son épouse et leurs trois enfants. Son action humanitaire est très diversifiée. Il fait construire un navire-hôpital, le Strathcona et fait venir des rennes de Laponie pour le lait et la viande. Il ouvre une école, un orphelinat et un moulin. Il met sur pied des projets coopératifs pour les pêcheurs.
Sir Grenfell continue de soigner les malades. Parfois, c'est au risque de sa vie dans ces régions froides et dangereuses en hiver. Il voyage seul sur son traîneau à chiens. Il semble infatigable. Il a 60 ans à sa retraite.

Sir Wilfred Thomason Grenfell est une figure presque légendaire de la région aujourd'hui. À son époque, les services humanitaires relèvent de l'initiative personnelle comme la sienne.

Marguerite (Gaudet) Chaisson (1890-1927)

Marguerite (Gaudet) Chaisson ou mieux, Maggie, de Saint-Édouard à l'Île-du-Prince-Édouard chante continuellement. Mme Chaisson chante tellement que ses enfants disent avoir mémorisé les paroles de ses chansons sans les avoir eux-mêmes chantées. Une liste encore incomplète de son répertoire comprend 220 titres. Toutes les raisons et situations sont bonnes pour chanter. Elle chante en lavant la vaisselle, en tricotant ou en faisant toute autre chose. Mme Chaisson dit avoir reçu ce talent de sa famille. Les chansons viennent de sa mère. Elle ajoute quelques mélodies elle-même. Sa très belle voix et son répertoire approprié aux circonstances sont recherchés lors des mariages du village. Elle aime chanter en duo avec son mari Joseph qui a aussi une belle voix. Ils chantent en dialogue. Elle ne s'accompagne pas souvent à l'harmonium, mais tient la cadence avec son pied. Dans son répertoire, il y a des complaintes, des refrains d'enfant, des berceuses, des chansons à rire dont « Ah! Venez voir, Mesdames » qui est popularisé en Acadie dans les années 1980 par Edith Butler.

Marguerite (Gaudet) Chaisson fait carrière dans la chanson à la mode du temps qu'elle vit. Son talent contribue à bâtir le patrimoine folklorique acadien.

Pierre P. Morais (1871-1951)

Pierre P. Morais de Bas-Caraquet est un homme d'ambition et d'idées qui prend à cœur la cause des pêcheurs acadiens des années 1920. M. Morais rencontre les pêcheurs pour les écouter parler de leurs difficultés. Il les invite à se regrouper localement pour obtenir de meilleurs prix pour leur pêche et l'achat d'équipement. Il s'oppose catégoriquement à l'utilisation du chalutier à vapeur qu'il appelle « écumeur de mer ». Selon lui, c'est la cause des difficultés économiques. Ses nombreux articles dans *l'Évangéline* visent à faire avancer la cause des pêcheurs. Il réclame l'ouverture d'une école des pêches pour initier à l'art de la pêche efficace. Les pêcheurs y apprendraient aussi les mécanismes du marché. M. Morais croit à l'importance de mettre sur pied des mesures qui favorisent la consommation du poisson, par exemple, une campagne d'éducation

Pierre P. Morais s'engage vivement dans l'organisation en associations des pêcheurs acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. Il est l'un des trois représentants du Nouveau-Brunswick à siéger au premier bureau de direction de l'Union des pêcheurs des Maritimes à Halifax en 1930. Son dévouement marque un moment important dans l'amélioration de la situation des pêcheurs de l'époque.

Ambroise-Hilaire Comeau (1859-1911)

Ambroise-Hilaire Comeau de Bas-Saulnierville en Nouvelle-Écosse est pilier des progrès des Acadiens au début du 20e siècle, député provincial et sénateur à Ottawa.

M. Comeau joue un rôle remarquable dans la société acadienne et néo-écossaise. Il est un exemple d'Acadien qui réussit en affaires. Il tient un magasin de chaussures à la Butte et un à Meteghan et il fait de la construction navale. M. Comeau s'intéresse au perfectionnement du français et à l'éducation des jeunes. Il a pour cela fait partie de plusieurs comités. Son influence à l'Assemblée législative est importante. Le gouvernement néo-écossais finit par recommander l'enseignement du français à l'école pour les jeunes élèves acadiens et la publication de quelques livres scolaires de français. L'embauche d'institutrices et d'instituteurs bilingues de l'École Normale de Truro et la nomination d'un inspecteur pour les écoles acadiennes sont aussi attribuables à l'influence de M. Comeau. Par la suite, il fait partie du comité acadien des Maritimes qui prépare les livres pour les écoles de l'Acadie.

Ambroise-Hilaire Comeau est une figure marquante de l'histoire de l'Acadie de l'Atlantique. Sa contribution à l'éducation fait évoluer la situation du français dans les écoles acadiennes.

Laura (Cormier) Aucoin

Laura (Cormier) Aucoin est une femme dévouée à l'éducation, à sa famille et à sa communauté au Cap-Breton en Nouvelle-Écosse. Institutrice diplômée de l'École Normale de Truro des années 1920, Laura Aucoin fait partie du temps où l'école est une salle de classe unique qui regroupe tous les niveaux de la 1re à la 9e année. Elle a 17 ans quand elle commence à enseigner. Il peut y avoir 50, 60 et même plus de 70 élèves inscrits au registre de présence. Le salaire est irrégulier et bien petit. Laissant l'enseignement après quelques années, Mme Aucoin continue d'être très active. Elle fait partie de la chorale de son église à Saint-Joseph-du-Moine pendant bien longtemps. Elle prend part aux pièces de théâtre de sa paroisse. Elle travaille dans des organismes et associations acadiennes de sa communauté. En même temps, elle s'occupe de sa famille et de la comptabilité de l'entreprise de son mari. Ses multiples talents, son sens de l'humour et sa jovialité sont bien connus dans son entourage.

Laura (Cormier) Aucoin contribue à l'épanouissement de sa communauté et de sa paroisse par sa participation aux nombreuses activités. À ce titre, elle fait partie de l'histoire de la société de son temps.

L'abbé Pierre-Paul Arsenault (1866-1927)

L'abbé Pierre-Paul Arsenault originaire de Tignish à l'Île-du-Prince-Édouard est chef de file acadien. Il laisse sa marque dans la vie culturelle et communautaire de sa région et de l'Acadie.

L'abbé Arsenault, curé de Mont-Carmel, a une énergie et une imagination débordantes. Il transmet beaucoup de vigueur à la communauté acadienne. En plus d'être bâtisseur d'église et président-fondateur provincial de la société coopérative des œufs, il s'intéresse à la cause de l'éducation. Il fait des campagnes de financement pour payer les études de jeunes Acadiens et il visite les écoles. Il encourage les adultes à s'instruire et met ses livres de lecture à la disposition des paroissiens. Il est membre très actif de l'Association des instituteurs et devient vice-président de la Société Saint-Thomas d'Aquin en 1919.

Au début, cet organisme se dévoue à l'éducation. Plus tard, ce sera le porte-parole principal de la communauté acadienne de l'Île-du-Prince-Édouard. L'abbé Arsenault développe aussi l'intérêt de ses paroissiens pour le patrimoine. Pour cela, il organise des soirées de variétés. Il collectionne les chansons folkloriques de la région. De plus, il écrit l'histoire communautaire et la généalogie de ses paroissiens.

L'abbé Pierre-Paul Arsenault marque profondément la vie de la communauté acadienne par les multiples activités qu'il met sur pied. Il a aussi sa place dans la préservation du folklore acadien.

Des événements qui se sont produits à cette époque

1901 : Réception à Saint John's du premier message transatlantique transmis par ondes électromagnétiques

1902 : Envoi du premier message transatlantique de Glace Bay à Cornouailles en Angleterre (Marconi)

1904 : La France abandonne ses droits de pêche sur la côte de Terre-Neuve
Première réunion de la Commission des manuels scolaires de lecture en français, tenue à Moncton

1906 : La Grande-Bretagne quitte sa dernière base militaire canadienne à Halifax

1908 : Publication de Ann of Green Gables à l'Île-du-Prince-Édouard
Production d'« Évangéline », premier long métrage à être produit au Canada par une équipe canadienne à Halifax

1909 : Le premier vol d'aéronef effectué au Canada, à Baddeck en Nouvelle-Écosse

1912 : Naufrage du paquebot Titanic

1913 : Établissement à Moncton du siège social de la Société mutuelle de l'Assomption

1917 : Ouverture du premier parc historique national canadien, à Annapolis Royal en Nouvelle-Écosse

1921 : Inauguration de la célèbre goélette Bluenose à Lunenberg

1926 : Début de la congélation du poisson sous forme de filet pour le transport

1928 : Naissance du mouvement coopératif des Maritimes à l'université Saint Francis Xavier à Antigonish

Bibliographie

Principales sources consultées

ALLAIN, Greg et Maurice Basque. *De la survivance à l'effervescence : portrait historique et sociologique de la communauté acadienne et francophone de Saint-Jean, Nouveau–Brunswick*, s.l., s.é., Association régionale de la Communauté francophone de Saint-Jean, 2001, 299 p.

ARSENEAULT, Georges. *Contes, légendes et chansons de l'Île-du-Prince-Édouard*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 187 p.

ARSENEAULT, Georges. *Les Acadiens de l'Île 1720-1980*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1987, 296 p.

BEAUDIN, M. et D. J. Savoie. *Les défis de l'industrie des pêches au Nouveau-Brunswick*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 282 p.

BEAULIEU, Gérard, dir. *L'Évangéline 1887-1982. Entre l'élite et le peuple*, Moncton, Éditions d'Acadie- Chaire d'études acadiennes, 1997, 416 p.

BUTLER, Gary R. *Histoire et traditions orales des Franco-Acadiens de Terre-Neuve*, Sillery, Septentrion, 1995, 259 p.

CHARBONNEAU, Paul M. *Contre vents et marées. L'histoire des francophones de Terre-Neuve et du Labrador*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1992, 119 p.

COUTURIER, Jacques Paul. *L'expérience canadienne des origines à nos jours*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1994, 468 p.

DAIGLE, Jean, dir. *L'Acadie des Maritimes. Études thématiques des débuts à nos jours*, Moncton, Chaire d'études acadiennes, Université de Moncton, 1993, 908 p.

DEVEAU, J. Alphonse. *La ville française*, s.l., les éditions Ferland, 1968, 286 p.

DEVEAU, J. Alphonse. *Ambroise-Hilaire Comeau (1859-1911)*, Moncton, Éditions d'Acadie, collection « Odyssée acadienne/Acadian Odyssey », 1992, 20 p.

DUPONT, Jean-Claude. *Héritage d'Acadie, Montréal*, Leméac, 1977, 376 p.

FORBES, Ernest R. *Certains aspects du régionalisme dans les provinces maritimes 1867-1927*, La société historique du Canada, n° 36, 1983, 29 p. (traduction)

FORBES, E. R. and D. A. Muise, ed. *The Atlantic Provinces in Confederation*, Toronto-Fredericton, University of Toronto Press-Acadiensis Press, 1993, p. 155-271, p. 349-381.

GALLANT, Cécile. *Pierre-Paul Arseneault (1866-1927)*, Moncton, Éditions d'Acadie, collection « Odyssée acadienne/Acadian Odyssey », 1992, 24 p.

HAMILTON, William B. *Place Names of Atlantic Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1996.

LABELLE, Ronald et Lauraine Léger. *En r'montant la tradition. Hommage au père Anselme Chiasson*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1982, 254 p.

LANDRY, Nicolas et Nicole Lang. *Histoire de l'Acadie*, Sillery, Septentrion, 2001, 335 p.

MAILLET, Marguerite. *Bibliographie des publications de l'Acadie des provinces maritimes. Livres et brochures, 1607-1995*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1997, 555 p.

McBURNEY, Margaret and Mary Byers. *True Newfoundlanders. Early Homes and Families of Newfoundland and Labrador*, Boston Mills Press, 1997, 240 p.

PAUL, Daniel N. *We were not the Savages*, Halifax, Fernwood Publishing, 2000, 357 p.

PRINS, Harold E. L. *The Mi'kmaq. Resistance, Accommodation and Cultural Survival*, Toronto-Montreal, Harcourt Brace College Publishers, 1996, 250 p.

ROSS, Sally et J. Alphonse Deveau. *Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse, hier et aujourd'hui*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1995, 293 p. (traduction)

SAVOIE, Alexandre J. *Un siècle de revendications scolaires au Nouveau-Brunswick 1871-1971, vol. 1, Du français au compte-gouttes*, s.l., s.é., 1978, 255 p.

SOUCOUP, Dan. *Maritimes Firsts: Historic Events, Inventions & Achievements*, Lawrencetown, Pottersfield Press, 1996, 186 p.

WHITEHEAD, Ruth Holmes. *The Old Man Told Us. Excerpts from Micmac History 1500-1950*, Halifax, Nimbus Publishing Ltd, 1991, 385 p.

Autres
À la découverte du Canada, *Montréal*, Grolier Éducation, 1998.
Les Acadiennes de la Nouvelle-Écosse, des modèles pour le nouveau millénaire, s.l., Association des Acadiennes de la Nouvelle-Écosse, 2000, 88 p.
ARSENEAULT, Georges. *Guide historique de la région Évangéline*, s.l., s.é., 1994, 48 p.
BASQUE, Maurice et ali. *L'Acadie de l'Atlantique*, Moncton, SNA, CEA, CIDEF-AFI, 1999, 144 p.
CHIASSON, Anselme. *Chéticamp. Histoire et traditions*, Moncton, Éditions des Aboiteaux, 1972, 317 p.
CORMIER, Yves. *L'Acadie d'aujourd'hui. Guide des provinces maritimes francophones*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1994, 293 p.
GALLANT, Cécile. *Nous, les femmes*, Abram-Village, l'Association des Acadiennes de la région Évangéline, 1986, 119 p.
LEMIEUX, Thérèse et Gemma Caron. *Silhouettes acadiennes. Biographies de femmes*, s.l., La fédération des Dames d'Acadie, 1981, 374 p.
PICHETTE, Robert. *Pour l'honneur de mon prince*, Moncton, Michel Henry éditeur, 1989, 188 p.

Sources/Photos – Les provinces de l'Atlantique

Page 3 : traversier Princess of Whales, P1992-119, CÉA.
Page 5 : un couvent, *Les Acadiens de l'Île, 1720-1980* (p.117) ; école publique, *Une paroisse centenaire se raconte : Saint-Paul-de-Kent* (p.117).
Page 7 : l'agriculture, *The Atlantic Provinces in Confederation* (p. 237).
Page 8 : enfants travaillant à une usine, *Saint John, Two Hundred Years Proud* (p. 87)
Page 9 : revendications, *The Atlantic Provinces in Confederation* (p.193).
Page 9 : boîte de conserve et fer à souder, P1992-467, CÉA.
Page 11 : des Mi'kmaq, *The Atlantic Provinces in Confederation* (p.180).
Page 12 : bateau de commerce, Resurgo. *The History of Moncton* (p.74).
Page 14 : Julia Salter Earle, *À la découverte du Canada, Terre-Neuve et Labrador* (p.118).
Page 15 : Canada 1905, *Destinations Géographie du Canada* (p. 21).
Page 18 : Cape Spear, *La diversité du Canada atlantique* (p. 120) .
Page 20 : Les conventions acadiennes, *Les Acadiens de l'Île 1720-1980* (p. 161).
Page 21 : Émile Benoît, *La diversité du Canada atlantique* (p. 94).
Page 23 : John J. Sark, *Légendes micmacs de l'Île-du-Prince-Édouard* (p. 24); Sir W. T. Grenfell, *À la découverte du Canada, Terre-Neuve et Labrador* (p. 119).
Page 24 : M. (G) Chaisson, *Contes, légendes et chansons de l'Île-du-Prince-Édouard* (p.100) ; P. P. Morais Revue de la Société Nicholas Denys MC 1956-vol 21 (p.13).
Page 25 : A.-H. Comeau, *Ambroise-Hilaire Comeau (1859-1927)* (p. 3) ; L. (C.) Aucoin, *Les Acadiennes de la Nouvelle-Écosse, des modèles pour le nouveau Millénaire* (p. 5) ;
Page 26 : L'abbé Pierre-Paul Arsenault, PA1-266, CÉA